



Dans les **f**euilles de bibassier

PIERRE SAUNIER
22, RUE DE SAVOIE
- 75006 PARIS -

LIVRES EN BON ÉTAT OU
EN ÉTAT DÉPLORABLE
PRIX MODÉRÉS OU EXCESSIFS



+33(0)1 46 33 64 91

librairie.saunier@wanadoo.fr

Site : www.pierre-saunier.fr

Les livres de ce catalogue sont visibles sur notre site

LA LIBRAIRIE EST OUVERTE DU MARDI AU SAMEDI
AUX ENVIRONS DE 16^h & JUSQU'À 19^h

HORAIRES PLUS INTENSIFS EN PÉRIODE DE CATALOGUE

Conditions de vente conformes aux usages
du Syndicat de la Librairie Ancienne & Moderne
et aux règlements de la LiLa

DOM. BANC. : SOCIÉTÉ GÉNÉRALE 11-13, RUE LOBINEAU - 75006 PARIS

IBAN : FR76 3000 3030 8200 0270 0027 677

SIRET 523 988 301 00017

N°TVA FR 84 523 988 301



n°26

*Des bois de Georges Daniel de Monfreid, d'après Paul Gauguin,
pour Victor Segalen & Georges Crès*

Au sortir de l'École navale, Segalen fut affecté comme médecin major d'un stationnaire en Polynésie : l'avis Durance, dont la principale fonction était d'assurer symboliquement la présence de la France dans ses lointaines possessions. Avant son départ pour l'Océanie, Remy de Gourmont avait enjoint Segalen d'y rencontrer Gauguin. Il s'en fallut de peu qu'ils se rencontrassent. Segalen débarqua à Papeete le 23 janvier 1903, mais un cyclone venant de ravager l'archipel des Tuamotu, à l'est de Tahiti, la Durance dut appareiller aussitôt pour une tournée de secours. Gauguin décéda le 8 mai 1903 – Segalen se trouvait encore en mission. La Durance ne fut envoyée aux Marquises qu'à la fin du mois de Juillet suivant, l'avis fit alors escale à Hiva-Oa pour rapporter la succession du peintre, ce fut l'occasion pour Segalen d'entrer dans la « Maison du Jouir ». *Des moments émus d'autrefois – les autrefois de mes pèlerinages au travers de l'Ecole Symboliste – revécus en ces îles lointaines grâce aux reliques de Gauguin* – note Segalen dans son journal de voyage le 3 août 1903 –, *Gauguin vient de quereller un gendarme à Hiva-Oa, trois mois de prison, et d'en mourir. Ça et là, chez l'administrateur, des bribes de lui. Son portrait très oblique, forte encolure. Et surtout cette caisse de papiers où je puiserais si curieusement...*

Cette rencontre posthume se révélera particulièrement déterminante pour lui. La visite du faré, les carnets de croquis, les carnets manuscrits, dont Segalen recopie de longs passages dans son propre journal, *Noa Noa, Avant et après*, les *Notes éparses* comme les brouillons de *l'Ancien culte maori*, tout fut pour Segalen révélation : le peintre disparu devenait l'initié qui le faisait maintenant voir, sentir, entendre. *Je puis dire n'avoir rien vu du pays et de ses Maoris avant d'avoir parcouru et presque vécu les croquis de Gauguin*, écrira-t-il à Georges Daniel de Monfreid. C'est à partir de cet ascendant primordial que Segalen concevra toute son *Esthétique du Divers*.

Inspirée en partie par la vie de Gauguin aux Marquises, Segalen projeta d'écrire sous le titre « *Le Maître du Jouis* » une suite aux *Immémoriaux* – commencée en 1907, elle ne fut jamais achevée. Lors de la vente, à Papeete, de la succession du peintre, le 2 septembre 1903, l'écrivain fit l'acquisition de 7 des 10 tableaux mis aux enchères. En plus de divers objets, livres, carnets de croquis et dessins, il emporta 4 des 5 panneaux emblématiques sculptés par Gauguin pour sa « Maison du Jouis ».

Georges-Daniel de Monfreid était le confident et l'ami le plus proche de Gauguin. En 1903, sans le connaître, Segalen entra en relation épistolaire avec lui, de Tahiti, pour l'entretenir du peintre des Marquises ou des *reliques errantes qu'il rapporterait en Europe*. A son retour de Polynésie, en 1905, Segalen rencontrait pour la première fois Georges-Daniel de Monfreid et lui remit le manuscrit de *Noa Noa* que Gauguin avait abondamment illustré (n°20).



n°1
Verso

L'admiration que Segalen avait pour Gauguin devait englober l'amitié pour ce *répondant* resté au Port, Monfreid, qui allait exercer sur lui un ascendant tutélaire. Le poète en fit son « Patron » et lui dédia ses *Peintures*, le peintre admira sans réserve le poète et fit son emblématique portrait : dans une composition envahie par les motifs géométriques des tentures de son atelier, saturée de rouge et de bleu, il fit poser Segalen entre deux œuvres de Gauguin, *L'idole à la perle* et le tableau de *la Barque*, avec un petit bouquet de violettes au premier plan – *ce bouquet ironisait amicalement sur un orgueil dont le poète avait non moins conscience que de sa valeur aujourd'hui affirmée* (Jean Loize).

C'est aussi dans cet atelier de la rue Liancourt, dont les murs, en voie de sanctuarisation depuis le drame marquisien de 1903, n'étaient plus tapissés que des toiles de Gauguin, que Segalen découvrit véritablement l'œuvre de celui-ci. Monfreid, qui avait eu sa période Nabis, l'initia également aux arts d'Extrême-Orient comme à la peinture moderne, lui présentant Vollard et Georges Fayet, conservateur du musée de Béziers, dont la remarquable collection privée lui laissa *une écrasante et tonitruante impression – Gauguin s'impose. Je perçois maintenant la puissance avec laquelle il devait malaxer les esprits qui l'entouraient !*

C'est tout naturellement que Segalen sollicita Monfreid. D'abord pour la première édition de ses *Immémoriaux* publié en 1907 à compte d'auteur au *Mercur de France* et pour laquelle il avait prévu un frontispice, demandant à Monfreid *une rude figure de face, très sobre, très fruste, et d'un androgyne à tendances mâles, bref le type maori décrit par Gauguin dans son Noa Noa*. Segalen dut y renoncer pour réduire la note que lui présentait Alfred Vallette – le graveur avait déjà avancé son travail et taillé plusieurs bois *à la rude figure* (n°1 recto, 2 & 3) ; c'est au verso de l'un d'eux (n°1) qu'il tailla l'ex-libris de Segalen que celui-ci n'eut jamais

l'occasion d'utiliser. Ensuite en août 1913, lorsque Crès lui confia la *Collection coréenne*. Segalen sollicita à nouveau la collaboration de Monfreid – *sur bois, en deux tons ; avec culs-de-lampes maori et grande composition de lui* – pour la réédition de ses *Immémoriaux* notamment. Le peintre s'y attela, composa quelques motifs de son cru et revint à Gauguin dont il s'inspira plus ouvertement (n°6, 7 & 8).



n°22

La *Collection coréenne* ayant sombré dans la Grande Guerre, ce n'est qu'en 1921, deux années après la mort de Segalen, que Crès fit imprimer, sans les façons hiératiques de la *coréenne*, sa réédition des *Immémoriaux* en reprennant les bois de Monfreid. Il en fut de même pour sa réédition du *Noa Noa* de 1924 (n°12). Monfreid réalisa encore le bois de la couverture du fac-similé de 1926 (n°20) et celui de la réédition du livre de Jean de Rotonchamp consacré à Gauguin (n°22 & 23). Enfin, après la mort de Segalen, Monfreid tailla en mémoire de son ami l'extraordinaire bois de la couverture de *René Leys*, à partir d'une étoffe chinoise que Segalen avait initialement destinée à ses *Peintures* (n°26).

Ces bois proviennent du fonds Georges-Daniel de Monfreid – ceux que nous présentons n'en représentent qu'une partie : les bois passèrent aux feux des enchères publiques en deux lots distincts – le premier eut les honneurs d'une préemption muséale.



n°1
Recto

1 – LES IMMÉMORIAUX. Matrice originelle d'un bois taillé sur les deux faces du morceau par Monfreid, d'après Gauguin. Au recto : projet de frontispice pour l'édition du *Mercur de France* 1907 (avec un grand Tiki) – Au verso : ex-libris : *Des livres maori de Victor Segalen* (avec un petit Tiki) (221 x 116 mm).

Au verso du bois, Monfreid a taillé l'ex-libris de Victor Segalen. Il semble que celui-ci ne l'ait jamais utilisé. En 1915, il circula des tirages imprimés sur pelure du Japon, signés par Monfreid et dédiés par Segalen. L'illustration pour *Les Immémoriaux* est inédite.



2 – LES IMMÉMORIAUX. PAOFAÏ. Matrice originelle d'un bois taillé par Daniel de Monfreid, d'après Paul Gauguin - projet de frontispice pour l'édition du *Mercur de France* 1907 - (228 x 166 mm) – encadré.

L'illustration est inédite.

3-LES IMMÉMORIAUX. Matrice originelle d'un bois taillé par Monfreid, d'après des motifs de Gauguin pour le frontispice des *Immémoriaux* du *Mercury de France* 1907, (189 x 124 mm).

La version, semble-t-il, la plus aboutie du frontispice pour l'édition du *Mercury* de 1907. Crès envisagea-t-il de l'utiliser pour sa réédition de 1921 ? Sa couverture est faite à partir d'une reproduction partielle du tableau de Gauguin "Maternité".



4-LES IMMÉMORIAUX. Tirage en noir sur papier pelure d'après le bois taillé par Monfreid (189 x 124 mm).

Tirage d'essai en noir, au crayon l'indication : "état 6"

5-LES IMMÉMORIAUX. Tirage en deux couleurs, marron et vert, sur japon ancien, réhaussé à la main de peinture dorée (189 x 124 mm).

Tirage d'essai colorié.





6—LES IMMÉMORIAUX. LE RÉCITANT. Matrice originelle d'un bois taillé par Monfreid, d'après Gauguin – reproduit en tête de chapitre page 11 de l'édition *Georges Crès* de 1921 (93 x 70 mm) – encadré.



7—LES IMMÉMORIAUX. L'IGNORANT. Matrice originelle d'un bois taillé par Monfreid, d'après Gauguin – reproduit en tête de chapitre page 173 de l'édition *Georges Crès* de 1921 (93 x 69 mm) – encadré.

8—LES IMMÉMORIAUX. LE PARLER ANCIEN. Matrice originelle d'un bois taillé par Monfreid, d'après Gauguin – reproduit en tête de chapitre page 135 de l'édition *Georges Crès* de 1921 (96 x 74 mm) – encadré.



9—LES IMMÉMORIAUX. LE PARLER ANCIEN. Bois tiré sur pelure du Japon de l'illustration de la page 135 de l'édition *Georges Crès* de 1921 (96 x 74 mm).

Tirage papier du n°3

10—LES IMMÉMORIAUX. LE PARLER ANCIEN. MATAMUA. Bois tiré sur pelure du Japon (96 x 74 mm) - cette version diffère de celle de l'édition *Georges Crès*.

Elle semble être restée inédite.



11—GAUGUIN (Paul). *AVANT ET APRÈS*. Avec les vingt-sept dessins du manuscrit original. Paris, Georges Crès & Cie, 1923 ; in-8, veau bleu-vert estampé d'un décor et d'une tête marquissienne, dessinés et gravés sur plaques par Georges-Daniel de Monfreid d'après des motifs de Paul Gauguin, tête or, non rogné, couvertures et dos conservés (reliure éditeur). 3 ff., 241 pp., 2 ff. & 28 planches h.-t.



Première édition imprimée, illustrée des 27 dessins du manuscrit original. Une édition fac-similé avait d'abord paru à Leipzig, chez Kurt Wolff, en 1918. Couverture tirée en ocre de Georges-Daniel de Monfreid, inspirée des œuvres de Gauguin.

Admirable reliure qui correspond parfaitement au livre de Gauguin – Georges Crès en fit également réaliser une en rouge avec le même décor (reproduite au n°52 de notre catalogue *Segalen l'Exote*, sur le site) .

12—GAUGUIN (Paul). NOA NOA. Voyage de Tahiti. Bois dessinés et gravés d'après Paul Gauguin par Daniel de Monfreid. Paris, Les Éditions Georges Crès & Cie, 1924 ; petit in-8, veau bleu-vert estampé de décors dessinés et gravés sur plaques par Georges-Daniel de Monfreid d'après des motifs de Paul Gauguin, tête or, non rogné, couvertures et dos conservés (*reliure éditeur*).

Édition définitive, premier tirage des illustrations de Georges Daniel de Monfreid d'après Gauguin. Très belle reliure également commandée par Georges Crès.



13—NOA NOA. Matrice originelle d'un bois taillé par Monfreid, d'après Gauguin : une face de Tiki dans les yeux duquel figurent deux faces de Tiki marquisiens (92 x 68 mm) – encadré. Illustration inédite.





18



14



17



15



16

14—NOA NOA. Bois dessiné et gravé d'après Gauguin par Monfreid. Tête de chapitre « la Mémoire et l'Imagination », page 1 de l'édition de 1924 (93 x78 mm).

Bois tiré sur pelure du Japon.

15—NOA NOA. Bois dessiné et gravé d'après Gauguin par Monfreid. Tête de chapitre IV, Le Conteur parle, page 59 de l'édition de 1924 (93 x78 mm).

Bois tiré sur papier pelure du japon.

16—NOA NOA. Bois dessiné et gravé d'après Gauguin par Monfreid. Tête de chapitre V, Papa Moe, page 75 de l'édition de 1924 (93 x78 mm).

Bois sur pelure du Japon. État intermédiaire.

17—NOA NOA. Tehura. Bois dessiné et gravé d'après Gauguin par Monfreid. Tête de chapitre VI, Le Conteur parle, page 81 de l'édition de 1924 (93 x 78 mm).

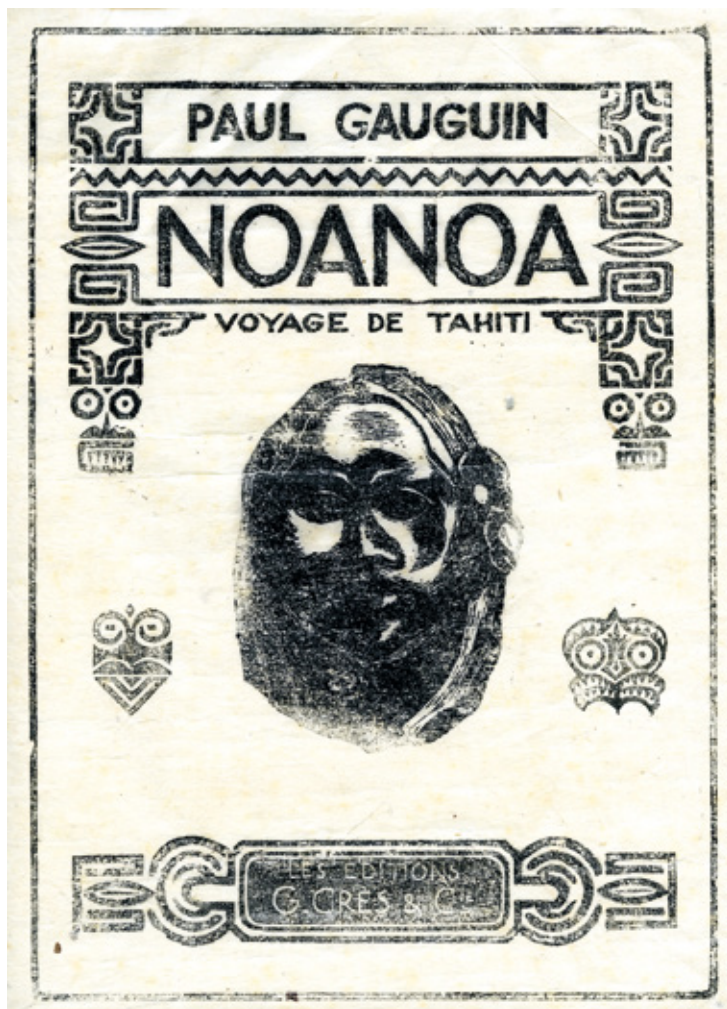
Bois tiré sur pelure du Japon

18—NOA NOA. Bois dessiné et gravé d'après Gauguin par Monfreid. Tête de chapitre X, Le Conteur parle, page 143 de l'édition de 1924 (93 x 78 mm).

Bois tiré sur pelure du Japon

19–[Monfreid] GAUGUIN (Paul). NOA NOA. Voyage de Tahiti. Bois gravé par Georges Daniel de Monfreid tiré en noir sur papier pelure Japon ancien (285 x 200 sur 370 x 275 mm).

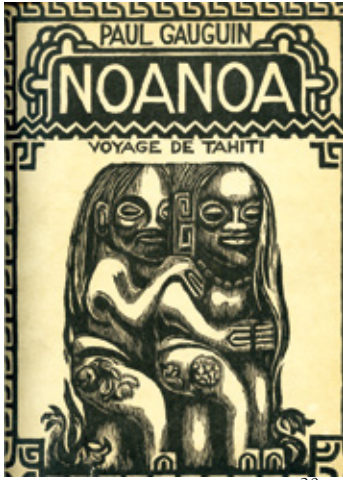
Projet abandonné pour la couverture de l'édition en fac-similé Georges Crès de 1926 (n°20). Belle épreuve (unique ?) complètement inconnue (la matrice originelle faisait partie du lot préempté). Petites rousseurs sur la marge de gauche, très éloignées de l'illustration.



19

20–GAUGUIN (Paul). NOA NOA. Voyage à Tahiti. Paris, Éditions Georges Crès & C^{ie}, (1926) ; in-4 (25 x 32 cm), plein chagrin vert, dos à nerfs, non rogné, couverture conservée (reliure de l'époque). 212 pp.

Première reproduction intégrale – d'une illusion parfaite – du « manuscrit » de Paul Gauguin. Les 201 pages, dont 158 de texte, reproduisent les couleurs denses d'une trentaine d'aquarelles, outre 20 bois en noir ou enluminés, quelques monotypes, deux reproductions d'œuvres de Gauguin découpées, 6 photographies collées, et une dizaine de documents



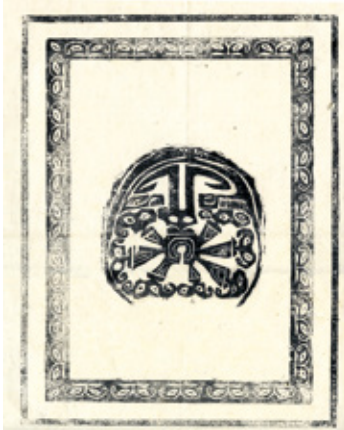
20

maoris. Les illustrations et les documents ont été découpés à l'identique et collés conformément à ceux du manuscrit.

C'est ce manuscrit que Segalen remit à Monfreid à son retour de Polynésie en 1905.

Cette édition fut limitée à 320 exemplaires – dont 20 hors commerce – répartis en trois tranches de 100 exemplaires partagées, sous des reliures et des titres différents, entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Pour la présente édition, le masque de la page de titre et le dessin de la jaquette illustrée furent spécialement gravés sur bois par Daniel de Monfreid.

Le colophon indique : *Cette reproduction en fac-similé du manuscrit original de Paul Gauguin, conservé par M. Daniel de Monfreid, a été tirée pour l'édition française à cent exemplaires sur les presses de Gany-med, Berlin, par les soins de la Marées-Gesellschaft et sous la direction de M. Meier-Graefe. Dos passé.*



21

21 – [Monfreid] GAUGUIN. Noa Noa. Voyage de Tahiti. Second plat de couverture. Bois gravé par Georges Daniel de Monfreid tiré en noir sur papier pelure Japon ancien (323 x 250 sur 407 x 333 mm).

Cette illustration sera retenue par Georges Crès pour le second plat de couverture de son fac-similé de Noa Noa 1926 (n°20). Le même motif sera réemployé après réduction pour le second plat de la reliure de Noa Noa (n°12).



24

22 – Matrice en bois taillée par Monfreid d'après des motifs de Gauguin pour la couverture du livre de Jean de Rotonchamp : *Paul Gauguin*. Georges Crès, 1925 (217 x 131 mm)

Les noms de Rotonchamp et Gauguin y figurent comme nom d'auteur et titre, placés proportionnellement dans des cartouches ; le peintre est représenté au premier plan, la veste d'atelier, le col parisien, sous le Christ Jaune, absorbé dans un rêve, une cigarette allumée à la main, entouré d'austères bretonnes en prière et d'une tahitienne l'épaule offerte de trois-quart, entre le clocher du Pouldu et l'arbre à Kazan des Marquises qu'assemble une mer étale bleue sous le bas-relief et les figures taillées dans le bois de la Maison du Jouir... (une reproduc-

tion d'un tirage en couleurs sur papier est visible au n°54 de notre catalogue *Victor Segalen, l'Exote* - sur notre site). Le projet fut abandonné – la couverture sera sobrement typographiée. Extraordinaire ... (reproduction en page 3)



23–Matrice en bois taillée par Georges-Daniel de Monfreid d'après des motifs de Paul Gauguin pour la couverture du livre de Jean de Rotonchamp *Paul Gauguin*, Georges Crès, 1925 Tirage pour la couleur (217 x 131 mm) – encadré.

Le projet fut abandonné. En couleurs

24–MONFREID (Georges-Daniel de). PORTRAIT DE PAUL GAUGUIN. Bois gravé (12,4 x 17,5 sur 16,5 x 24 cm) tiré sur pelure du Japon – avant la signature.

Belle épreuve datée, à l'encre, de 1922 et comportant cette dédicace manuscrite : à mon vieil ami Ernest Cros. Geo D. de Monfreid.

Beau portrait emblématique de Gauguin, arborant l'encolure bretonne et la cigarette, devant une face et un profil maoris.

25–[Monfreid] SEGALEN (Victor). RENÉ LEÿS. Paris, Georges Crès & Cie, 1922 ; in-12, broché. 257 pp., 1 f. d'achevé d'imprimer (23 août 1922).

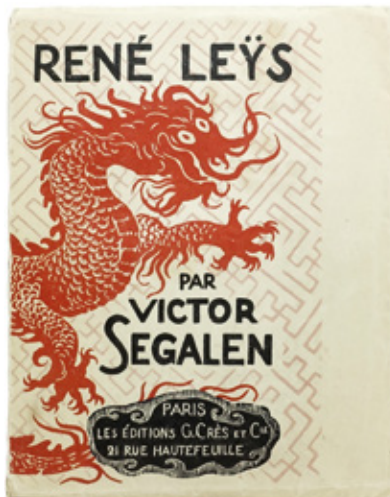
Édition originale.

UN DES 24 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR CHINE – celui-ci un des 4 hors-commerce – premier papier du tirage de tête.

L'EXEMPLAIRE DE GEORGES-DANIEL DE MONFREID. Il porte cette dédicace de l'épouse de l'écrivain (l'ouvrage étant posthume) :

Pour Georges-Daniel de Monfreid, pour « notre » ami – et pour Annette, Yvonne Victor Segalen.

Monfreid est l'illustrateur de la couverture du livre : gravure sur bois librement inspirée d'une soierie chinoise ancienne qui appartenait à Segalen – à l'origine, elle avait été prévue pour *Peintures* (1916). (Pour une causerie, voyez le n°119 de notre catalogue *Victor Segalen, l'Exote* – sur notre site). Bel exemplaire.



26–RENÉ LEÿS. Matrice originelle en bois taillé par Georges-Daniel de Monfreid pour la couverture de *René Leÿs* (277 x 198 mm) – encadré.

Extraordinaire... tout simplement (reproduction en page 1).

27–RENÉ LEÿS. Très beau tirage d'essai en noir sur une fine pelure crème, comme le *papier architecte* qu'utilisait Segalen (277 x 198).



28–ABRANTÈS (Duc d'). LES BOUDOIRS DE PARIS. Copie manuscrite faite à partir d'extraits de la contrefaçon de « la Société Belge de librairie Bruxelles 1845 » – illustrée de 16 admirables gouaches érotiques originales et de 34 petits dessins pornographiques à la plume dans le texte, non signés. In-folio, sans lieu ni date (vers 1850-1860), de 39 pages et 8 pages intercalées comportant, appliquées, les illustrations de formats divers – demi-chagrin vert à coins, dos à nerfs orné à la grotesque (*reliure de la fin du XIX^e*).

Manuscrit érotique enluminé d'admirables gouaches non signées, à la manière d'Eugène Lami (ou des frères Achille et Eugène Devéria) – mais rien n'est moins sûr. Les miniatures à la plume qui révèlent crûment les sous-entendus du texte, tout aussi remarquables, témoignent, comme les gouaches, du talent du mystérieux illustrateur.

Le Duc d'Abrantès, deuxième du nom, est le fils du général Junot alias *Junot la Tempête*, un des plus intrépides lieutenants de Napoléon, fait duc d'Abrantès par l'Empereur après l'invasion du Portugal en 1808. Prénommé Napoléon-Andoche, notre auteur appartenait au corps diplomatique mais fut poussé à la démission pour ses excentricités et ses frasques libertines. A l'exemple de sa mère, il chercha alors des ressources dans les lettres et fit paraître ces piquants *Boudoirs de Paris* entre 1844 et 1845. Parmi les nombreux passages licencieux retenus : *Le Rendez-vous anonyme* – *Les Métamorphoses d'Ovide* – *La Revanche* – *La Gageure (I) : Les preuves de St Thomas* – (II) : *Une partie de campagne. Les cloisons. Le double essai* – (III) : *L'amie de pension. Les lectures. Un cours de rhétorique. L'enseignement mutuel.*

29–[AGATHOPÈDES] Chalon (Renier), Delmotte (Henri), Gensse (Guillaume), Michiels (Alfred) & C^{ie}. ANNULAIRE AGATHOPÉDIQUE ET SAUCIAL. Imprimé par les presses iconographiques à la Congrève de l'ordre des Agath (.'). Cycle IV. *Bruxelles & Mons, Chez A. Labroue et C^{ie}*, (1849) ; in-8, pleine peau de truie naturelle, triple encadrement doré sur les plats ornés au centre des armes agathopédiques, fraise de cochon en dentelles à froid, dos à nerfs, filets dorés, pièce de maroquin rouge, tranches cirées (*reliure de l'époque*). 2 ff., 130 pp., 4 pp. (*musique gravée*).

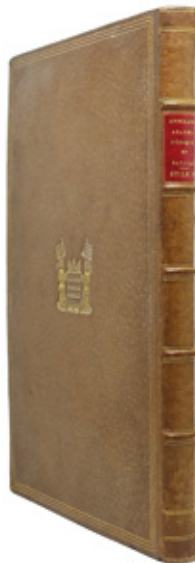
Édition originale tirée à 350 exemplaires numérotés et justifiés.

EXEMPLAIRE DE PREMIER CHOIX DANS UNE RARISSIME RELIURE AGATHOPÉDIQUE EN PEAU DE TRUIE exécutée spécialement par Schavye – agathopède-relieur – pour l'avocat et diplomate Théodore de Jonghe (ex-libris), Grand Satrape de la Société, détenteur des Sceaux Agathopédiques et spécialiste des Questions auprès du Grand Maître.

De Jonghe (1801-1860) posséda la plus importante bibliothèque jamais constituée sur l'histoire, l'héraldique la généalogie et la numismatique des Pays-Bas – c'est dans cette bibliothèque que Renier Chalon entreprit ses recherches sur le Comte de Fortsas.

La Société Pantechnique et Palingénésique des Agathopèdes fut fondé à l'abri des mouchards, du bruit, de la musique et autres incommodités dans un cabaret du Bas-Bruxelles, en 1846, par quelques « bons enfants », fumistes érudits, mystificateurs redoutables, mais amis comme cochons, *ce roi des animaux*, modèle de l'homme et être évangélique vénéré et consommé pour la consolation des cœurs affligés.

La corporation fraternelle comprenait une société mère, dite *Ménagerie*, et des sociétés affiliées, dites *Cages*. L'organisation était chapeautée par l'historien archéologue et académicien Antoine Schayes,





dit *Pourceau*, le Grand Maître, gardien des vieux objets de l'État, chargé d'alimenter la vénération et le zèle des présidents de *Cages*, dits *Cochons*, et de leur membres, eux-mêmes affublés de patronymes animaliers : Renier Chalon, alias *Goupil le Renard*, receveur des contributions, numismate et immortel auteur du célèbre *Catalogue de la bibliothèque du Comte de Fortsas* ; Henri Delmotte, *Tybert le Chat*, éditeur et commissaire d'arrondissement à Nivelles, fondateur, en 1832, de la société pétotico-macaronico-huitrique ; Émile Gachet, *Mouflart le Vautour*, chef de famille et de bureau aux Archives du Royaume ; le général Frapel-Stacoff, *Renard Citron*, ministre de la guerre et aide de camp du Roi, Alfred Michiels, *Coq* et homme de lettres, Crovart Peti-Seuyl, capitaine bouquintiste des pages de garde, *Poularde Cendrée* de la Cage Sainte-Anne, Guillaume Gensse, *Docteur Cloetboom*, généralissime mystificateur de génie (industriel) ; Louis Huart, *Grumbert le Blaireau*, Édouard de Lingetendu, Félix Boviemord, etc.

La Société des Agathopèdes était pourvue de statuts ultra secrets, d'une Petite Arvine bien fraîche, de distinctions subtiles et complexes, et d'un *Bureau des Platitudes et des Éphémorroides* chargé de calculer et supputer la sottise d'été et la sottise d'hiver ou dresser le calendrier des douze *Menstrues agathopédiques* (Raisinaire, Huitrimaire, Crêpose, Jambose, Petitpoisor, etc.), calendrier qui abrogeait définitivement la période Julienne, dite du potage, et l'ère de *Nabonassar*, plus bonne à rien.

La Ménagerie examinait toutes candidatures et chaque récipiendaire devait argumenter et dissertar sur des sujets variés et ardu : *Quel est l'auteur le plus relâché de la littérature française ? Le besoin de cette solution se fait sentir en tous lieux. – L'adultère consommé sur un mur mitoyen peut-il être considéré comme perpétré dans le domicile conjugal ? – Quelle est, selon vous, l'origine et la destination des comètes ? Partagez-vous l'opinion du savant théologien De Ram qui regarde ces astres comme une conséquence immédiate du péché d'Adam ? – Les Romains portaient-ils des parapluies à leur arrivée en Belgique ? Prouvez votre opinion par des documents archéologiques et numismatiques, etc.*

Alexandre Dumas, *Pyrope l'Escarboucle*, fut intronisé dans la Ménagerie le 15 janvier 1852 après

avoir brillamment résolu le problème suivant : *Étant donné un attelage tiré par deux chevaux de couleur différente, pourquoi celui dont la robe diffère est-il toujours à droite ?*

Outre ses recherches savantes, ses agapes nocturnes et chantantes, l'activité de la Société

des Agathopèdes se manifesta par la publication de travaux iconoclastes et de mystifications bibliographiques remarquables ou par la réalisation de canulars notoires par voie de presse ou urbaine. Ainsi « le Canard » – *Tout pour un canard*, seconde devise des Agathopèdes – une des grandes spécialités de la société : une petite note, adressée aux journaux, relatant avec toutes les apparences de l'honnêteté et de l'authenticité un événement curieux, une trouvaille extraordinaire, une dernière découverte de la science, ou encore une nouvelle théorie sociale ou politique, le tout, évidemment, complètement imaginaire. Gaston de le Court, dans son histoire des Agathopèdes (*Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, tome 49, 1957) en a répertorié un nombre pharamineux, citant les journaux, belges et français, qui reproduisirent ces communications aussi sensationnelles qu'improbables sans la moindre réserve. Ainsi, 30 ans avant Cros et Edison, les Agathopèdes purent-ils annoncer au monde l'invention de M. Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, le *Fétisographe*, un appareil qui conserve la musique et le chant, et les restitue à volonté de la manière la plus exacte, information aussitôt relayée par la presse avec force détails techniques...

Maîtrisant parfaitement les rouages et les subtilités du marketing, la ténébreuse association finit par infiltrer les hautes sphères politiques : lors des élections du comité des fêtes de septembre, le Ministère de l'Intérieur sortait des urnes plus d'une centaine de bulletins portant le nom du Grand-Maître de l'ordre. L'affaire fit grand bruit dans tout le pays, certains gazetiers envisagèrent même le complot insurrectionnel... C'est à cette occasion que les agathopèdes découvrirent qu'il y avait des traîtres parmi eux. Des choses irrévélables étaient révélées, l'occultation définitive survint dans la foulée, en 1853.

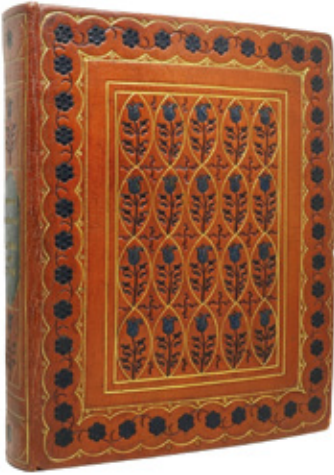
Jugeant qu'il n'était pas bon que les lumières surabondassent, la *Ménagerie* détruisit ou éparpilla ses riches archives. Restent quelques publications, difficiles à trouver aujourd'hui du fait de leur tirage restreint, comme cet *Annuaire*, pièce maîtresse, illustrée de nombreuses figures sur bois de Louis Huart, qui comporte une préface sur *l'agathopédisme*, le calendrier, des chansons, des problèmes trigonométriques ou adultériques, un éloge du cochon, des cours d'agathopédie biblique, une histoire pathologicothérapeutique de la maladie de la pomme de terre, une étude de locomotion anémique et autres thèses, synthèses, prosthèses, hypothèses, antithèses et parenthèses, bref, à boire et à manger. Bel exemplaire d'une provenance éminemment agathopédique.



30—ALAIN-FOURNIER (H.). LE GRAND MEAULNES. Paris, Émile-Paul Frères, 1913 ; in-12, plein maroquin rouge, encadrements dorés sur les plats et à l'intérieur, dos à nerfs, entièrement non rogné, couverture et dos conservés, étui (*reliure de l'époque*). 366 pp.

Édition originale. Envoi a. s. : à M. Félix Fénéon, en hommage de très respectueuse sympathie. H. Alain-Fournier, novembre 1913.

Exemplaire sur alfa satiné du premier tirage avec le bon A. I. (9-3) et la bonne couverture (10-13) [et la faute page 133, chapitre I pour chapitre II]. L'exemplaire comporte 6 corrections autographes (importantes) au crayon probablement de l'auteur (pp. 2, 4, 133, 152, 215 & 215). Ex-libris Chastenet puis Hubert Heilbronn.



31—ANNUNZIO (Gabriele). LA LÉDA SANS CYGNE. Récit de la lande. Suivi d'un envoi à la France. Traduit de l'italien par André Doderet. Paris, Calmann-Lévy, 1922 ; fort in-12, maroquin orangé, plats couverts d'un décor à répétition de fleurs et feuilles mosaïquées de maroquin noir, encadrements, roulettes et encorbellements dorés, dos lisse reprenant les motifs des plats, trois rangées d'encadrements disparates à l'intérieur, roulettes sur les coupes, gardes florales doublées de papier marbré, tête or, témoins, couverture et dos conservés (*reliure italienne de l'époque*). 289 pp.

Édition originale française.

UN DES 25 JAPON NUMÉROTÉS DU TIRAGE DE TÊTE.

Exemplaire du Docteur René Albert Gutmann, comprenant une lettre (2 pp. in-8) et une carte postale photographique envoyés par le traducteur à Gutmann (montés sur onglet) et d'une lettre (jointe) signée Margherita, adressée à Gabriele d'Annunzio.

La lettre de Doderet concerne la déféstration de d'Annunzio survenue dans la nuit du 13 au 14 août 1922 d'un étage de sa maison du lac de Garde, la carte postale en représente la façade. *Tout cela est stupide, en effet, mon cher René. Les médecins affirment que le Cmdt (Commandatore) est hors de danger, et je veux les croire. Mais tant qu'il ne pourra parler couramment il est impossible de bien savoir ce qui se passa. Il était un peu plus de onze heures, Dim. dernier – un 12+1 ! – et le Cmdt en pantoufles et pyjama de soie blanche jouait dans le salon avec les petites Baccara. Il voulut sans doute se cacher dans les rideaux d'une fenêtre. Fut-il pris d'un étourdissement ? A-t-il glissé sur le parquet ciré ? Voulut-il d'un bond s'asseoir sur le rebord qui n'est pas très élevé ? Bref, il perdit l'équilibre, fit une chute de quatre mètres et on le ramassa tout sanglant dans l'allée. Comment ne s'est-il point brisé les côtes contre la bordure de pierre ? Ses jambes portaient de nombreuses éraflures ; des cailloux s'étaient incrustés dans sa joue droite. L'œil sain, le gauche, par bonheur fut protégé. L'hémorragie nasale ne cessa que vers sept heures du matin. Aélis l'infirmière française du « Nocturne » est près de lui. J'imagine que de longues semaines de repos seront nécessaires. J'ai passé des jours très douloureux ; je savais bien l'aimer mais pas à ce point. Tous ici nous sommes encore bien tristes. Et tu devines le va et vient dans la maison. De nouvelles bibliothèques sont installées ; tout commençait à prendre un air monacal. Il y a des fleurs, du soleil, des amis, des livres – tout est lugubre (...).*

D'Annunzio garda le silence sur les circonstances de sa chute. D'après sa biographe, Annamaria Andreoli, Yolanda Bacarra, la jeune sœur de sa maîtresse Luisa, l'aurait repoussé

d'un geste brusque alors qu'il cherchait à l'étreindre – geste qui le fit tomber dans le vide. Une note au crayon du Docteur Gutmann précise : *en réalité, malgré la lettre de Doderet, il semble que les choses se soient passées autrement. C'est la petite B qui a poussé d'Annunzio et l'a fait volontairement pour le basculer – le domestique Dante, tout de suite après l'accident sortit en disant : « Queste due vacche l'hanno ammazzato ! »* (Ces deux chiennes l'ont tué). *Il y a même eu, pendant la maladie de d'Annunzio, un complot par les volontaires de Fiume pour enlever Luisa B. – et la tuer – c'est le médecin de d'Annunzio qui faisait partie du complot qui au dernier moment s'opposa à son exécution en disant que cette nouvelle émotion le tuerait.*

La lettre en français de Margherita à d'Annunzio (2 pp. in-8) concerne, en partie, la première théâtrale de *Phèdre* (donc 1909) – il y est question d'un *nouvel amour* et de déboires qui nous échappent (...) *vous imaginez la fureur de L. Il a calmé tout cela avec force argent et bijoux, mais je voudrais réellement fuir ces comédies, drames, etc, je n'en puis plus et suis si neurasthénique que je ne sors plus jamais, quelle aventure !* (...)

Le docteur Gutmann fut un intime d'André Doderet, traducteur et ami de d'Annunzio. Médecin major en 1917, Gutmann avait, entrepris sur le front de Thessalonique, la traduction de *L'Enfer* de Dante que Léon Pichon publia en 1924 et que d'Annunzio préfaça avec retard en 1928.

Collée sous la justification une pastille gaufrée en papier doré portant la devise des centurions romains adopté en 1920 par d'Annunzio pendant l'occupation de la ville de Rijeka : *Hic manebimus optime* – bannière romaine à l'aigle qu'entourent des mains brandissant des glaives dont les pointes sont inclinées vers le sol – on y reste. Bel exemplaire.



Quand les néo-alexandrins d'Alphonse Allais auront les pieds nickelés...

32–ALLAIS (Alphonse), AURIOL (Georges), etc. (L'après Chat Noir) **LE PREMIER ALBUM DU GARDÉNIA – HISTORIQUE – CONVOCATIONS – TOASTS.** Paris, (Imprimerie Eugène Lemasson), 1897-1901 ; petit in-4 à l'italienne (220 x 280mm), en feuilles sous couverture rempliée illustrée de George Auriol.

XXXVI pp. & 46 ff. n. p. : 35 feuillets de convocations (novembre 1897 à juin 1901) toutes les convocations sont signées par leurs auteurs – 10 feuillets de toasts (dîners des 25 janvier, 20 mars, 24 avril & 12 octobre 1899 – 11 janvier (deux toasts) & 10 Février 1900 – 2 février (deux toasts) & 30 mars 1901) – un feuillet pour le tableau des membres du Gardénia

Édition originale de ce premier et unique Album du Gardénia.

Il comporte des textes d'Alphonse Allais, George Auriol, Georges Courteline, Paul Delmet,

Dubut de Laforest, Jacques Ferny, Georges Fragerolle, Franc-Nohain, Émile Goudeau, Jean Goudezki, Émile Lutz, Victor Meusy, Xavier Privas, Pierre Trimouillat et bien évidemment du Capitaine Cap (Alphonse Allais), pour n'en citer que quelques-uns, et des illustrations de George Auriol, Caran d'Ache, Desmoulin, Duluard, Gatget, Gerhardt, Tiret-Bognet, pour n'en citer que quelques autres. Le relief est de Paul Chevré, les cachets et ornements de George Auriol, musique de Bert, Delmet, Fragerolle, Lecocq, Leroux et Street.



(Léger spécimen de vers néo-alexandrins)¹⁰

Cher ami gardéniste, amateur de bonne
 Chère, on t'appelle à l'appareil téléphonique.
 Allo! Qu'y a-t-il? — Voici:
 A l'Hôtel Terminus (le fameux Terminus!)
 Nous nous réunirons.....
 (Nous nous, le présent avis n'est pas pour votre fiote)
 Samedi... (non lundi) 20 Mars à 7 heures précises
 Ça me dit, cette proposition, et à toi aussi, j'espère
 Lundi 20 Mars donc... (non, samedi... mais non, lundi...
 L'un dit une chose l'autre une autre, voilà comme on se trompe
 On se les calera bien, foi d'Alph
 Ouse Allais! après quoi suivront
 Concert varié, danses lascives, bref le programme
 Qu'on sert d'habitude dans nos cordiales et charmantes pot, les soirées.
 A même ta bonne amie, ça nous fera plaisir
 Amen!

Alphonse Allais

Le cercle dramatique du Gardénia fut créé en 1887 par le fils de l'ambassadeur du Canada en France, Paul Fabre, dans le but de constituer un « comptoir parisien » pour l'avant garde artistique nord-américaine. A la disparition de Rodolphe Salis et de son cabaret, une grande partie des occupants du Chat-Noir rejoignirent le Gardénia, Alphonse Allais en tête – c'est d'ailleurs lui qui mena la tournée Canadienne des accolés.

Pour chacune des réunions, un *gardeniste* rédigeait une convocation fantaisiste rimée – quelques-unes eurent le « Toast » du Président Ferny porté puis reporté dans l'album : *Dîner du 20 mars 1899 : je veux boire aussi à notre ami Alphonse Allais et le remercier chaleureusement au nom du « Gardénia » de la collaboration glorieuse qu'il vient d'apporter à notre future collection d'invitations. La forme qu'il a choisie pour nous convier n'est pas seulement d'une ingéniosité très amusante, elle marque une date dans l'histoire de notre littérature ! Évidemment les poètes de ce temps rimant par un certain bout, Alphonse Allais devait à sa réputation de rimer par l'autre (...).*

C'est également au Gardénia que le Capitaine Cap eut son heure de gloire – les pages XII à XXI de l'Historique lui sont d'ailleurs entièrement consacrées. Elles contiennent l'intégralité des affiches électorales rédigées par Alphonse Allais.

Imprimées sur différent papiers, parfois en couleurs, les convocations sont toutes signées à la plume par leurs auteurs. Le tirage de l'album est inconnu mais on doit compter sur une centaine d'exemplaires. En juin 1901, au moment de la publication de l'album, il y avait 105 membres inscrits au tableau du Gardénia.

Inconnu à la monographie sur George Auriol (Fields & Leroy-Crèvecoeur, 1985) qui reproduit uniquement le programme illustré de février 1899, comme une gravure séparée.

Couverture rem pliée amovible usée par endroits. Rare, surtout au complet.

33–ANDRÉA D'AUDROIN (Eugène). L'ÂME ÉTERNELLE. 25 gravures. Paris, Picart éditeur, s. d. (vers 1914 ou 1918) ; in folio en feuilles sous chemise cartonnée demi-toile noire à coins, étiquette de titre sur le plat (cartonnage éditeur).

Premier tirage des 25 gravures sur bois (27 x 17 cm environ) tirées sur un fin papier couché ocre, appliquées sur carton gris (44 x 28 cm) dans un encadrement noir – planches numérotées à la main.



On ne sait rien sur Andréa d'Audroin, sinon qu'il exposa au Salon d'Automne en 1919. *Ame impatiente où brûle le désir créateur, Andréa d'Audroin peintre des allégories symboliques et somptueuses, plane au-dessus des préjugés (...)* Personne avant lui n'avait osé saisir ce flambeau lui seul a su en saisir la flamme ! Fred Wittmann (Sommaire). Entre Beardsley et Jean de Bosschère. Cartonnage un peu défraîchi – signature de l'artiste au verso du premier plat.

34–[Apollinaire] TURPIN (Georges). PARCELLES DE CŒUR ET FEUILLES MORTES. Poèmes. Préface de Guillaume Apollinaire. Paris, L'Édition, 1910 ; in-12, reliure souple à la bradel, tissu damassé jaune orné de fleurs bleues, non rogné, couverture conservée (Alidor Goy). 80 pp.

Édition originale du premier livre de l'auteur.

Envoi a. s. : à Maurice Duflon, au typographe et à l'ami des poètes, ce livre de jeunesse que Guillaume Apollinaire préfaça. En toute sympathie. Georges Turpin.

Turpin rencontra Apollinaire autour d'un mandarin citron après la conférence que celui-ci donnait sur la *Poésie Symboliste (La Phalange nouvelle)* au Salon des Artistes Indépendants, en 1908 – conférence qui constitue, en 1909, le premier livre d'Apollinaire, publié par le même éditeur que celui de Turpin. *Les Parcelles du Cœur* sont dédiées au futur poète d'Alcools : (...) vous êtes un arbre toujours en automne, et les poèmes sont les feuilles mortes dont vous jonchez votre vie – écrit Apollinaire. Vous avez raison de recueillir cette précieuse feuillée (...) De telles reliques, les jeunes poètes ont le droit de les conserver et nul doute que l'avenir n'honore grandement le bois sacré où feuillote la frondaison de l'arbre que vous êtes, et la chasse où repose ce cœur qui s'est brisé.

On sait combien Apollinaire vénérât l'automne... Ravissante reliure.

35 – APOLLINAIRE (Guillaume). CALLIGRAMMES. Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916). Ondes – Étendards – Case d'Armons – Lueurs des tirs – Obus couleur de lune – La tête étoilée. Avec une eau-forte et un portrait de l'auteur par Pablo Picasso. Paris, *Mercure de France*, 1918 ; in-8 ; veau souple terre limoneuse, nuées brunes, trouées et traînes bleutées, ondes d'éclats dorés, titre estampé sur le premier plat, effondrements estompés de poèmes, doublures et gardes de daim azur, non rogné, couverture conservée, chemise, étui (Louise Bescond).

205 pp. – non comprise l'eau-forte supplémentaire h.-t.

Édition originale.



UN DES 33 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE CUVE À LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, seul tirage de tête après 4 Japon et 3 Chine hors commerce – seuls ces exemplaires comportent un second portrait de l'auteur par Pablo Picasso gravé à l'eau-forte.

Belle reliure aérienne de Louise Bescond.

36–ARP (Hans) & BRYEN (Camille). TEMPS TROUÉ. Dessins, bois originaux, papiers déchirés. Paris, P. L. F., Collection Le Soleil Noir, 1951 ; petit in-8, broché, couverture illustrée rempliée, étui toile zinc parisien de l'éditeur.

38 pp., 2 ff. (table et justification)

Édition originale tirée à 320 exemplaires.

UN DES 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET SIGNÉ PAR FRANÇOIS DI DIO SUR ANNAM DE RIVES, comprenant en plus 1 tirage spécial du portrait déchiré (photographie de Denise Colomb déchiré par Arp), la suite en couleur des 6 bois gravés en couleur (rouge) et un dessin périgraphique à l'encre de Chine signé au crayon de la main de Jean Arp – seul tirage de tête.

De plus, l'un des bois en noir du livre a été exceptionnellement réhaussé à l'aquarelle par Jean Arp. Bel exemplaire, rare complet, le dessin périgraphique étant facilement de sortie...



36



37–AURIER (Gabriel-Albert), BERNARD (Émile), GAUGUIN (Paul), etc. LE MODERNISTE ILLUSTRÉ. Du numéro 1 du 6 avril 1889 au numéro 23 du 28 septembre 1889. Paris, Rousson imprimeur, 1889 ; in-4, demi-chagrin anthracite, dos à nerfs, entièrement non rogné (reliure de l'époque). 184 pp.

Collection complète – rarissime – de cette très importante revue d'avant-garde, littéraire et artistique, fondée et dirigée par Gabriel-Albert Aurier.

Poète et romancier, critique d'art intéressé par la peinture nouvelle, Aurier ouvrit le premier les colonnes du *Moderniste illustré* à Émile Bernard et à Paul Gauguin dont il avait découvert avec enthousiasme les œuvres lors d'un séjour, en 1887, à Saint-Énogat et à Saint Briac.

Paul Gauguin y publia ses premiers articles imprimés, *Notes sur l'art à l'exposition universelle* dans les numéros 11 et 12 du mois de juillet et un pamphlet – *Qui trompe-t-on ici ?* – dans l'avant-dernier numéro du 21 septembre 1889 (numéro 22). Émile Bernard fit également ses débuts littéraires au numéro 14 du mois de juillet avec ses *Notes sur la peinture – Au Palais des Beaux-Arts*.

A maintes reprises – avec lucidité – Aurier encouragea les lecteurs du *Moderniste* à voir au café Volpini la première exposition de peinture du *Groupe impressionniste et synthétiste*, comme il baptisa lui-même le-dit groupe. Les numéros 15, 16 et 17 reproduisent d'ailleurs en belle place des illustrations de Gauguin (*Aux roches noires*, *Les*



35

fanuses), Émile Bernard, Louis Roy, Léon Fauché ou Schuffenecker, croquis extraits du célèbre catalogue de l'exposition.

Sous le pseudonyme de Luc le Flaneur, Aurier signa des comptes-rendus d'expositions, dont celle d'avril 1889 chez le père Tanguy où furent accrochés les premiers tableaux de Van Gogh – Aurier devait les célébrer, le premier, avec enthousiasme : *voici des toiles de Vincent, formidables de fougue, d'intensité, d'ensoleillement (...)*. Aurier signa également des poèmes et notules sous les pseudonymes de Mascarille, Dynam Fumet ou Marc d'Escaurailles – l'illustrateur de la première page du numéro 13...



Parmi les illustrateurs ajoutons : Georges Rouault, Georges Redon, Marcel ou Paul Ruty, Phébus, Boivin, J.-L. Victor Martin ou le directeur administratif du *Moderniste*, André Henry.

Parmi les collaborateurs littéraires citons : Georges Darien (une nouvelle inédite, *La Famille du Gros-Caillou*), Édouard Dubus (nombreux poèmes), Gabriel Randon (alias Jehan Rictus), Julien Leclercq (qui fut aussi le secrétaire de Paul Gauguin), Saint-Paul Roux, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, Charles Morice, Rodolphe Darzens, Paul Roinard, Georges Brandebourg, Fernand Clerget, Éphraïm Mikhaël, Alexandre Boutique ou Léa d'Arvilliers (l'énigmatique Léo D'Arkai), etc.

Le Moderniste cessa de paraître en octobre 1889 pour rejoindre *La Pléiade* et donner naissance au *Mercury de France* : tous les collaborateurs cités plus haut en seront les membres fondateurs avec les Gourmont, Raynaud, Renard, Denise, Court et autre Père Vallette. C'est bien évidemment à Aurier que revint la rubrique artistique du *Mercury* qu'il tint avec éclat jusqu'à sa mort (il mourut en octobre 1892, à 27 ans), examinant les œuvres des peintres à la lumière de conceptions aussi nouvelles que personnelles, distinguant avec clairvoyance l'originalité de chacun – *tu verras comme ce littérateur raisonne sur une pointe d'aiguille* (Pissarro à son fils Lucien) – ne lui doit-on pas, d'ailleurs, le tout premier article consacré à Van Gogh, jusque-là inconnu, et dont il fut le plus ardent défenseur ?

La Revue indépendante de Fénéon adopta également ce jeune maître de l'avant-garde artistique qui publia son *Symbolisme en peinture*, *Paul Gauguin* : retentissante étude dans laquelle Aurier formulait la théorie du "Symbolisme pictural", où il opposait à l'impressionnisme, *fidèle traduction sans nul au-delà d'une impression exclusivement sensorielle*, l'art dont Gauguin lui semblait l'initiateur et dans lequel les objets n'avaient de valeur que comme signes, éléments d'un immense alphabet nécessaire pour créer l'œuvre d'art "idéiste", "symboliste", "synthétique", "subjective" et "décorative". *Ce pauvre Aurier est mort* – écrira Paul Gauguin à Daniel de Monfreid – *Nous avons décidément de la déveine, Van Gogh, puis Aurier, le seul critique qui nous comprenait bien et qui un jour nous aurait été bien utile.*

Rousseurs aux numéros 2 et 21 (très prononcées sur deux pages) – sinon bel exemplaire.

38–AURIER (Gabriel-Albert). NOCTURNE. 1890 ; pet in-4, bradel pleine percaline saumon de l'époque (Carayon). Manuscrit a. s. d'un long poème en prose publié dans le *Mercur de France* en avril 1890 – 4 feuillets petit in-4.

Singulier et coruscant poème en prose, *Nocturne* est une illustration parfaite du symbolisme (première manière) tel que le formule Aurier dans ses écrits sur l'art – l'humour en plus. La scène pourrait se passer dans un bordel, un restaurant, un théâtre comme aux bains de mers... *un Trouville psychologique !* Visions nocturnes fantasmagoriques esquissées sous le diamant froid et brutal d'une lampe Edison. *Cette dissonance m'enchanté autant que, dans tout ce très gothique mobilier, les petites bombes de chocolat et les inquiétants cylindres de jais dont s'orne la houle des occiputs, autant que les cigarettes qui fument entre les lèvres trop écarlates de ces dames, somptueuses et plâtrées comme des façades (...)* Vibrations hyperesthésiques, ces petites bombes de chocolat s'agitent comme des myriades de tortueuses pattes de mouches et chatouillent les nerfs frissonnants, les capillaires, les moelles, les fibres et toutes les cellules du cerveau de notre poète. D'ailleurs, la mystérieuse « endosmose » accomplit son œuvre parmi ces étroites ambiants, de minutes en minutes, les crânes diminuent, diminuent, diminuent... *Tenez ! Ce monsieur, là-bas, n'a déjà plus de tête, non, plus de tête du tout...*

Une douzaine de repentirs autographes. Cachet bleu du *Mercur*.



39–AURIER (Gabriel-Albert). BIRIBI. Manuscrit autographe signé. Paris, 1890. 2 feuillets in-4 (23 x 18 cm). Manuscrit complet du compte rendu du livre de Georges Darien, *Biribi*, publié dans le *Mercur de France* d'avril 1890.

(...) *Biribi* est un livre superbe, angoissant, terrifiant. L'écriture, certes, en est bizarre et, pour tout dire, souvent mauvaise. On y trouve à profusion des locutions – je cherche un mot cruel pour M. Darien – des locutions superlativement militaires (...) d'autres fois, au milieu de phrases très oratoires, on voit surgir des termes d'argot qui donnent l'idée d'un Bossuet retouché par M. Méténier, et souvent enfin on se heurte à de truculentes métaphores romantiques qui ont dû faire tressaillir

les squelettes de Théo ou de Petrus Borel (...) Mais ces tares de style, je n'ai point le courage de les blâmer. Je les aime presque. Eût-il été logique de vêtir d'élégants brocards le paria affamé de pain et de vengeance, l'énergumène fou de misère et de douleur et de rage qui, le corps et le cœur saignant sous ses loques, va hurlant ses malédictions et vomissant sa haine vers ses bourreaux ? Donc, ne faisons point l'inapte pédagogue, et constatons que Biribi est une barbare et vibrante épopée qui nous révèle des cercles de supplices plus nombreux et aussi effroyables que ceux qu'inventa le Dante.

Suit une exécution du livre d'Angelin Ruelle (biffée donc inédite) : *Les Chansons de La Morgue* (Vanier) ... Peut-être eut-il pu faire un épicier honnête...



40–BALZAC (Honoré de), BEAUVOIR (Roger de), BROT (Alphonse), CUSTINE (Mme de), DUMAS (Alexandre), HOFFMANN, NODIER (Charles), SAND (George), SHELLEY (Mary), etc. *LE SALMIGONDIS. Contes de toutes les couleurs. Paris, Fournier, 1832-1833 ; 12 volumes in-8, demi-veau cerise, dos à nerfs orné, palettes, roulettes et filets dorés, fleurons à froid, pièce de titre et tomais en maroquin marron, tranches jaspées (reliure de l'époque).*

VIII & 424 pp., table – IV & 434 pp., table – fx-titre, titre, table et : 439 pp., 429 pp., 438 pp., 410 pp., 422 pp., 441 pp., 442 pp., 397 pp. (table au verso) – 415 pp. (table au verso).

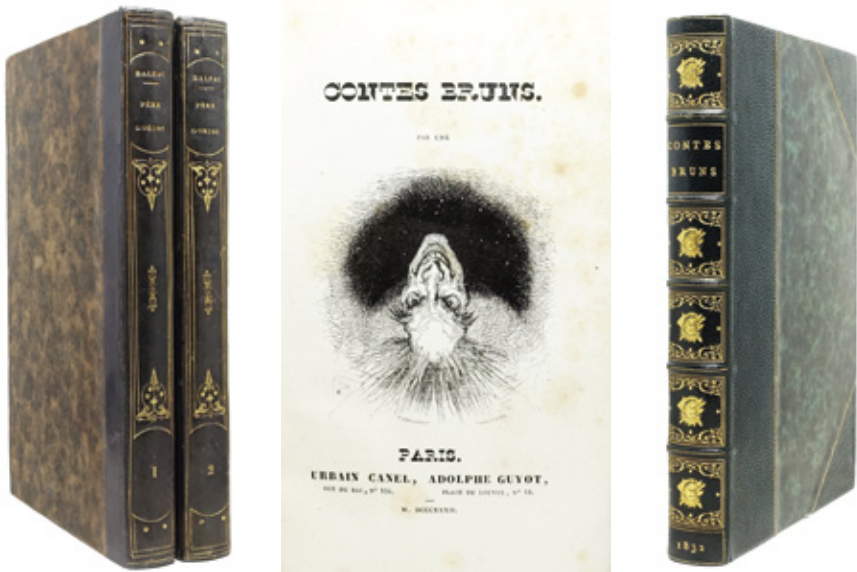
Édition originale de cet important recueil collectif, certainement l'un des plus rares de l'époque (Clouzot) de contes et nouvelles des meilleurs auteurs.

Pêle-mêle : Balzac (*Le Comte Chabert* qui deviendra *Le Colonel Chabert*), Alphonse Brot (*La Cheminée Gothique*), Charles Rabou (*La Danse des Morts*), Jules Janin, George Sand, Buzoni, Philariète Chasles, Hortense Allart (*Cirillo & Le Batelier*), Léon Gozlan, Jean-Paul (*Une aventure de Shakespeare*), Leith Ritchie, Comtesse de Brady, Alexandre Dumas (*La Rose Rouge*), Mary Shelley (*Le Frère et la sœur*), Duchesse d'Abrantès, Hoffman (*Le petit Zacharie*), Rey Dussueil, Le bibliophile Jacob, Constance Aubert, Henri Berthoud, Jules Sand, Salvandy, Elise Voiart (*L'Hôte mystérieux*), Théodore Leclercq, Mac-Farlane, Ernest Fouinet (*D'un homme qui avait vendu la moitié de son âme au Diable*), Roger de Beauvoir, Comtesse Bradi (*La Fille spectre*), Gustave Drouineau, J. Brisset, Paul de Musset, Eusèbe de Salles, Schiller (*Christian Wolf*), Félix Pyat, Henry Martin, Viel-Castel, Bulwer, Emile Deschamps, Francisque Michel, Théodor Muret, Paul Foucher, Charles Nodier (*La Tombe de l'homme mort*),

la Marquise de Custine (mère de l'écrivain), Eugène Chapus, Charles Cavel, etc.

A partir du tome IV les pages de titres diffèrent et ne portent plus *Le Salmigondis*... mais seulement *Contes de toutes les couleurs*. Bien complet des trois frontispices gravés ajoutés seulement aux tomes IX, X & XI – Boisselat, Camille Rogier et Amj.

Rousseurs éparses, mais bel exemplaire. Ex-libris Victorien Sardou, Bibliothèque de Marly.



41 – BALZAC (Honoré de), CHASLES (Philarète) & RABOU (Charles)]. *CONTES BRUNS* [PAR UNE TÊTE À L'ENVERS]. Paris, Urbain Canel & Adolphe Guyot, 1832 ; in-8, demi-marroquin vert foncé à coins, filets dorés, dos à nerfs orné de caissons à entrelacs et filets dorés encadrants des têtes à l'envers, tête or (Allo). 398 pp.

Édition originale. Dix contes fantastiques, burlesques et railleurs.

Balzac : *Une Conversation entre onze heure et minuit* et *Le Grand d'Espagne*. Chasles : *L'œil sans paupière*, *Sara la danseuse*, *Une bonne fortune*, *La Fosse de l'avare* Les trois sœurs. Rabou : *Tobias Guarnerius*, *Les Regrets*, *Le Ministère public*.

La vignette fantastique de Tony Johannot termine en rébus le titre partiellement typographié : *La fortune de ce livre est peut-être due autant à la vignette qu'aux récits de Balzac, de Philarète Chasles et de Charles Rabou. Une tête renversée, avec des yeux hagards et une chevelure dont chaque poil semble porteur de désolation, frappa extraordinairement les lecteurs de l'époque* (Champfleury, *Les Vignettes romantiques*, p. 390).

Un petit manque de papier au bas du faux-titre, rousseurs éparses en début et fin de volume – bel exemplaire cependant, dans une remarquable reliure de Allo (vers 1860).

42 – BALZAC (Honoré de). *LE PÈRE GORIOT*. Troisième édition, revue et corrigée. Paris, Werdet & Spachmann, éditeur, 1835 ; 2 volumes in-8, demi-veau glacé aubergine, dos lisse orné à la rocaille, tranches jaspées (reliure de l'époque).

En réalité (comme indiqué ici et là), il s'agirait de la deuxième édition du *Père Goriot*, en

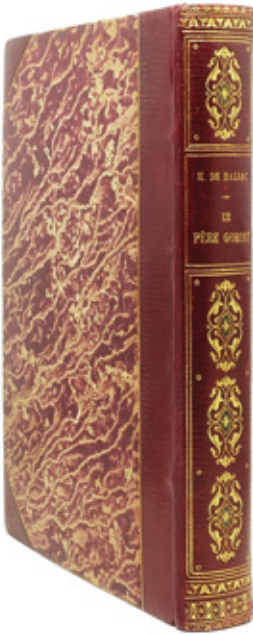
partie originale – imprimée en mai 1835, deux mois après sa première édition en librairie.

Reste que Balzac considérait la publication de son roman dans *La Revue de Paris* comme une vraie première édition, d'où cette mention de *Troisième édition* – l'édition de mars 1835, donnée pour l'édition originale, n'est à ses yeux que la deuxième édition, précision qui figure même ici, page 33 : *depuis sa réimpression sous forme de livre, ce qui dans la logique du libraire a constitué une seconde édition...*

C'est dans cette édition que paraît pour la première fois la fameuse préface de Balzac qu'il fit également imprimer séparément pour être jointe *postérieurement* à l'édition originale (enfin, la première en librairie...) – préface elle-même augmentée ici par une *Préface à la troisième édition* (pages 33 à 38) – on risque le naufrage...

Du fait de l'encre trop ferrugineuse, le papier a pris avec le temps une couleur chamoisée – cette réaction chimique s'est uniformément étendue à l'ensemble des pages des deux volumes, comme sur la totalité du tirage dont c'est l'une des caractéristiques.

On insistera davantage sur l'enjôleuse reliure d'époque (1835) – reliure parfaitement conservée, *de toute bêtai...*



43–BALZAC (Honoré de). Scène de la vie parisienne. HISTOIRE DES TREIZE : (1^{er} épisode) FERRAGUS. – (2^e épisode) LA DUCHESSE DE LANGEAIS. – (3^e épisode) LA FILLE AUX YEUX D'OR. – LE PÈRE GORIOT. Paris, Furne, Durochet & Hetzel, 1843 ; in-8, demi-cuir de Russie rouge à coins, filets dorés, dos lisse orné d'un décor romantique, tranches dorées (*Semet & Plumelle*).

531 pp. – 7 figures h.-t.

Tome IX de *La Comédie humaine* éditée par Furne et consorts en premier tirage, complet de ses gravures sur acier. Le texte a été revu et corrigé pour la dernière fois par Balzac.

Envoi a. s. : à Léon Gozlan, l'auteur, *De Balzac*.

Belle provenance : Léon Gozlan fut le secrétaire particulier de Balzac. En 1856, il publia son *Balzac en pantoufles*, cocasses et attachantes mémoires sur la vie intime de l'illustre écrivain.

Fils d'un armateur marseillais ruiné par des corsaires anglais, Léon Gozlan s'était embarqué à 18 ans pour l'Afrique avec une cargaison de champagne dans l'espoir de rétablir la fortune familiale. Las, durant la traversée les bouteilles

éclatèrent, le réduisant à la dernière pauvreté. Gozlan se fit matelot à bord d'un caboteur, burlingua quelques années le long des côtes du Sénégal et s'en revint à Paris riche d'un manuscrit contant ses mésaventures – *Pour avoir voulu imiter Robinson Crusoé* – que le *Musée des familles* s'empessa d'insérer et qui lui attira la bienveillance de ses pairs.

Grâce à sa verve mordante, Gozlan devint en peu de temps l'un des rois de l'article de genre qu'il dissémina, sa vie durant, à tous les vents du journalisme : au *Vert-Vert*, à l'*Incorruptible*, au *Corsaire*, au *Figaro*, à *la Revue de Paris*, à *L'Artiste*, etc. Ambitieux de toutes les renommées littéraires, Gozlan publia aussi de la poésie, des romans, du théâtre, des études... et remplaça Balzac à la présidence de la Société des gens de lettres.

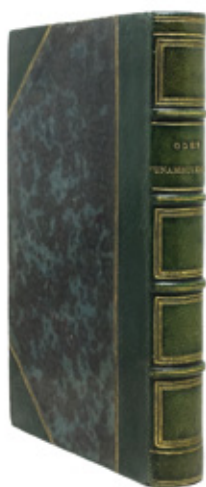
Bel exemplaire, relié dans les années 1930, sans tomais.

44 – [BANVILLE (Théodore de)]. ODES FUNAMBULESQUES. Avec un frontispice à l'eau-forte par Bracquemond d'après un dessin de Charles Voillemot. Alençon, Poulet-Malassis & de Broise, 1857 ; in-12, demi-marroquin vert à coins, filets dorés, dos à nerfs orné, caissons, filets et roulettes dorés, tranches peignes, premier plat de couverture (*reliure de l'époque*).

Ex-titre, frontispice, titre, 1 f. pour le destinataire (pour le Hollande), XX & 243 pp. (y compris la table).

Édition originale de cet admirable recueil – virtuose, satirique et frondeur – fleuron de la poésie du XIX^e siècle.

UN DES 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE DU TIRAGE DE TÊTE – spécialement imprimé pour M. Léon de la Sicotière.



n°48



Publiées sans nom d'auteur, les *Odes funambulesques* furent imprimées à 525 exemplaires, 25 Hollande suivis de 50 Vergé et 50 Vêlin ancien (ou Vêlin fin). Les exemplaires sur Hollande ne se vendaient pas. C'étaient des exemplaires de présent, nominatifs, portant sur une page supplémentaire la mention en rouge et noir « *cet exemplaire a été imprimé pour* » – ici M. de la Sicotière.

Avocat au barreau d'Alençon, conseiller, député puis sénateur de l'Orne, Léon de la Sicotière était un proche de Poulet-Malassis qui l'édita : parmi ses nombreux ouvrages d'érudition, une édition annotée des *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon* d'Odolant Desnos (1858), et ses indispensables *Notes statistiques sur le département de l'Orne* (1861). Passionné de littérature, *le bon la Sicotière* (Gustave le Vasseur) fut un fin bibliophile et un collectionneur émérite – n'hésitant jamais à prêter ses livres, fussent-ils précieux. Premier historien de la chouannerie normande, il fut aussi le créateur de la *Société d'horticulture*, et pour le département de l'Orne, le fondateur de la *Société d'archéologie* – il devait d'ailleurs rejoindre l'Institut. Les oiseaux insectivores lui sont redevables de quelques années de répit lorsque – le premier – il présenta un projet de loi visant à empêcher leur destruction dans les campagnes.

Curieusement, le relieur a placé le premier plat de couverture entre le frontispice et le titre, celle-ci est bien prise dans la couture, il ne s'agit nullement d'un rajout – une *fantaisie* de bibliophile ? Le volume porte également l'ex-libris Vanderem (n°320 de sa vente de 1921).

45–BANVILLE (Théodore de). LA MER DE NICE. Lettres à un ami. Paris, Poulet Malassis & de Broise, 1860 ; in-12, bradel percaline verte, non rognée, couverture conservée (Pierson). 6 ff. n. ch., 224 pp.

Édition originale.

Magistral envoi a. s. rimé : *A mon ami Jules de Prémarmay. / Mon ami, je vous livre / Un Souffle aérien, / Un livre, / Un enfant... moins que rien. / Chez vous, sans préambules / C'était lui qui sonnait, / Cher Jules ; / Sonnet... c'est un sonnet ! / Enfin, voici ma prose ! / Elle prodigue un peu / Le rose / Et la couleur de feu. / Mais je viens de ce Nice / Fait pour que le soleil / S'unisse / Avec le flot vermeil. / Ce voile qui s'azure / Au ciel, étale sans / Mesure / Des ors éblouissants. Hélas ! comment contraindre / Votre froide raison / Et peindre / L'Eden en floraison ? D'autre part quel délire / D'accoster en porteur / De lyre / Les gens du Moniteur ! Donc en ma folle ivresse, / Pour ce terrible jeu / D'adresse / J'ai fait trop... ou trop peu. / C'est dit ; je m'en excuse ! / Mais qu'un ami flatteur / Excuse / Les fautes de l'auteur ! / Théodore de Banville – Bellevue, 1^{er} novembre 1860.*

Compagnon de jeunesse de Murger, Mimi, Nadar ou de notre poète *funambulesque*, Jules de Prémarmay naquit sous les étoiles des buveurs d'eau.

Après s'être spécialisé dans les faire-part, mariage et décès, il obtint sa notoriété et ses premiers sifflets aux théâtres du Boulevard du Crime. La révolution de 1848 plongea sa plume dans la chronique dramatique pour une quinzaine d'année. Sa critique chirurgicale était attendue et redoutée avec inquiétude, ce qui fit écrire à Monselet dans sa *Lorgnette* : *Jules de Prémarmay est le seul qui prenne de temps en temps la peine de discuter une pièce de théâtre ; le malheur pour les auteurs est que, la pièce une fois discutée, il n'en reste souvent plus rien.*

On comprend mieux l'appréhension amusée de Banville dans la dédicace de son livre. Ce même Banville lui composa, cinq ans après *La Mer de Nice*, un habile paragraphe pour ses *Camées Parisiens* : *La nature rappelle toujours au poète le plus barbu qu'il est femme par quelque bout, et c'est là une de ses plus puissantes ironies...*

46–BARBEY D'AUREVILLY (Jules). UNE HISTOIRE SANS NOM. Paris, Alphonse Lemerre, 1882 ; in-12, broché, chemise-étui ancien. 227 pp.

Édition originale.

EXEMPLAIRE SUR HOLLANDE, SEUL GRAND PAPIER AVEC DES CHINE – leur tirage reste inconnu.

Un des grands textes de Barbey (relisez l'époustouflante description du Forez) – la *septième diabolique*, parfaite, crépusculaire, trop longue pour figurer parmi ses sœurs – malgré la malicieuse épigraphe de l'auteur sur la couverture : *Ni diabolique, ni céleste mais... sans nom.*

Très bel exemplaire.

47–BAUDELAIRE DUFAYÛS. SALON DE 1846. Paris, Michel Lévy frères, 1846 ; in-12, bradel demi-veau framboise, non rogné, couverture conservée (*reliure de l'époque*). XI & 132 pp.

Édition originale.

Envoi a. s. au crayon sur la couverture : à M. le docteur L. de Varennes.

L'exemplaire comporte également cinq corrections autographes de Baudelaire (pages VII, 86, 89, 90, 127).

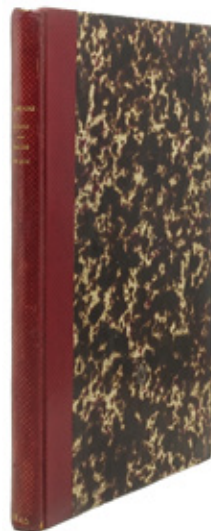
Le *Salon de 1846* paraît au début de mai chez Michel Lévy frères, rue Vivienne. *C'est un vrai livre, non plus un répertoire comme la plupart des Salons, qui s'ouvre sur une invocation, ambiguë, aux bourgeois ; on a pu dire que c'était un « livre de haute esthétique » (Asselineau), comme le*

prouvent les titres des chapitres : *Qu'est-ce que le romantisme ? De la couleur, De l'éclectisme et du doute*, etc. le dernier étant *De l'héroïsme de la vie moderne*, où l'on retrouve, développé, le propos des dernières lignes du *Salon de 1845*. Le dieu reste Delacroix à qui un chapitre est consacré. Horace Vernet est la bête noire.

Contrairement au Salon de 1845, celui de 1846 ne sera jamais renié par Baudelaire, lequel l'inclut dans tous ses plans d'œuvres complètes. Malgré une presse plus étoffée, il n'eut guère plus de succès, sauf dans le cercle restreint de ses amis, mais il établit la réputation de Baudelaire : *il va être, jusqu'en 1855, le mystérieux auteur de deux Salons et de quelques poésies étranges qu'on récite dans les cénacles de la bohème* (Claude Pichois).



52



47

On sait peu de chose sur le dédicataire, Louis Le Blanc, dit de Varennes, qui fut une connaissance de bohème de Baudelaire à l'époque de la Brasserie Andler, du Momus ou du Café Cuisinier. Georges Lubin dans son édition de la correspondance de George Sand (*Classique Garnier*) note succinctement *qu'il était médecin tombé dans la misère au point que ses amis lui avaient ouvert un crédit dans un petit café afin qu'il pût manger tous les jours. Il mourut le 10 janvier 1854, à l'âge de 46 ans.*

Le second plat de la couverture annonce la parution prochaine des *Lesbiennes*, poésies par Baudelaire Dufaÿs, et *Le Catéchisme de la femme aimée*.

De toute rareté avec envoi – une demi-douzaine d'exemplaires recensés à ce jour.

48–BAUDELAIRE (Charles) – POE (Edgar). PHILOSOPHIE D'AMEUBLEMENT. Paris, *Le Magasin des Famille*, n°2, octobre 1852 ; fascicule in-8, broché – couverture publicitaire imprimée sur papier bleu, chemise, étui. *Pagination de 33 à 63.*

Une des toutes premières traductions d'Edgar Poe publiée par Baudelaire – telle qu'elle parut, dans sa livraison d'origine – condition exceptionnelle.

Elle est précédée d'une introduction de Baudelaire qui ne sera jamais reprise. Baudelaire reverra complètement cette version pour le journal *Le Pays* où il l'insère à nouveau en 1854, sous le titre corrigé de son léger faux sens : *Philosophie de l'Ameublement* – nouvelle traduction que suivra presque littéralement le texte des *Histoires grotesques et sérieuses* de 1865.

Seule l'édition de *La Pléiade des Œuvres d'Edgar Poe*, en 1951, reproduit en annexe cette traduction primitive du *Magasin des Familles*, car, précise Y. G. Le Dantec : *cette première version diffère à tel point qu'il est opportun de la reproduire, ne fût-ce qu'à titre de spécimen du travail de Baudelaire et des progrès surprenants et si rapides qu'il accomplit à si bref intervalle dans la langue anglaise.*

En 1854, pour une de ses toutes premières publications, Poulet-Malassis fit un tirage à une vingtaine d'exemplaires de *Philosophie de l'ameublement* mais imprima le nom de Baudelaire avec un e – autant dire que « Beaudelaire », fort mécontent, exigea de son jeune éditeur qu'il en détruise tout le tirage. Ce dernier en aurait conservé secrètement un exemplaire, peut-être deux ou trois...



49–[Baudelaire] 1852. LA RÉPUBLIQUE DU PEUPLE. ALMANACH DÉMOCRATIQUE. Paris, Bureau du National, (1851) ; petit in-12 carré, bradel papier peigne glacé vert (*reliure de l'époque*). 126 pp. (*tout compris*).

Première publication de *L'âme du vin* – le poème de Baudelaire suit un poème de Pierre Dupont, *Kossuth*, et un poème de Gustave Mathieu, *Le Pauvre* – seuls poèmes publiés dans l'Almanach. Les trois poètes sont tout aussi proches par ailleurs. Baudelaire a fait l'éloge des *Chants et Chansons* de Pierre Dupont et garde son *Vin des chiffonniers* pour *Jean Raisin*, la revue vinicole de Gustave Mathieu (*Son Pylade unit à la même folie de paysage de vastes connaissances en navigation*). Deux fables de Lachambeaudie terminent cette courte partie littéraire. Textes de Victor Schoelcher, Arago, Sain, Karr, etc. Nadar et Damourette (le voisin de Manet) ont signés les vignettes gravées sur bois.

50–BAUDELAIRE (Charles) & C^{ie}. HOMMAGE À C. F. DENECOURT. Fontainebleau. Paysages – Légendes – Souvenirs – Fantaisies. Paris, Hachette & C^{ie}, 1855 ; in-12, demi-chagrin marron, dos à nerfs orné, caissons à froid, caissons dorés, tranches marbrées (*reliure de l'époque*). 2 ff., 368 pp.

Édition originale.

C'est Fernand Desnoyers et Auguste Luchet (gouverneur du château de Fontainebleau) qui

constituèrent ce recueil d'hommage à Denecourt. Passionné par la forêt de Fontainebleau – pratiquement inexplorée – Denecourt avait consacré la moitié de sa vie à en révéler les beautés cachées et à la rendre praticable en ouvrant et traçant des kilomètres de sentiers balisés. Ce Sylvain des bois jouissait d'une grande renommée auprès de la bohème parisienne qui s'adonnait alors aux romantiques plaisirs de la promenade.

Parmi les 43 signataires de cet hommage poétique et littéraire figurent Lamartine, Hugo, Gautier, Sand, Musset, Tillier, Nerval, et, parmi les générations suivantes, Asselineau, Champfleury, Mathieu, Monselet, Banville.

Baudelaire envoya à Desnoyers deux poèmes – *Les deux Crépuscules : Le Soir, Le Matin* – accompagnés d'une lettre (également publiée dans le recueil) dans laquelle il déclarait son hostilité à cette singulière *Religion nouvelle, l'amour de la Nature des prétendus romantiques...*

Pâles rousseurs acceptables. Charmant exemplaire.

51 – BAUDELAIRE (Charles). LES FLEURS DU MAL. Paris, Calmann-Lévy éditeurs, (1917) ; plein tissu verdâtre brodé d'iris rosacés et jaunâtres, corolles de muguet, tiges vert lumineuses, gardes papier granite rose parsemé de fleurettes, pièce de titre de chagrin noir découpé en diagonale (*reliure du siècle précédent*).

Édition définitive « *comprenant les variantes des éditions parues en 1857 – 1861 – 1866 (pour 1869)* ». Elle contient également les *Pièces condamnées* – leur publication en France restant toujours interdite mais « tolérée » (il faut attendre le centenaire de 1957 pour que la justice casse le jugement de 1857).

Impression à grand tirage qui dut atteindre des sommets comme en témoignent de légères fatigues typographiques – ne paraît-elle pas pour les soixante ans des *Fleurs du mal* ? – n'empêche, la reliure, malgré les marques d'usage, est adorable.

52 – BAUDELAIRE (Charles). THÉOPHILE GAUTIER. Notice littéraire précédée d'une lettre de Victor Hugo. Paris, Poulet-Malassis & de Broise, 1859 ; in-12, bradel percaline de soie blanche glacée, pièce de titre en long de maroquin noir, non rogné (*F. N. Behrends, relieur rue Git-le Cœur*).

III & 68 pp. non compris le frontispice.

Édition originale tirée à 500 exemplaires. Le frontispice de Thérond est exceptionnellement en double état, noir et bistre avant la lettre.

L'étude parut dans l'*Artiste* le 13 mars 1859, sans la célèbre préface de Victor Hugo « ... Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre. Vous créez un frisson nouveau (...) Et quant aux persécutions ce sont des grandeurs – Courage ! » – dans la revue, l'étude était – dit Baudelaire – *complétée d'une excellente gravure* (de Bracquemond). Elle fut abandonnée pour l'édition en volume et remplacée par celle de Thérond, Poulet-Malassis n'eut pas le temps ni, sans doute, l'envie de

modifier le texte en conséquence, Thérond se trouve ainsi gratifié (page 19) du compliment destiné à Bracquemond (Launay, 94). Ravissant exemplaire relié au chiffre G. M. (ou inversement).



53 – BAUDELAIRE (Charles). LES PARADIS ARTIFICIELS. Opium et Haschisch. Paris, Poulet-Malassis & de Broise, 1861 ; in-12, demi-cuir de Russie marron, filets à froid, dos à nerfs orné de caissons et filets à froid, tête or, non rogné (reliure de l'époque).

IV & 304 pp., 1 f. de table

Édition originale tirée à 1200 exemplaires sur papier d'Angoulême collé (plus 12 Hollande & 4 Chine). Imprimé en mai 1860, le tirage porte indifféremment la date de 1860 ou 1861.

Loin d'en rester à d'intéressantes remarques sur les bienfaits ou les méfaits des excitants, *Les Paradis artificiels* est en fait un véritable chef-d'œuvre de réflexions sur l'art et la poésie, sur ce que peut être le génie jeune qui révèle la profondeur admirable du monde, sur les analogies ou les correspondances, sur le symbole parlant en quoi se change l'objet le plus ordinaire dans cet état mystérieux,



55

sur l'intelligence de l'allégorie, sur la majesté de la langue qui pourrait traduire ces miracles, mais aussi sur la vie errante des poètes solitaires dans « le flot mouvant des multiples », et toujours sur le réveil à la misère qui vient dénoncer un miracle poétique qui en resterait aux images illusives. Réflexions éclairant ainsi bien des poèmes en vers ou en prose et annonçant parfois mot pour mot ses grandes réflexions sur la modernité qu'il ne verra publiées qu'en 1863 (Pichois & Avice, 343).

Ravissant exemplaire de Maurice Tourneux (ex-libris), bibliophile averti et homme de goût, élégamment relié à l'époque – ce qui n'est pas banal (et contredit sans conteste l'appréciation grossière du Clouzot).

Historien des lettres et des arts, collaborateur et ami d'Étienne Charavay, Maurice Tourneux – bien que trop jeune pour fréquenter l'entresol de la rue des Beaux-Arts au temps des *Fleurs du mal* et des *Odes funambulesques* – fut l'intime de Poulet-Malassis dans la dernière partie de sa vie. En 1893, fort de ses souvenirs et de ses échanges épistolaires, Tourneux publiait la première biographie de l'éditeur, biographie que finançait cet autre intime de Tourneux, Philippe Burty.

54–BAUDELAIRE (Charles). LES ÉPAVES. Avec une eau-forte frontispice de Félicien Rops. Amsterdam, *A l'enseigne du coq (Poulet-Malassis)*, 1866 ; in-12, demi-marouquin violet, filets à froid, dos à nerfs orné, caissons et filets dorés, tête or, témoins conservés (*reliure de l'époque*).

Faux-titre, explication (imprimée en rouge sur Chine), serpente & frontispice, titre, II pp., 163 pp.

Édition originale.

Outre les pièces condamnées – interdites de publication en France – le recueil contient 17 poèmes nouveaux qui paraissent pour la première fois en volume.

Un des 250 exemplaires numérotés sur vergé de Hollande, seul tirage après 10 Chine.

Ex-libris Georges Heilbrun. Superbe exemplaire.

55



57



55–[Baudelaire] RICHON-BRUNET (Ricardo). LE CORBEAU D'EDGARD POË (sic). Manuscrit illustré. 1885 ; carnet à dessin in-12 (18,5 x 13 cm), demi-chagrin vert, dos lisse muet, plat de percaline grenue, dentelles intérieures, gardes de moire blanche, tranches dorées.

Traduction du poème d'Edgar Poe par Baudelaire calligraphiée à l'encre de Chine, ornée de lettrines « abstraites » en rouge et noir et illustrée de 4 dessins à pleine page – elle occupe les douze premiers feuillets du carnet, les autres sont restés vierges.

Conçu pour être offert, la garde porte cet ex-dono a. s. : à *Madame Lacombe, hommage de grande affection et de profonde gratitude pour ce qu'elle lui a appris à connaître, à admirer et à aimer, de son jeune ami Richon Brunet, avril 1885.*

Œuvre de jeunesse du peintre franco-chilien Ricardo Richon-Brunet qui étudia aux Beaux-Arts de Paris, suivit les cours particuliers de Henri Gervex et Fernand Humbert, puis, en admirateur fervent de Manet, devint le disciple de Puvis de Chavanne ancien élève de Thomas Couture comme le fut Manet (n°80). En 1896, après avoir décroché une bourse,

Richon-Brunet parti à Séville, épousa la sœur de l'ambassadeur du Chili en Espagne et s'installa à Santiago à la fin du siècle – il y deviendra célèbre. Il a 18 ans lorsqu'il signe ce Corbeau – avait-il en mémoire les illustrations que Manet réalisa dix ans auparavant pour la traduction de Mallarmé ? Un séduisant hommage, inspiré.

56– [Baudelaire] LES POÈTES FRANÇAIS. Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours. Avec une notice sur chaque poète par MM. Charles Asselineau – Hippolyte Babou – Charles Baudelaire – Théodore de Banville – Philoxène Boyer – Charles d'Héricault – Édouard Fournier – Théophile Gautier – Jules Janin – Pierre Malitourne – Louis Moland – A. de Montaignon – Jean Morel – Léon de Wailly, etc. Précédé d'une introduction par M. de Sainte-Beuve. Publié sous la direction de M. Eugène Crépet. Paris, Gide, libraire, 1861 (pour les trois premiers tomes) & Hachette, 1862 (pour le dernier) ; 4 volumes in-8, reliés demi-chagrin rouge, dos à nerfs ornés, caissons à froid, caissons et filets dorés, tranches jaspées (*reliures de l'époque*).

Fx-titre, titre, XXXIX pp., 682 pp. / fx-titre, titre, 779 pp. / fx-titre, titre, 637 pp. / fx-titre, titre, 763 pp.

Édition originale.

Réservée à un public de lettrés déjà formés par l'étude et par le goût, déjà initiés à la vie et à l'art, l'anthologie qu'Eugène Crépet publie sur son initiative et à ses frais, a le dessein de mettre en avant, par une traversée complète des siècles, tout ce que la poésie française a produit de plus sensible et de plus significatif depuis le moyen âge jusqu'au second Empire – *la fleur de plus de mille volumes* –, sans sacrifier les auteurs choisis, ni mutiler ou accommoder les œuvres pour de basses questions d'utilité et d'innocuité spécifiques aux besoins d'éducation des jeunes générations – les écoliers – à qui, d'ordinaire, pareil ouvrage est destiné.

Asselineau, Baudelaire et Philoxène Boyer comptent parmi les premiers collaborateurs qui œuvrent dès 1859 à l'édification de cette ambitieuse entreprise. Ils dressent une liste préparatoire pour le seizième, le dix-septième, le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Crépet réserve sa décision sur les poètes proposés, ainsi refuse-t-il par exemple, d'admettre Pétrus Borel que Baudelaire tente de lui imposer, ou persiste à accueillir, malgré l'avis de ce dernier, Auguste Barbier ou Hégésippe Moreau.

Concernant la rédaction des notices, Crépet précise dans son introduction s'être assuré le concours de tous les éminents écrivains qui depuis trente ans ont fait, au point de vue du goût, l'éducation de ce public lettré, qu'il aspire tant à toucher. En fait d'éminents écrivains, au regard des 26 signataires des notices que comporte l'ouvrage, on ne peut en retenir qu'un nombre restreint, sans même pouvoir, pour quelques-uns de ce nombre, les créditer d'une réelle influence. D'ailleurs, les éminences se comptent sur les doigts d'une main : Banville, Barbey, Baudelaire, Gautier, Janin. Loin d'être éminents, Barbet Massin, Henri Derville, Abel Jeandet, Paul Juillerat, Eugène Noël sont quasiment inconnus.

En revanche, on distinguera le rôle prépondérant et la place éminente qu'occupe Charles Baudelaire – ce qu'à parfaitement mis en évidence Claude Pichois : *Baudelaire a la plus belle part : il a écrit sept notices, dont cinq sur les plus grands poètes du temps : Hugo, Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Marceline. Sa propre notice est due à Théophile Gautier. Si Banville a écrit six notices, il n'a eu dans son lot que deux grands poètes : Ronsard et La Fontaine. Des vingt-deux collaborateurs – médiévistes et seiziémistes exceptés – la moitié appartient aux relations de Baudelaire ; certains sont même ou ont été ses amis : Asselineau, Gautier, Babou, Boyer, Jean Morel (le directeur de la Revue française) ; sans compter les auteurs publiés chez Poulet-Malassis. Pour calculer autrement, sur cent cinquante-sept notices relatives à la littérature moderne et contemporaine, quatre-vingt-cinq ont été rédigés par trois amis de Baudelaire : Asselineau, Babou,*

Boyer, et trente-huit par des sympathisants, à quoi s'ajoutent les sept notices écrites par lui. Cent trente notices sur cent cinquante-sept appartiennent au milieu baudelairien. Il ne serait donc pas trop aventuré de caractériser cette anthologie comme une entreprise dirigée, depuis les coulisses, par le "fin manœuvrier" qu'est Baudelaire (op. cit.). Précisons que l'argumentation de Claude Pichois ne se limite pas à une seule opération arithmétique, que, faute de place, nous avons dû privilégier ; le lecteur pourra poursuivre avec intérêt l'étude approfondie du rôle de directeur tenu par Baudelaire et les conflits qui en découlèrent avec Eugène Crépet, dans les Œuvres complètes (Bibli. de la *Pléiade*), et sa biographie de Baudelaire écrite avec Jean Ziegler (Julliard, 1987, pp. 456-468).

Les trois premiers volumes parurent sous la marque du libraire Casimir Gide qui en fut seulement le dépositaire. En mai 1862, Hachette les reprit sur son catalogue et assura sous sa marque l'édition du quatrième tome, également financé par Crépet qui dut englober en tout près de 60 000 francs-or. À l'exception du dernier volume concernant les poètes contemporains – volume qui se vendit très bien séparément et bénéficia de tirages successifs à différentes dates –, l'anthologie n'eut pratiquement aucun succès. Ironie du sort, pour finir, un nombre important des trois premiers tomes restants sur le stock des 3 000 exemplaires tirés en 1861, se retrouva entre les mains d'écoliers récompensés pour leur mérite par les collègues et les inspecteurs d'académie.

57–[Baudelaire] MANET (Édouard). PORTRAIT DE CHARLES BAUDELAIRE, DE PROFIL. Eau-forte sur papier vergé (13 x 7,5 cm pour la plaque), monogramme ligaturé dans la planche, 1862.

La feuille originelle comprenant l'estampe mesure 33 x 27 cm : elle appartenait à Féli Gautier qui l'inséra dans son exemplaire personnel des *Lettres de Baudelaire* qu'il publia au *Mercur de France* en 1906 – pour les besoins de la reliure, elle fut émarginée à 22 x 13,5 cm.

La gravure sera reprise, avec moins de détails, puis réduite pour l'édition Asselineau (n°62) – elle diffère complètement. Superbe.

58–[Baudelaire] ASSELINEAU (Charles). CHARLES BAUDELAIRE. SA VIE ET SON ŒUVRE. Avec portraits. *Paris Alphonse Lemerre*, 1869 ; in-12, broché.

2 ff., 109 pp. table & 5 h.-t.

Édition originale.

Un des rares exemplaires sur Hollande, seul grand papier (il n'y a jamais eu de « papier fort » comme l'indique *Clouzot*, les ordinaires sont sur un épais vélin, lavez-les, vous aurez votre exemplaire *Clouzot*).

Le premier livre, le plus touchant aussi, consacré à Baudelaire par un intime. *Quand une maladie mystérieuse, frappant, hélas ! un si beau génie, accabla le poète des "Fleurs du mal",* écrira Théodore de Banville, *c'est avec une sollicitude fraternelle que Charles Asselineau, heure par heure, encouragea, fortifia, consola cette âme brisée, déchirée par les luttes de la vie.* Et c'est Asselineau, toujours, concomitamment à son Baudelaire, qui s'occupa, trois années durant, de l'édition de ses œuvres complètes – *Ainsi, l'amitié permit au grand navire Baudelaire de gagner le large sans retard* (Claude Pichois).

Sur les cinq portraits gravés, trois sont signés à droite de l'initiale B. pour Bracquemond : un portrait peint par Émile Deroy en 1844, un portrait peint par Gustave Courbet en 1848, et un croquis de Baudelaire par lui-même (même époque). Les deux autres portraits, exécutés en 1862 (69) et en 1865, sont d'Édouard Manet. Pour ce tirage en grand papier, ils sont sur Chine appliqué. Petites rousseurs éparées, non coupé.

59–BAUDELAIRE (Charles). ŒUVRES POSTHUMES ET CORRESPONDANCES INÉDITES. Précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet. Portrait et Fac-similé de Charles Baudelaire. Paris, *Maison Quantin*, 1887, fort in-8, broché.

3 f. n. ch. (dont le portrait du poète dédicacé à Poulet-Malassis). CIV pp., 1 fac-similé dépliant, 333 pp., 1 f.

Édition originale.

UN DES 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage de tête.

Remarquable et très importante publication qui marque l'entrée de Baudelaire dans l'histoire littéraire.

Tous les manuscrits inédits de Baudelaire publiés ici pour la première fois furent acquis par Eugène Crépet à la vente après décès d'Auguste Poulet-Malassis qui, *en sa triple qualité d'ami, d'éditeur et de créancier du poète, s'était fait donner par lui, ou, lui mort, par Mme Aupick, sa mère, la plupart de ses manuscrits littéraires.*

Les journaux intimes de Baudelaire, *Fusées* et *Mon Cœur mis à nu* – des projets de préface pour les *Fleurs du mal* et page de vers inédits – *La Belgique vraie*, ouvrage inachevé, dont le titre n'était pas définitif à l'époque où l'auteur fut frappé d'hémiplégie, mais dont la publication prochaine était annoncée – des études pour des pièces de théâtre, *Le Marquis du 1^{er} Houzards*, *La fin de don Juan* – des projets et plans de romans et nouvelles – les pièces relatives au procès des *Fleurs du mal* – des correspondances de Baudelaire à Poulet-Malassis, Sainte-Beuve, Gustave Flaubert, Soulyard, Asselineau, etc. (cf. n°56). Bel exemplaire.

60–[Baudelaire] LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE. Ouvrage publié avec la collaboration de Stéphane Mallarmé et de 38 autres poètes. Précédé d'une étude sur les textes de *Les Fleurs du mal*, commentaire et variantes, par le prince Alexandre Ourousof, et suivi d'œuvres posthumes, interdites ou inédites de Charles Baudelaire recueillies par les soins de MM. le Vicomte Ch. Spoelberch de Lovenjoul, Alexandre Ourousof, Louis de St-Jacques et Vicomte Aug. Gilbert de Voisins. Frontispice de Félicien Rops. Paris, *Bibliothèque Artistique & Littéraire*, 1896 ; grand in-8, broché. 125 pp.

Édition originale de ce recueil collectif, tiré à 240 exemplaires, publié sous l'égide de Stéphane Mallarmé.

UN DES 5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE – tirage le plus restreint – après 30 Japon, 15 Chine et 200 vélin d'Angoulême. Celui-ci, justifié spécialement pour M^{lle} Judith Cladel.

Contributions de Dierx, Coppée, Louÿs, Ménard, Kahn, Nadar, Rebell, Régnier, Richepin, Rodenbach, Signoret, Saint-Paul, Verhaeren, Vielé-Griffin, etc.

Couverture partiellement insolée, bon exemplaire cependant.

61–[Baudelaire] CRÉPET (Jacques). CHARLES BAUDELAIRE. Étude biographique d'Eugène Crépet revue et mise à jour par Jacques Crépet (son fils). Suivie des Baudelairiana d'Asselineau publiés pour la 1^{ère} fois in-extenso et de nombreuses lettres adressées à Ch. Baudelaire. Paris, *Léon Vanier*, 1906 ; in-12, demi-maroquin rouge à coins, dos à nerfs, filets et caissons à froid, témoins, couverture et dos conservés (*reliure de l'époque*). XII & 466 pp.

Édition en grande partie originale.

UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête.

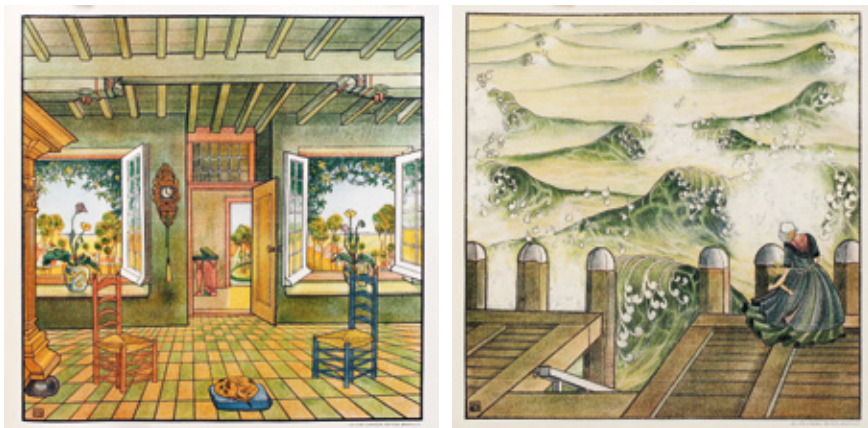
Ex-libris Henri Thuile. Bel exemplaire.

62–BRAUN (Thomas) & MELCHERS (Frantz). L'AN. Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen, 1897 ; grand in-4 carré (35 x 32 cm), broché. Boîte étui en demi-chagrin olive ajourée d'un plat de plexi. 20 ff. n. ch. & 16 planches h.-t.

Édition originale. Un des plus beaux livres illustrés belges de la fin du XIX^e.

UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage sur grand papier, avec 20 Japon.

La fragile couverture imprimée est un peu effrangée, le dos affaibli par le format. Bel étui.



63–BLOY (Léon) - HUÏSMANS (Joris-Karl). LE MENDIANT INGRAT. Journal de l'Auteur. 1892-1895. Bruxelles, Edmond Deman, 1898 ; in-8, bradel pleine toile bleu marine, pièce de titre paille, non rogné, couverture conservée (reliure de l'époque).

1 f., 447 pp., 3 ff.

Édition originale.

L'EXEMPLAIRE DE JORIS-KARL HUÏSMANS.

Il en fit lui-même l'acquisition et le fit établir dans l'atelier de reliure du Père Bluté de la communauté des moines de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin, près de Ligugé, où il venait de s'installer.

Peu de jours avant sa mort, en mai 1907, Huysmans l'offrit à René Dumesnil (1879-1967). Ce dernier conservera l'exemplaire toute sa vie. Il en mentionne l'existence au cours d'un article intitulé *J.-K. Huysmans et Léon Bloy* qu'il publia le 7 février 1948 dans *Une Semaine dans le Monde* (ancien supplément du *Monde*) – non sans se méprendre sur la nature du papier du volume (hollande pour vergé de hollandaise), erreur combien coutumière pour *Le Mendiant*.

Quelques années après la mort de Dumesnil, le volume reparut sous le numéro 37 de la vente du 10 avril 1973 (voir le catalogue de 6 pages, sous-titré *Bibliothèque René Dumesnil*, consultable aux Archives Nationales, (fonds ABXXXVIII, n°151). Succinctement décrit : *toile bleue*, l'exemplaire était alors proposé sans les deux lettres de Bloy que Huysmans y avait ajoutées (selon l'article de Dumesnil). Il dut passer complètement inaperçu si l'on interroge le prix d'adjudication, 100 francs, sauf pour l'acquéreur... on allait oublier ce détail : ces éléments ont été consignés dans l'exemplaire par ce dernier qui, évidemment, connaissait déjà le pedigree du livre – il nous a suffi de vérifier ses assertions (signées M. S.) aux sources. Rappelons que Huysmans n'a jamais reçu *Le Mendiant ingrat* des mains de Bloy, dédicacé ou non, ni même jeté à la figure. Leur rupture était consommée depuis

avril 1891, date de *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, la guerre était déclarée, une guerre menée surtout par Bloy, en une série d'articles et brochures diffamatoires dont il poursuivit Huysmans jusqu'au tombeau et au-delà. Dans ce registre, *Le Mendiant ingrat* est un des sommets de la vindicte haineuse de Bloy pour Huysmans dont le nom revient à chaque instant accompagné d'épithètes outrageantes et de jugements dont *l'injustice s'aggrave du tour plaisant qui lui sert d'expression* (Dumesnil). Tout prétexte est bon pour accabler le *pneumatique* Huysmans, le moindre commérage est recueilli avec exultation, rapporté avec délices. Certes, sans son verbe vitupérateur et indigné, Bloy ne serait pas Bloy, mais plus que sa véhémence c'est son acharnement qui en devient ici particulièrement choquant. On comprendra que Huysmans s'en soit allé acheter son propre exemplaire, il fallait bien le lire pour le croire !

Ajoutons encore que cette reliure, à la toile bleue si caractéristique, est identique à celles d'autres livres de la bibliothèque de Huysmans qu'il fit exécuter à la même époque dans cet atelier – elles ne sont jamais signées – seules parfois la signature de Huysmans, ou des dédicaces, en attestent la provenance.

Coiffe supérieure un peu choquée. Ex-libris Pierre Bergé



64–BOIS (Jules). LA PORTE HÉROÏQUE DU CIEL. Deux dessins d'Antoine de la Rochefoucauld. Prélude d'Erik Satie. Paris, *Librairie de l'Art Indépendant*, 1894 ; in-8 étroit (30,5 x 14,5 cm), broché. Chemise, étui. 84 pp., 2 ff.

Édition originale de ce « Drame ésotérique » en vers prélué en musique par Erik Satie.

Un des très rares exemplaires, non justifiés, sur grand papier de Hollande – tirage inconnu.

65–BOIS (Jules). LA PORTE HÉROÏQUE DU CIEL. Autre exemplaire, tirage courant, broché.

66–BOIS (Jules). PRIÈRE. Poème (1885-1893). Paris, *Librairie de l'Art Indépendant*, 1895 ; in-12 étroit, bradel demi-percaline bleue, non rogné, couverture illustrée et dos conservés (*reliure d'époque*). XI & 122 pp.

Édition originale – bien complet de la superbe couverture lithographiée du peintre Filiger, tirée sur vélin fin et en parfait état.

Envoi a. s. de Jules Bois, le dédicataire s'est effacé poliment.

Légères altérations de la percaline bleue sur le second plat.

67–BONNARD (Pierre) & RENARD (Jules). HISTOIRES NATURELLES. Dessins de Pierre Bonnard. Paris, Ernest Flammarion, (1904) ; in-12, reliure souple à la bradel, papier à la cuve, gardes dorées, couverture illustrée conservée (Alidor & Vilaine). 346 pp.

Première édition illustrée par Pierre Bonnard – après celles de Vallotton (1896) et de Toulouse-Lautrec (1899).

Envoi a. s. du peintre : *A Madame Franc Nohain, dessinatrice et amie des bêtes, l'illustrateur de ce livre. Pierre Bonnard*

Fille du poète Léopold Dauphin, ami et voisin de Mallarmé à Valvins, Marie-Madeleine Dauphin signa sa première illustration en 1897 pour quelques *Raisins bleus et gris*, premier opus poétique de son papa qu'encourageait alors Mallarmé, joignant aux vers de son ami un ultime *Avant dire*. L'année suivante Madeleine épousa Maurice Etienne Legrand, potache et ami de Pierre Louÿs et André Gide, qui signera du nom de Franc-Nohain à *La revue blanche* les premiers poèmes amorphes de la littérature. Madeleine adopta alors le pseudonyme de son époux pour signer ses dessins, ceux parus dans la-dite revue ou ailleurs.

Des générations se souviennent du célèbre *Journal de Bébé* tenu par sa maman que Bernard Grasset publia en 1914 : sous de ravissantes frises bleues ou roses selon le sexe du bambin, entre deux conseils appropriés, les mamans pouvaient noter et suivre au jour le jour l'évolution de bébé.

Réservés exclusivement à des intimes, les dédicaces de Bonnard sur ses ouvrages illustrés sont rares. Menues restaurations à la couverture – très joli papier à la cuve de l'époque.

68–BOSSCHÈRE (Jean de). BÉALE-GRYNE. Dorianède – Mirages en été – Arabesques. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1909 ; petit in-4, broché. 154 pp., 1 f (A.I.).

Édition originale et premier tirage des bois de Jean de Bosschère.

Ce magnifique ouvrage fut imprimé à Anvers par J. E. Buschmann.



n°85

Un des 250 exemplaires numérotés sur papier anglais, seul tirage après 10 Japon.

Envoi a. s. : à Jacques Copeau, en témoignage d'admiration. Jean de Bosschère

Fondateur de la N.R.F. avec Gide, Ruyters, Schlumberger, Ghéon et Drouhin, Jacques Copeau est le grand réformateur du Théâtre du XX^e siècle. Son appel à la jeunesse, aux gens lettrés et à tous pour une rénovation dramatique du printemps 1913 est resté fameux et fut à l'origine du Théâtre du Vieux Colombier qu'il fonda à l'automne suivant et dirigea jusqu'en 1924.



68

69—BRETON (André), ELUARD (Paul). L'IMMACULÉE CONCEPTION. Paris, Éditions Surréalistes, 1930 ; in-4, broché. 125 pp.

Édition originale.

UN DES 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET SIGNÉS PAR LES AUTEURS SUR HOLLANDE VAN GELDER, seul tirage de tête après 1 Chine et 10 Japon blanc nacré (plus quelques exemplaires de passe évidemment...).

Seuls ces exemplaires comportent une gravure originale de Salvador Dali.

Signatures d'André Breton et de Paul Éluard au colophon.

70–BRETON (André). L'AMOUR FOU. Paris, Gallimard, 1937 ; in-12, broché. Chemise, étui. 176 pp. non comprises 20 reproductions photographiques h.-t.

Édition originale.

UN DES 9 EXEMPLAIRES SUR JAPON, PREMIER PAPIER DU TIRAGE DE TÊTE.

Une signature ex-libris en haut de la page 1. Petites restaurations aux coiffes de la brochure.



69

71–CAMUS (Albert). L'ÉTRANGER. Roman. Paris, Gallimard, 1951 ; in-12, bradel demi-marquin bordeaux, non rogné, couverture conservée, étui (Goy & Vilaine). 171 pp., 1 f. d'A.I.

Service de presse. Envoi a. s. : *pour Halévy / cet Étranger / qu'il a contribué à améliorer / cordialement / Albert Camus*

Halévy a ajouté au crayon sur le premier feuillet de l'ouvrage : *une soixantaine de corrections d'A. Camus / une dizaine (en rouge) proposées par moi et acceptées par Camus*

Données approximatives selon la formule, l'exemplaire comporte en fait : 81 corrections d'Albert Camus, à l'encre bleue, et 12 corrections de Daniel Halévy, à l'encre rouge.

Cet exemplaire du tirage de 1951 – conforme à celui de 1942 – a été entièrement revu, amélioré et corrigé à la main par Albert Camus, avec la collaboration de Daniel Halévy, en vue d'une nouvelle édition, celle du *Club du meilleur livre*, qui parut en 1954.

Il s'agit donc d'un exemplaire de travail comportant les ultimes modifications apportées par Camus à son texte – l'édition du *Club du meilleur livre* est la dernière édition révisée entièrement par l'auteur de son vivant. Elle fixe l'état définitif de *L'Étranger* – toutes les éditions suivantes, *Club des libraires de France* de 1957, éditions *Gallimard* de 1957 et 1959, comme l'édition du *Livre de Poche* de 1959, reprennent le texte de 1954 – même si de rares changements de ponctuation surviennent encore après la mort de Camus (1960).

Les corrections de Camus sont loin d'être anodines et – pour reprendre un commentateur de *La Pléiade* – elles participent à son travail d'allègement et d'homogénéisation des marques expressives de son texte : corrections de ponctuation, changements de mots et de tournures, suppressions de phrases...

Enlève ta cigarette de la bouche quand tu me parles : Raymond a hésité, m'a regardé et a tiré sur sa cigarette au lieu de : *Raymond a hésité, m'a regardé et a gardé sa cigarette*.

Toutes les corrections ont été scrupuleusement reportées. Le texte de 1954 reste depuis la référence comme il est aujourd'hui celui de *La Pléiade*.

Le Club du meilleur livre, filiale commune de Gallimard et Hachette, fut créé en 1952 pour concurrencer le dynamique et réputé *Club français du livre*, fondé en 1946, qui bouleversait et inquiétait alors le monde traditionnel de l'édition. Robert Carlier, transfuge du *Club français*, en fut le premier directeur. Daniel Halévy, ancien directeur des *Cahiers Verts* durant l'entre-deux-guerres, y collabore ponctuellement.

Cet exemplaire d'auteur (rappelons qu'il est en SP) a dû passer des mains de Camus à celles d'Halévy, pour revenir à l'envoyeur avant que celui-ci ne le retourne enfin à Halévy enrichi de sa dédicace explicite – les corrections de Camus sont à l'encre bleue, l'envoi à l'encre noire.

Ami de jeunesse de Marcel Proust, Daniel Halévy collabora aux *Cahiers de la quinzaine* de Charles Péguy de 1903 à 1910. Éminence grise de l'édition après que Bernard Grasset lui a confié la direction des *Cahiers verts*, en 1921, Halévy édita de nombreux jeunes auteurs jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Défenseur d'une Europe intellectuelle et cosmopolite, son salon du quai de l'Horloge fut un lieu de rencontre entre hommes de lettres de générations et de sensibilités politiques différentes. Dreyfusard de la première heure, Halévy fut aussi historien, traducteur, biographe (Nietzsche en 1909, Proudhon en 1912) et publia plusieurs essais âprement débattus (*Décadence de la liberté*, *Visite aux paysans du Centre*, *La fin des notables*, *La République des ducs*). La publication après la défaite des *Trois épreuves : 1814, 1871, 1940* – essai dans lequel il tend à soutenir les premières réformes du gouvernement de Vichy – lui coûtera sa disgrâce d'après-guerre. Il meurt en février 1962.



72–Blaise CENDRARS - Willy MICHEL - André T'SERSTEVENS. Deux photomatons originaux (9 x 7 cm), tirage argentique d'époque, probablement de 1942, encadrement ancien.

Le photographe Willy Michel installa dans son Studio d'Art, rue des Italiens, la première cabine photographique inventée à New-York, en 1925, par Anatol Joseph : le Photomaton. Dans sa cabine, Michel put réaliser à foison (après Edward Munch...) les premiers "selfies" de l'histoire en se faisant tirer la binette en compagnie de toutes les célébrités de son époque - il est ici entre les deux écrivains.

Photographies inédites.



73–CENDRARS (Blaise). *LE PANAMA OU LES AVENTURES DE MES SEPT ONCLES*. Paris, Éditions de La Sirène, 1918 ; in-8 étroit, broché, plié d'origine façon indicateur des chemins de fer. 40 ff. n. ch.

Édition originale illustrée de 25 plans de lignes de chemins de fer américains, d'une reproduction d'un dépliant sur Denver et d'une gravure totémique.

Un des 500 exemplaires numérotés sur vélin Lafuma, seul tirage après 54 et 26 exemplaires de tête et de chapelle (respectivement).

Composé en 1914, *Le Panama* ne paraît qu'en juin 1918, quelques mois avant l'armistice. Cendrars est alors conseiller littéraire aux Éditions de La Sirène. Petites restaurations au dos, bon exemplaire cependant.

74–CENDRARS (Blaise). *PROFOND AUJOURD'HUI*. Prose par monsieur Blaise Cendrars, et 5 dessins de monsieur A. Zarraga. Paris, La Belle édition, 1917 ; petit in-8 carré, broché. 12 ff. n. ch., 2 planches h.-t.

Édition originale.

Un des 250 exemplaires sur vergé d'Arches, seul tirage après 50 Japon, 5 Chine et 26 exemplaires de Chapelle. Couverture restaurée.



75–CHATEAUBRIAND (François-René de). *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*. Paris, Imprimerie de E.-B. Delanchy, 1848-1850 ; in-folio oblong (42,5 x 20,5 cm), demi-basane marron, dos lisse orné de filets dorés (reliure de l'époque). 299 pp.

Première édition.

Peu après la mort de l'auteur (4 juillet 1848), les *Mémoires d'outre-tombe* sont publiées, pour la première fois, en feuilletons dans *La Presse* d'Émile de Girardin, du 21 octobre 1848 au 3 juillet 1850 – le texte est imprimé sur six colonnes dans la partie inférieure du journal – on parle communément de « pré-originale ».

Le succès est au rendez-vous, malgré son format particulier peu pratique, de nombreux lecteurs découpent et font relier la partie du journal comportant le feuilleton.

Girardin fait réimprimer l'œuvre aussitôt, avec une nouvelle imposition.

Le texte est compressé d'un tiers environ. Des signatures d'imprimerie apparaissent dans l'ouvrage – elles se comptent à partir de « feuille 2 » jusqu'à « feuille 26 », des cahiers, si l'on veut, de 6 feuillets (soit 12 pages paginées) – pour retomber sur ses pieds, l'imprimeur ajoute à la « feuille 15 » une seizième feuille signée « ½ feuille 16 » constituée seulement de 3 feuillets (pages 175 à 180). Une pagination générale est ajoutée, de 1 à 299. Les mentions « Feuilleton de La Presse » imprimées dans chaque livraison du journal, leur date, ainsi que la mention « la suite à demain » sont enlevées. De même, le texte est expurgé des publicités de *La Presse*. Sur chaque page est ajouté, centré au-dessus d'un double filet, le titre général « Mémoires d'outre-tombe ». La préface de Charles Monselet annonçant la publication dans *La Presse* n'a plus raison d'être et disparaît. Bref, se faisant, Girardin a publié ce qu'il est

convenu d'appeler « un livre » avec toutes ses spécificités – seul le déroutant format oblong originel de la parution en feuilleton est préservé.

On peut donc s'autoriser à présenter cet exemplaire comme la « Première édition » – elle parut avant l'édition en volume des frères Eugène et Victor Penaud (et même avant les notoires « préfaçons belges »).



Elle semble plus rare, croyons-nous, qu'un spécimen constitué directement à partir des feuillets découpés du journal. Girardin voulut-il satisfaire la demande de ses abonnés ou rentabiliser un peu son investissement ? Il est probable, dès lors, qu'il ait eu à rendre des comptes à la Société propriétaire à qui Chateaubriand avait cédé, lors d'un revers de fortune, les droits de ses *Mémoires* – et puis, Girardin ne risquait-il pas de gâter les bénéfices des souscripteurs ? Déjà qu'il avait obtenu de publier dans son journal l'œuvre de Chateaubriand, malgré *les volontés de l'auteur*, grâce à la trahison d'un des membres de la Société propriétaire... mais c'est une autre histoire.

76–COLETTE Willy. *DIALOGUES DE BÊTES*. Paris, *Mercur de France*, 1904 ; petit in-12, demi-maroquin fraise écrasée à coins, filets dorés, dos à nerfs orné, caissons de maroquin beige incrusté encadrés de filets dorés, tête or, non rogné, couverture et dos (*Alix*). 119 pp., 2 ff.

Édition originale du premier livre de Colette. Bel envoi a. s. : *A Georgette Leblanc, avec toute ma sympathie et mon admiration, j'offre ces deux petites vies qui ne choisirent point / Colette Willy*.

L'actrice et cantatrice Georgette Leblanc, sœur de l'auteur d'*Arsène Lupin*, épouse du poète Maurice Maeterlinck, fut une des meilleures copines de Colette. Très bel exemplaire.

77–COCTEAU (Jean). *LA LAMPE D'ALADIN*. Poèmes. Paris, *Société d'Éditions*, 1909 ; in-12 carré, bradel demi-vélin crème, dos lisse orné, non rogné, couverture conservée (*reliure de l'époque*). 187 pp., 1 f.

Édition originale du premier livre de l'auteur.

Envoi a. s. sur la couverture : *Aux petits « Baudu » – leur bon copain Jean Cocteau*

Ex-libris des petits gravé par Chimot – faire-part de naissance de Lisette, également gravé par Chimot, ajouté. Exemplaire charmant, relié strictement à l'époque, condition rare. Le dos n'est même pas frotté, le génie est encore dans les parages.

78–COLLODI (Carlo). LES AVENTURES DE PINOCCHIO. Histoire d'une marionnette. Illustré par E. Mazzanti et G. Magni. Traduction autorisée d'après la dix-septième édition italienne par Emilio. *Tramelan, L.-A. Voumard, imprimeur-éditeur, 1902* – Librairie Fischbacher, Paris ; in-12, cartonnage éditeur (boîte-étui). 248 pp.

Édition originale française – RARISSIME – dans une traduction fidèle au texte italien.



Elle est imprimée à Tramelan, commune suisse du canton de Berne, située au nord-est du massif du Jura – la librairie Fischbacher en est le dépositaire à Paris. Elle reprend les illustrations de Enrico Mazzanti imprimées dans l'édition originale publiée à Florence en 1888.

Selon Renato Baldoni (*Pinocchi pinocchiate pinocchierie. Itinerari nell'universo « pinocchiesco »*, De Frede editore, 2013), Emilio, le traducteur, serait Emilio Treves (1834-1916). Écrivain, journaliste, co-auteur d'un dictionnaire italien-français, il est également éditeur (à partir de 1861) à Milan, publiant notamment des ouvrages populaires comme les premières traductions italiennes des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne.

Cette édition de *Pinocchio* passa pratiquement inaperçue – il faudra attendre 1912 et la traduction édulcorée de la Comtesse de Gencé (qui ignorait tout, selon les commentateurs, du toscan comme du parler florentin dans lequel sont rédigés les dialogues, d'où les coupes franches, les variations fantaisistes et les nombreux contresens de sa traduction), pour que l'œuvre de Collodi trouve son éclatant succès – jamais démenti. Avec *Le Petit Prince*, *Pinocchio* reste aujourd'hui l'un des livres les plus vendus au monde.

Absentéisme prononcé dans les bibliothèques.

79–CONSTANT (Benjamin). ADOLPHE. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu et publiée par M. Benjamin de Constant. *Paris, Treuttel et Würtz – Londres, Colburn, 1816* ; petit in-12, maroquin à long grain noir, plats décorés, frises intérieures, gardes de moire blanche, dos à nerfs orné, tranches dorées sur témoins, couverture muette conservée (*reliure postérieure*). VII & 228 pp.

Édition originale de Paris parue en juin 1816 quelques jours après celle de Londres (selon une lettre de l'auteur). Première émission parisienne avec l'avertissement des éditeurs im-

primé au verso du titre – *Les formalités d'usage requises ont été observées ; nous poursuivrons le contrefacteur* – qui disparaît de la seconde émission parisienne.

Bel exemplaire, très décoratif, dans une *redoutable* reliure probablement pastiche, exécutée dans les années 1950 par Roger Devauchelle pensons-nous – mais pour un livre de cette trempe...

L'exemplaire d'Edmond de Goncourt

80–COUTURE (Thomas). MÉTHODE ET ENTRETIENS D'ATELIER. Avec la signature de l'auteur. Paris, rue Vintimille (typographie L. Guérin), 1868 & 1869 ; deux volumes, bradel pleine percaline rouge, non rogné (Pierson). 387 & 240 pp.

Édition originale, publiée petit nombre à compte d'auteur. Chacun des volumes porte la signature du peintre, le premier une mention d'édition fantaisiste.

Exemplaire d'Edmond de Goncourt, dans sa reliure caractéristique du Grenier, portant cette note : *Ouvrage rare et intéressante causerie sur la peinture par un grand peintre moderne. Edmond de Goncourt.*

Très en faveur auprès des jeunes artistes après le retentissant succès au Salon de 1847 de ses *Romains de la décadence* (musée d'Orsay), Couture ouvrit à leur demande un atelier libre. Puvis de Chavannes, Desboutin, Mougnot seront ses premiers élèves. Manet insiste auprès de ses parents pour s'inscrire chez Couture ; *il y passe six années se heurtant à plusieurs reprises avec son maître, mais y apprenant un métier très sûr* (Monneret). Il interrompt ses cours en 1863, sans cesser de peindre, et entreprend la rédaction de ses enseignements mâtinés de souvenirs, d'entretiens d'atelier et de portraits littéraires de peintres contemporains.

81–CROS (Charles). LE COFFRET DE SANTAL. Paris & Nice, Alphonse Lemerre & J. Gay et Fils, 1873 ; petit in-12, plein maroquin rouge, encadrements dorés, dos à nerfs orné, caissons, filets et roulettes dorés, tête or, non rogné, couverture conservée (Martin Marcel). *Ex-titre, titre & 174 pp., 1 f. (A. 1).*

Édition originale du premier livre de Cros. Tirage unique à 500 exemplaires sur vergé.

82–CROS (Charles). LE COFFRET DE SANTAL. Paris, Tresse éditeur, 1879 ; in-12, demi-chagrin marron à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné (*reliure d'époque*).

279 pp.

Deuxième édition en partie originale. Complètement refondue – et si différente de la première – elle est augmentée de 46 poèmes nouveaux. Envoi a. s. :

A la bien aimable Madame Sichel, hommage très vivement sympathique. Charles Cros.

Avec son mari Auguste, Madame Sichel tenait un négoce d'objets et d'antiquités d'Extrême-Orient, rue Pigalle. Leur boutique était fréquentée par les artistes, les écrivains et tous les amateurs d'art entichés de japonisme comme Philippe Burty, Edmond de Goncourt ou le G. C. C. d'ambassade Martin. Le couple Sichel organisait tous les lundis des dîners pour ses éminents clients. Goncourt s'y rendait régulièrement (il en est beaucoup question dans son journal) continuant à fréquenter Madame Sichel après la mort de son mari survenue en 1886. Portrait de Charles Cros en tirage argentique d'époque, insérée en tête du volume. Madame Sichel a également ajouté le bel article que Gustave Kahn fit paraître à la mort du poète du *Coffret de Santal*. Quelques marques de lecture au crayon de sa main.

Une petite auréole angulaire marginale dans le grand fond – elle disparaît à la page 11.

77



79



83—CRUSIUS (Louis). CALENDRIER ANTIKAMNIA POUR 1900. *St. Louis, États-Unis, The Antikamnia Chemical Company*, 1899 ; in-8 (25,5 x 17,5 cm), en feuilles réunies par un cordonnet. Chemise étui moderne. 6 planches imprimées recto-verso.

Calendrier publicitaire médical entièrement lithographié en couleurs.

Édité en 1899 par la firme pharmaceutique américaine *Antikamnia Chemical Company* (St. Louis, USA), cet extravagant et spectaculaire calendrier publicitaire à squelettes est illustré par Louis Crusius de scènes macabres vantant les mérites d'une *pilule analgésique, antipyrétique & anodine* : l'antikamnia (du grec « opposé à la douleur »).

Il s'agit ici de la version française du catalogue américain – l'antikamnia étant diffusé en France par *Roberts et Co*, pharmaciens-droguistes, 5 rue de la Paix à Paris.

Au verso, outre les boniments d'usage, sont imprimés toutes les informations, posologies, indications et contre-indications du médicament miracle : *la pilule peut être avalée telle quelle, mais il vaut mieux l'écraser d'abord et la faire dissoudre dans de la glycérine étendue d'eau ou dans un véhicule alcoolique*. On appréciera...

L'antikamnia s'étant révélé particulièrement toxique, le remède fut interdit en 1901.

L'illustrateur, Louis Crusius, était pharmacien de son état. Les reports lithographiques sont de G. H. Buek & Co de New York. Les décors de Donald Cardwel.



Le boudoir de la volupté assassine... de Jacques Lacan

84—CUISIN (J. P. R.). LES OMBRES SANGLANTES. Galerie funèbre de prodiges, événements merveilleux, apparitions nocturnes, songes épouvantables, délits mystérieux, phénomènes terribles, forfaits historiques, cadavres mobiles, têtes ensanglantées et animées, vengeances atroces et combinaisons du crime, puisés dans des sources réelles. Recueil propre à causer les fortes émotions de la terreur. *Paris, Veuve Lepetit*, 1820 ; 2 volumes in-12, bradel demi-percaline chinée violette, pièces de titre de maroquin vert et havane, filets dorés, non rogné (*reliure de l'époque*).

Ex-titre, front., titre, 261 pp. & fx-titre, front., titre, 255 pp.

Édition originale ornée de 2 superbes frontispices. Résumant tout ce qu'il y a d'effrayant dans la littérature de l'époque, *Les Ombres sanglantes* semblent parodier le roman terrifiant et tous ses avatars. Chaque chapitre est une ombre, chaque ombre porte un titre particulièrement suggestif : *Le faux capucin ou la tête sanglante et mobile*, *Le Boudoir de la volupté assassine*, *Le boucher anglais ou la guérite de la religieuse*...

Comme indiqué dans la préface, l'auteur exhume d'une plume plagiaire toutes les rêveries nocturnes de la sépulcrale Radcliffe, du *Moine*, de la nonne sanglante et des *Mystères d'Udolphe*, faisant résonner les timbres et les beffrois lugubres, de la tour du Nord aux longs corridors dissimulés qui mènent aux sinistres caveaux. Et parcourant dans des métaphores gigantesques toutes les phases du *Disque argenté*, vous nous ferez des contes d'enfant à dormir debout... Ô doux frémissements de la terreur.

Bel exemplaire, sans rousseur, d'un des Cuisin les plus rares et recherchés. Ex-libris de la famille Déan de Luigné et sa devise *Vigor in virtute* – puis exemplaire de Jacques Lacan



85–DEBUSSY (Claude). LA DAMOISELLE ÉLUE. Poème lyrique d'après D.-G. Rossetti. Partition chant et piano réduite par l'auteur. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1893 ; in-4 étroit, broché. 16 ff. n. ch.

Édition originale. Couverture lithographiée en couleurs de Maurice Denis.

Un des 125 numérotés sur vélin blanc, seul tirage après 4 Chine, 8 Whatman, 8 Japon & 15 Hollande. Petites restaurations angulaires à la couverture, une autre dans la marge du petit fond, sans atteinte à l'illustration.

86–DELAPORTE (Michel). CLEF DES SONGES SUIVANT LES ÉCRITS DE CAGLIOSTRO, DU GRAND ALBERT ET DES BOHÉMIENS LES PLUS ACCRÉDITÉS. Composés et lithographiés par Michel Delaporte (Cent huit songes). Paris, Desserts éditeur, Delaunois atelier de lithographie, 1836 ; in plano (53,5 x 36 cm), demi-veau vert estampé d'une frise à froid, 1^{er} plat de couverture illustrée (reliure de l'époque). 12 planches

Premier tirage. 108 cartes lithographiées (10 x 13 cm) réparties par 6 sur 12 planches – chacune titrée et légendée.

Suivant Voltaire, qui cependant se jouait de toutes les croyances, les rêves sont incontestablement l'origine sensible et naturelle des premières prédictions. De tous temps les hommes leur ont accordé un respect particulier ; en effet, dans les siècles anciens comme dans les modernes, ces mêmes héros qui se jettent en riant à travers mille dangers, sont souvent terrifiés par une vision nocturne. C'est un fait si bien établi que depuis Homère jusqu'aux auteurs de notre époque, il n'arrive pas quelque



bonheur inespéré, quelqu'affreuse catastrophe, qu'un génie tutélaire ou une ombre sanglante n'en ai donné avis dans le mystère des nuits. Parmi un grand nombre de songes qui se sont trouvés prophétiques prenons en au hasard quelques-uns que nous raconterons succinctement. Chacune des 108 vignettes illustre ainsi un songe dans lequel le rêveur apparaît en ombre chinoise, et chacune de porter un titre et une légende éclairante :

Pleurer sur un tombeau : mariage – Parler à une portière : être en but à la médisance – Tomber dans un précipice : embarras, espoir déçu – Être porté sur les nuages : habitudes voluptueuses – Recevoir une visite : pleurs à répandre – Danser : passions ardentes et cachées – Embrasser un

mort : longue vie – Cueillir des fruits : chagrins amers, douleurs – Tomber sur des rocher : jalousie mal fondée – Faire du jardinage : mariage d'inclination et qui vous fera refuser de riches partis – Se balancer : douce erreur de ne pas avoir acheté ce livre – Voir des ossements humains : querelles prochaines dans votre famille – Voir une chaumière : dégoût du monde – Être dans une église : calomnie d'un proche – etc.



Dessinateur caricaturiste et lithographe de *La Charge* dont il réalise seul les illustrations en 1833, Delaporte se spécialise dans les récréations démoniaque-fantasmagoriques initiées par Le Poitevin, réalise un superbe *Alphabet diabolique* (scellé dans notre vitrine), une *Lanterne magique* et la présente *Clefs des Songes*, son chef d'œuvre. Une de ses ombres découpées devait lui sauter à l'œil : atteint d'un glaucome il délaisse le dessin pour dicter à d'obscurs collaborateurs des vaudevilles à foison (68 entre 1837 et 1869) – tous plus oubliés les uns que les autres. Il disparaît en 1872 – *Ne pouvoir ni remuer ni crier : peines secrètes*.

Le recto blanc d'une planche comporte une vieille trace de colle sans atteinte à l'intégrité du verso illustré. Des rousseurs.

On raconte que *La Clef des Songes* était découpée en petites cartes par les prophètes, les cartomanciennes ou les petits polissons – c'est pourquoi on ne la trouve plus ... enfin presque. Ex-libris du Vicomte Vilain, treizième du nom.

87–DAUDET (Alphonse). JACK. Mœurs contemporaines. Paris, E. Dentu, 1876 ; 2 volumes in-12, bradel percaline rouge, pièce noire, non rogné, couverture conservée (Pierson) – belle boîte-étui ajoutée. 396 & 366 pp.

Édition originale. Envoi a. s. :

à Edmond de Goncourt, son admirateur et son ami, Alphonse Daudet.

Des bibliothèques Goncourt (1897, n° 255), Blairhame et Sickles (IV, 1990, n° 1092). Belles reliures caractéristiques des livres du « grenier ». Pâles rousseurs. Un grand Daudet.



88–HARFAUX (Artür). LE GROUPE DU GRAND JEU CHEZ VÉRA MILANOVA EN 1928. Tirage argentique d'époque (9 x 6,2 cm).

Rolland de Renéville, André Delons, Roger Gilbert-Lecomte, Véra Milanova, Marianne Lams, René Daumal, Dzenko Reich. Fameuse et mythique photographie du Grand Jeu.



89–HARFAUX (Artür). RENÉ DAUMAL, ROGER GILBERT-LECOMTE, ROLLAND DE RENÉVILLE. Tirage argentique d'époque (9 x 6,5 cm).

Photographie inédite faite par Artür Harfaux (1928 ?) – elle a appartenu à Rolland de Renéville qui l'a légendée (en bas) et datée (en haut) à l'encre bleue : *Mars 1931 – Rolland de Renéville, Lecomte, Daumal*

Intentionnellement surexposée (ou non), elle donne l'illusion que les visages sortent d'un nuage, effet que renforce la lumière réfléchiée dans les lunettes sans yeux de Renéville.

90–DAUMAL (René). LE CONTRE CIEL. Lithographie originale d'Étienne Cournauld. *Université de Paris (Société des Amis de la Bibliothèque Littéraire Antoine Jacques Doucet)*, 1936 ; petit in-8, broché.

96 pp., 3 ff. – lithographie tirée sur Chine hors-texte.

Édition originale tirée à 305 exemplaires sur papier d'Auvergne vélin à la forme dont 75 hors commerce comme celui-ci – seul tirage après 10 Chine.

Envoi a. s. : à René Maublanc en toute amitié René Daumal

Jeune agrégé de philosophie nommé au Lycée de Reims en 1921, René Maublanc eut pour élèves d'adoption Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vailland, Robert Meyrat et, en 1922, René Daumal. Les premiers avaient déjà lancé *Apollo*, un petit journal littéraire qui devait surprendre et enthousiasmer le jeune professeur – un éveilleur plutôt, qui allait être devenir leur mentor. Maublanc est déjà très actif dans les milieux intellectuels, philosophiques et poétiques – il vient de fonder avec les frères Druart *Le Pampre* et c'est tout naturellement qu'il encourage ses jeunes élèves à écrire pour sa revue – il y publie leurs premiers poèmes en 1923, avec pour Lecomte et Vailland un médaillon littéraire en guise d'introduction. Surtout, Maublanc ne manque pas de les initier à la poétique du haïku qu'il pratique en fin connaisseur depuis 1916 et dont il imprime la première Anthologie du genre dans *Le Pampre* – une révélation poétique déterminante pour ses jeunes recrues qui coïncide avec la naissance des *Phrères simplistes*, le prélude du *Grand Jeu*. Chacun des *simplistes* restera lié avec Maublanc, bien après le Lycée. Avidé d'expérimentation métaphysique, en quête d'un élargissement de la conscience par tous les moyens possibles, Lecomte, Vailland et Daumal,

participeront régulièrement aux expériences de vision paroptique que Maublanc poursuivra dans son appartement parisien jusqu'en 1931.

En toute amitié... dans le *Contre-Ciel*.

Le 9 juillet 1936, Daumal recevait pour son recueil le prix Jacques Doucet, seule distinction qu'il reçut jamais. Bel exemplaire, rare dédié et d'une très belle provenance.

91 – DAUMAL (René). TÊTES FATIGUÉES. Dans la revue de littérature de philosophie et d'art « Présence », numéro 4, 1933-34 ; fascicule in-8 broché.

Le texte de Daumal, en pré-originale, occupe les pp. 20 à 26. Exemplaire de René Maublanc comportant cet ex-dono manuscrit signé sur la couverture : *de la part de René Daumal*.



92 – DENISE (Louis). LA MERVEILLEUSE DOXOLOGIE DU LAPIDAIRE. Paris, Édition du Mercure de France, 1893 ; petit in-12, broché. 60 pp., 2 ff. (table & A. I.).

Édition originale tirée à 99 exemplaires seulement, numérotés et signés par Louis Denise.

Un des 18 exemplaires sur Japon français pourpre escarboucle – avec le saphir sombre (6), le topaze brûlée (12), le vert prasin (12) et le gris perle (45) – que précèdent 6 exemplaires sur Japon impérial.

Aux jours mornes, aux jours pesants, aux jours d'angoisse et de misère... les généreuses gemmes avaient laissé comme un reflet de leur splendeur.

Louis Denise (1863-1914), bibliothécaire principal à la Bibliothèque nationale, poète et ornithologue, participa à la fondation du *Mercure de France* en 1889

– la *Merveilleuse doxologie* est le troisième livre publié par la jeune maison d'édition et le premier qu'elle diffusa elle-même, rue de l'Échaudé, après s'être affranchie du service de Léon Vanier. Ce petit livre en tout point admirable est d'une grande rareté.

93 – DENON (Vivant). POINT DE LENDEMAIN. Conte. Réimpression de l'édition de 1812, tirée à très-petit nombre. Strasbourg, s. e, 1861 ; in-12, maroquin brun, triple encadrement doré, dentelles intérieures, dos à nerfs orné à la grotesque, filets sur les coupes, tête or, non rogné (*Capé*). 3 ff., XXIV & 47 pp.

Première réimpression – en deuxième édition – de *Point de Lendemain* publié par Vivant Denon à une trentaine d'exemplaires en 1812. Elle est imprimée par la Veuve Berger-Levrault à Strasbourg, aux frais et par les soins de Charles Melh. Non justifié, le tirage est limité à 80 exemplaires : 5 papiers vélin rose, 10 Chine et 65 papier vergé blanc (Vicaire – TIII 178-179).

UN DES 10 EXEMPLAIRES SUR CHINE.

Charles Melh attribue toujours à Dorat la rédaction de *Point de Lendemain* – Vivant Denon n'a été que le héros de l'aventure qu'il s'est contenté de lui raconter. Le *Conte* figurait dans les œuvres de Dorat (1780 & 1792) avant que Vivant Denon n'en fasse une édition confidentielle et anonyme (Pierre Didot, 1812) destinée seulement aux convives d'une soirée aussi

mémorable qu'arrosée durant laquelle il leur avait conté cette piquante histoire de sa jeunesse.

Balzac, qui admire *Point de Lendemain*, l'insère à sa guise dans la première édition de sa *Physiologie du Mariage* et l'attribue à un *prudent vieillard, artiste estimable, savant aimé de l'Empereur* – il ne fait allusion à Vivant Denon qu'à partir de la seconde édition en ajoutant l'épisode de la *mémorable soirée* que venait de lui relater, fort à propos, un des participants, le Baron Dubois, ancien chirurgien de Napoléon – pourtant, Balzac se reprendra sur l'identité de l'auteur pour l'édition *Furne* de *La Comédie humaine* : (...) *narration inédite et due, dit-on, chose étrange, à Dorat.*

Ce n'est qu'en 1864 que l'attribution de l'ouvrage est établie définitivement. Avant que le conte ne soit inclus dans ses œuvres, Dorat le fit paraître dans son *Journal des Dames*, mélanges littéraires bimestriel dont il était le rédacteur principal, mais dans lequel il insérait des écrits de différents auteurs. *Point de Lendemain* y fut imprimé pour la première fois en juin 1777 signé des énigmatiques lettres : *par M. D. G. O. D. R.* qui signifiaient *par M. Denon, Gentilhomme Ordinaire Du Roi* (E. Gallien, l'Intermédiaire des Chercheurs & Curieux, 20 & 30 octobre 1864). Joliment relié par Capé. Rousseurs, prononcées en début de volume.



94–DIAZ DEL CASTILLO (Bernal). VÉRIDIQUE HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE PAR LE CAPITAINE BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, L'UN DES CONQUÉRANTS. Traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes par José-Maria de Heredia. Paris, Alphonse Lemerre, 1877-1887 ; 4 volumes petits in-12, bradel pleine toile tropicale imprimée de fleurs et feuilles amérindiennes, tête couleure de pluie (au palladium), non rogné, couverture parcheminée et dos (Paul Vié).

4 ff. n. ch., LXVII & 293, 447, 418, 451 pp. – une planche dépliant.

Édition originale de la traduction d'Heredia – imprimée sur vergé de Hollande.

Envoi a. s. : à Octave Mirbeau, son admirateur & son ami. J.M. de Heredia

Le Capitaine Diaz del Castillo, dont on ne connaît pas précisément les dates de naissance et de mort (que l'on situe vers 1496 et 1593), fut un des compagnons de Cortez au Mexique où il assista, selon ses dires, à cent dix-neuf batailles.

Son récit, dans le style rude des vieux soldats, est un témoignage vivant, pleins d'anecdotes

et de détails (comme de contre-vérités) qui en ont fait un des ouvrages obligés sur le sujet.

Le livre parut en Espagne en 1632 et ne fut traduit en français qu'en 1876 par Jourdanet dont les deux éditions (la seconde augmentée en 1877) n'ont pas été mises dans le commerce et sont restées confidentielles. La traduction de José-Maria de Heredia, qui a travaillé sur celle de Jourdanet est certainement plus complète (Chadenat, 2085 ; Leclerc 1115-1118 et 2528).

Mirbeau n'a jamais été intime avec Heredia, et la froideur de la poésie parnassienne n'est pas vraiment ce qui était le plus susceptible de le toucher. Mais il l'a fréquenté (c'est dans son salon, par exemple, qu'il a fait la connaissance de Jean Gigoux, dont les confidences lui auraient inspiré La Mort de Balzac), il l'a reçu chez lui, à Carrières-sous-Poissy, et il a apprécié l'homme, jugé sympathique et accueillant. Il a aussi admiré la forme de ses vers, qu'il prétendait avoir déclamés dans les embruns, sur les grèves bretonnes, tout en se demandant, en privé, ce que cela pouvait bien vouloir dire : Regardez Heredia. Qu'est-ce que tous ces vers sur la mer veulent dire ? Il n'y a pas chez le plus grand poète l'ombre d'une idée. Ils se grisent de mots, écrit-il à Paul Hervey. Néanmoins, dès 1883, dans Les Grimaces, Mirbeau citait le nom d'Heredia parmi les rares écrivains en qui il voyait des « phares », infiniment au-dessus des vaines réclames. Le poète lui a adressé une lettre de félicitations sur L'Abbé Jules. De son côté, Mirbeau a salué son académisation et lui a alors demandé de ne jamais voter pour Zola : Il faut que vous condamnerez ce mendiant à l'éternel plat ventre devant le seuil qu'il ne franchira jamais (Pierre Michel – Dictionnaire Octave Mirbeau).

Superbes reliures de Paul Vié – le relieur préféré d'Octave Mirbeau.

La toile luxuriante, patinée par le temps, évoque les jardins perdus du Yucatán ou la moiteur des jungles impénétrables... Elle est le variant amérindien qui amorce la surprenante mutation des reliures japonisantes de Paul Vié – une réussite.

95–DIETRICH (Luc). LE BONHEUR DES TRISTES – L'APPRENTISSAGE DE LA VILLE. Romans. Paris, Denoël & Steele, 1935 & 1942 ; 2 volumes in-12, demi-maroquin anthracite à coins, dos à nerfs armés, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (Manuel Gérard). 282 pp., table – 378 pp., 1 f.

Éditions originales de ces deux chefs d'œuvres de Luc Dietrich, en reliures uniformes.

Le Bonheur des Tristes est un des 200 Alfa – *L'Apprentissage de la ville* un des 125 Alfa, seuls tirages après 5 Arches et 25 pur fil, pour le premier, et 10 Arches et 30 pur fil pour le second.

On appréciera, ou non, les nerfs armés et saillants comme des créneaux de châteaux forts de ces reliures strictement contemporaines, parfaitement exécutées – au moins sont-elles à l'unisson des romans percutants et tranchants de Dietrich.

Duranty, suite & fin...

96–DURANTY (Edmond). RÉALISME. Numéro 1 du Jeudi 10 Juillet 1856, in-folio replié (32 x 49 cm), – Suivi de RÉALISME. Du premier numéro, 15 novembre 1856 au sixième numéro, avril-mai 1857. Paris, De Soye et Bouchet imprimeurs, 1856-1857 ; petit in-4, un et six numéros reliés en un volume, bradel pleine percaline de soie brune (*reliure de l'époque*). 4 & 88 pp.

Collection – plus que complète – de cette audacieuse revue d'avant-garde, ultra combative, où furent portées, développées, généralisées, toutes les idées du mouvement réaliste qui seront à la base du naturalisme en littérature et dans la peinture.

Edmond Duranty en fut le co-fondateur avec Jules Assézat et Henri Thulié – il en fut aussi,

pour les deux tiers des articles, le principal rédacteur. Champfleury et Max Buchon s'associèrent à sa création.

Notre exemplaire contient le premier *Réalisme*, sorte de numéro « pilote », avec une note manuscrite signée par Duranty : *n'ayant pas paru*. Ce numéro qui ne fut jamais mis en circulation, après délibération éditoriale, mesure le double du format adopté ensuite. Il est absolument rarissime.

Cette collection appartient à Champfleury qui présida à la naissance de *Réalisme*, ce qui explique la présence de ce numéro unique – le volume apparaît au numéro 306 du catalogue de sa vente (15 décembre 1890, Tual commissaire-priseur, Sapin libraire).



Duranty reçut le baptême de la Réalité en 1856, à la Brasserie Andler, rue Hautefeuille, véritable sanctuaire du réalisme où gravitait autour de Courbet et de Champfleury toute une bohème d'artistes et d'écrivains : Buchon, Baudelaire, Banville, Monselet, Delvau, Proudhon, Daumier, Corot, Bonvin, Préault, Amand Gautier, Barbara, Desnoyers, Vallès, etc.

Avec son condisciple Assézat, et à frais communs, Duranty imprima le premier *Réalisme* en juillet 1856. Soumis à Champfleury, le numéro fut âprement discuté en comité restreint : encouragé à revoir sa copie, Duranty en suspendit la publication. Après quelques mois de maturation, le 15 novembre suivant, le nouveau *Réalisme* paraissait.

Tout bon stratège prélude à une attaque par une préparation d'artillerie. Duranty, totalement inconnu des bataillons, prépara le lancement de son journal en publiant un article de critique explosif qui allait forcer l'attention. Ce fut *Les Jeunes* que le Figaro avait accepté, on ne sait comment, le 13 novembre précédent. *Ne craindre ni amis ni ennemis* – ce fut une impitoyable exécution littéraire menée au nom du sacro-saint principe de sincérité, véritable insurrection qui appelait à la destruction du Louvre et bousculait toutes les écoles, nommant, raillant et insultant leurs représentants, les vieux comme les jeunes, avec un sens étonnant de la formule et de la concision. *Il ne faut pas discuter avec les aveugles, il faut les faire tomber.* Aucune plume, aucune lyre, aucun pinceau n'échappa à l'intransigeance du rédacteur, qui, comme pour prouver son impartialité, s'en prit même aux cousins de la doctrine : Flaubert dut essayer un éreintement brutal pour sa Bovary, *application littéraire du calcul des probabilités et déformation bourgeoise du réalisme*. Le ton était donné, *Réalisme* balancé. Courbet avait bien essayé de trouver une plume pour ses idées, il eut le maigre Buchon. Champfleury avait initié le jeune Duranty au réalisme, Duranty initia le réalisme.

D'emblée, à vingt-trois ans, celui-ci se révélait un critique particulièrement doué. Il avait sa manière, *l'insolence de son diagnostic* (Céard). *Ils étaient les critiques précurseurs, parlant les premiers avec une hauteur superbe, les mains pleines de vérités (...)* ils annonçaient à grand fracas la période nouvelle ; et cela était si audacieux, qu'il y eut contre leur petit journal un déchaînement

inouï. *Toute la presse littéraire les plaisanta, les foudroya* commenta plus tard Zola, obligé du journal dans lequel il puisa à pleines mains son école naturaliste. La célèbre formule du Salon de 1866 : *une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament* est inscrite dès la première page de *Réalisme : un Réaliste (...) rend la sensation qu'il éprouve devant les choses, selon la nature, selon son tempérament*.

L'hostilité que Duranty provoqua, participa peut-être de sa malchance littéraire. Des quelques romans et nouvelles qu'il publia, seul *le Malheur d'Henriette Gérard* obtint un peu de succès et bénéficia de son vivant – un an avant sa mort – d'un second tirage. Ses insuccès littéraires, le fameux *cela ne se vend pas* de Dentu, le détournèrent de la littérature pour l'exercice, en apparence plus lucratif, de la critique d'art.

Zola, devenu son principal appui, lui gagna les faveurs de Charpentier, soutien des impressionnistes. Duranty obtint une place inespérée à la *Gazette des beaux-arts* qui le soulagea un peu de son impécuniosité chronique.

De 1859 à 1880, il excella dans la critique, le compte-rendu, la chronique, épris exclusivement de modernisme (au point d'avouer lui-même qu'il en était obsédé). *Il m'a si souvent instruit sans m'ennuyer – écrit le sagace Hippolyte Babou qui le tenait, après Baudelaire, pour le meilleur critique – il m'a si souvent amusé sans me contraindre à une attention minutieuse et douloureuse ! Que d'articles plaisants et que d'études originales ! (...) Duranty décrit merveilleusement les œuvres d'art : mais il connaît ceux qui les produisent avec leurs ambitions, leurs vanités, leurs jalousies et leurs manies ! Il les aime pourtant, même quand il les raille ; il s'intéresse à leurs tentatives, il encourage leurs espérances, il va jusqu'à souffler sur la cendre de leur foyer, quand le foyer menace de s'éteindre. Ce critique d'art, malgré ses accès de gaieté satirique, est au fond un bon Samaritain.*

Familier du Bade, *docteur cénacle* du Guerbois – berceau de l'impressionnisme dépeint dans *La Double vue de Louis Seguin* – puis *sage Nestor* de La Nouvelle-Athènes, *causeur tout à fait étonnant quand il consentait à se livrer, et d'une gaieté rare et discrète, mais qui ne le cédait en rien à Manet et Degas pour l'ironie caustique* (Lorédan Larchey), Duranty y était toujours prompt à la riposte. Ce n'est pas sans raison qu'il figure dans *l'Hommage à Delacroix* de son ami Fantin-Latour, aux côtés de ses deux commensaux des lettres, Baudelaire et Champfleury, parmi les *contestés* de la peinture, Manet, Whistler, Legros, et Fantin himself – ce peloton des refusés de 63 que Duranty allait saluer en 1876 dans sa *Nouvelle Peinture* (n°102).

Cette brochure, publiée à l'occasion de la seconde exposition du groupe impressionniste, est le manifeste du mouvement. Duranty fut en tous cas son plus perspicace commentateur et le premier critique à rendre compte clairement de ses découvertes dans les domaines de la lumière et de la couleur, ce qu'aucun défenseur de l'impressionnisme ne saura faire aussi bien.

Ses théories réalistes et son mépris de l'académisme furent un des ferments intellectuels qu'exploitèrent Manet et Degas – ce dernier lui voua d'ailleurs une admiration et une amitié sincères, s'inspirant parfois de l'univers sombre et oppressant de ses écrits – ainsi son tableau *Intérieur* (intitulé ensuite *Le Viol*), qui renvoie à une scène de brutalité conjugale des *Combats de Françoise du Quesnoy* que Duranty publia en feuilleton et que le peintre voulut même illustrer.

En revanche, Manet lui disputa souvent le *leadership*, admirant certes son indépendance d'esprit mais trébuchant facilement à ses réparties. En 1870, prenant prétexte d'un article de Vallès publié dans *La Rue*, Manet, qui reprochait en fait à Duranty de ne pas avoir suffisamment commenté ses tableaux exposés au cercle des Mirlitons, le provoqua en duel. Les deux hommes se battirent et se réconcilièrent aussitôt, ce qui leur valut cette scie lancée par leur entourage : *Manet, Duranty sont deux gars / Qui font une admirable paire / L'Institut qui les vitupère / Les méprise autant que Degas / Parce qu'ils font des becs de gaz.*

Dans ses nouvelles, plus facilement monnayables à la presse, Duranty a évoqué l'atmosphère des luttes impressionnistes, notamment dans *Le peintre Louis Martin*, publiée dans *Les séductions du chevalier Navoni* (n°103) et reprise dans *Le Pays des arts*, nouvelle où apparaissent Cézanne, Manet, Caillebotte et Degas.

Duranty mourut le 8 avril 1880 à la maison Dubois, maison spécialisée dans l'artiste démuné, et fut enseveli une première fois dans le sinistre cimetière de Saint-Ouen où les sifflets des trains de marchandises lui apportaient les bruits de la vie moderne qu'il avait tant aimée.

Son ami Degas, exécuteur testamentaire, organisa la vente de ses livres et tableaux. Zola, qui n'avait prononcé aucune parole sur la fosse, rédigea pour le catalogue une émouvante préface. Par souscription sa dépouille obtint en 1885 une concession au Père-Lachaise, à cent mètres de Balzac. Duranty quitta les chemins de fer. Il eut, comme Manet trois ans plus tard, *une belle presse*. Des rousseurs, plus prononcées vers la fin. Exemplaire *muséal*.



97–DURANTY (Edmond). *LE MALHEUR D'HENRIETTE GÉRARD*. Avec quatre eaux-fortes d'Alphonse Legros. Paris, Poulet-Malassis & De Broise, 1860 ; in-12, broché.

2 ff., 366 pp. – 4 eaux-fortes hors-texte.

Édition originale du premier livre de l'auteur.

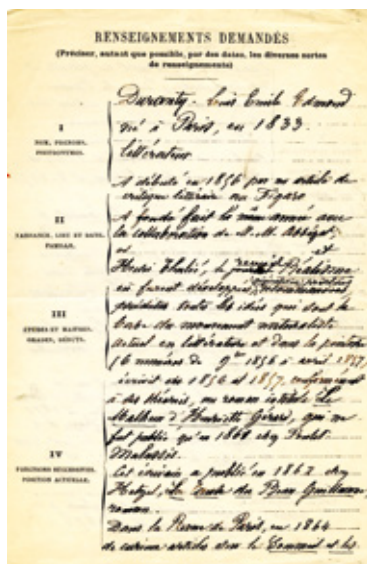
Il n'y eut qu'un seul tirage, Poulet-Malassis en diffusa indifféremment des exemplaires à la date de 1860 ou 1861, comme il le fit pour *Les Paradis artificiels* (n°53).

Dans ses romans et nouvelles, Duranty s'est attaché au réalisme psychologique qu'avait inauguré Stendhal. Comme le remarquent d'éminents écrivains, l'influence exercée par l'auteur de *La Chartreuse de Parme* sur Duranty, moins directe que celle de Champfleury, semble plus profonde. Barbey d'Aurevilly, qui proclame *Le Malheur d'Henriette Gérard le roman le mieux tricoté depuis Madame Bovary*, les considérait comme proches parents ; Zola en fit des cousins : *C'est un fils immédiat du dix-huitième siècle, auquel il se rattache, comme si les littératures de l'Empire, de la Restauration et de Louis-Philippe n'avaient jamais existé. Sa seule parenté est Stendhal, un cousinage (Le Roman contemporain)*.

Tout comme Stendhal, Duranty fut en avance sur son temps, peut-être est-ce même une des véritables raisons de sa malchance littéraire. A ce titre, citons encore une intéressante remarque extraite d'un article de Paul Morelle au sujet des héroïnes de notre auteur, femmes

de tête et de caractère, qu'il compare à Emma Bovary : *Henriette Gérard, comme Françoise du Quesnoy, sont des femmes en avance d'un siècle sur la morale de leur temps. Ce sont des femmes d'aujourd'hui. Et c'est ce qui explique que Madame Bovary, femme d'hier, ait été reconnue, hier, comme le miroir fidèle de la femme. Et c'est ce qui justifie que, aujourd'hui, Duranty soit considéré comme un auteur moderne.*

Un petit manque angulaire au premier plat, légères fatigues au dos.



98– DURANTY (Edmond). LE MALHEUR D’HENRIETTE GÉRARD. Autre exemplaire. Bradel papier taupe à motifs lunaires, non rogné (reliure de l’époque).

Légères fatigues aux coiffes de ce charmant cartonnage – peut-être l'exemplaire de Louis Gonse – la reliure est semblable à celle du numéro 103 (et ils vécurent ensemble)

99–DURANTY (Edmond). LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME. Paris, Hetzel, s. d. (1862) ; in-12, bradel demi-percaline saumon sauvage, non rogné, couverture conservée (reliure de l’époque).

2 ff., 340 pp. (dont dédicace), table & 12 pp. de catalogue éditeur

Édition originale. Le tirage fut de 500 exemplaires.

Au moment de publier son deuxième roman, Poulet-Malassis était à la veille de la faillite, Duranty allait perdre le seul éditeur qui avait accepté de le publier. Jacques Crépet et Georges Blin ont émis l’hypothèse que Baudelaire serait intervenu auprès d’Hetzel pour qu’il publie *La Cause du beau Guillaume*, ceci à partir du *Carnet* du poète dans lequel il est fait mention d’une « Lettre à Hetzel (Duranty) » et de notes concernant les livres de Duranty « Pour Hetzel ». Crouzet infirme cette hypothèse (Duranty, Nizet 1964, pp. 168-169). Il s’agissait plutôt pour Baudelaire de proposer à Hetzel une préface à une éventuelle réédition du livre. Sur l’exemplaire que Duranty lui dédicça (n°200 du catalogue de l’Exposition Baudelaire, BN, de 1957), Baudelaire avait ajouté en note : *Louis Leforgeur est en mâle ce qu’Henriette Gérard est en femelle. Amour particulier de l’auteur pour les êtres faibles et violents.*

L'article venant trop tard pourra servir de préface à une 2^e édition. Et Crouzet de conclure : *quoi qu'il en coûte, il convient, pensons-nous, de renoncer à voir en Baudelaire l'introducteur de Duranty dans la maison Hetzel. Il reste que son amitié demeurait agissante et que l'admiration provoquée en lui par Le Malheur d'Henriette Gérard n'avait pas été déçue par le second essai du romancier. Quant à l'étude qu'il méditait d'en faire, il la traîna longtemps à l'état de projet : nous la retrouvons souvent dans le Carnet parmi d'autres « travaux ». Mais il ne l'écrivit jamais.*

Domage.



Le Molière des Marionnettes

100—DURANTY (Edmond). THÉÂTRE DES MARIONNETTES DU JARDIN DES TUILERIES. Texte et compositions des dessins par M. Duranty. Paris, Dubuisson & Cie, 1863 ; in-8, demi-chagrin marron, plats de percaline grenue marron ornés d'encadrements à froid, dos à nerfs orné, caissons et tralala, gardes moirées blanches, tranches dorées (*reliure de l'époque*).

Fx-titre, titre, II & 387 pp., 1 f. de table - non compris 24 h.t.

Édition originale illustrée de 24 planches h.-t. et de 25 dessins tirés en couleurs sur Chine appliqué en tête de l'introduction et des 24 histoires de Polichinelle – cette dernière particularité est spécifique à l'édition originale, de même, la remarquable qualité de l'impression des couleurs distingue le présent tirage des médiocres retirages.

En juillet 1860 Duranty avait obtenu l'autorisation d'établir un théâtre de marionnettes dans le jardin des Tuileries. L'annonce en avait été faite, un peu prématurément, dans *le Figaro* et dans *la Revue anecdotique* – Courbet aurait peint les décors, Théophile Gautier rédigé le Prologue et des écrivains de renom les saynètes. Duranty en était encore à rechercher les fonds nécessaires à son entreprise. Il sollicita l'aide de Poulet-Malassis et de Baudelaire. Le premier se déroba, arguant du traité qui lui interdisait de disposer de ses capitaux personnels pour toute autre affaire que celles de la librairie, et le mit en garde : *malgré la difficulté de courir deux lièvres à la fois, ne perdez pas de vue Mademoiselle Henriette Gérard, qui est peut-être une personne plus sérieuse que Colombine*. Quant à Baudelaire, bien empêché d'engager la

moindre somme dans l'affaire, il s'ingéniait du moins à trouver un bailleur de fonds, et pensait l'avoir découvert en la personne du banquier Gélis : *Gélis m'avait offert*, écrit Baudelaire à Poulet-Malassis, *de faire faire les fonds de la baraque de Polichinelle, pour Duranty, parce que, disait-il, leur maison ne pouvait pas se charger elle-même d'une affaire aussi petite ; mais quand il a appris que Duranty cherchait à faire élargir son privilège et à fonder, au lieu d'un théâtre enfantin, un vrai théâtre machiné, avec trucs, pour pantomimes jouées par de véritables comédiens il a retiré sa parole. Je ne sais pas pourquoi Duranty n'a jamais voulu aller le voir..*

Duranty avait d'abord songé à un théâtre en faïence bleu turquoise, semée de fleurs et d'ornements dorés, qui, au final, aurait ressemblé à un *four de boulanger* pour se résoudre finalement au castelet traditionnel. Après avoir eu l'ambition de s'adresser à des artistes de tout genre, Duranty dut finalement à peu près tout faire lui-même. Il modela les têtes de ses marionnettes dans la glaise et confia le soin de les traduire dans le bois au sculpteur Leboeuf, *le seul qui ait consenti à distraire pour ce travail quelques heures à la préparation de ses envois au Salon de 1861*. Il conçut, dessina et supervisa les décors et la machinerie qu'il confia à des artisans qui travaillèrent sous sa direction. Pour animer ses petits comédiens de bois et d'étoffe, Duranty recruta quelques artistes dans les théâtres du boulevard du Temple et de la banlieue dont les qualités allaient de pair avec la modestie des exigences relatives au cachet.

Les premiers jours de mai, Duranty fit imprimer une grande affiche, annonçant que ce théâtre, destiné à prendre une grande importance, représentera des pièces en vers ou en prose dues au concours de MM. Desnoyers, Sardou, Duranty, Brisebarre, Champfleury, Banville, Baudelaire, Scholl, etc... Cette affiche bien innocente devait faire pleuvoir sur Duranty les coups de bâton de la Division des Théâtres qui n'ayant jamais eu vent de son Guignol exigea, à quelques jours de la première, copie des pièces pour la commission de la censure dramatique. Duranty leur envoya ses *Boudins de Gripandouille...* qui remontèrent jusqu'au bureau du Ministre d'État, lequel, déconcerté, donna son approbation mais fit interdire à Duranty toutes formes de publicité...

La présence du petit prince impérial aux premières représentations contribua aux succès du Théâtre des Tuileries, au moins pendant un certain temps, et malgré un bon départ, les auteurs mentionnés dans l'affiche, se récusèrent les uns après les autres, à l'exception de Desnoyers qui composa le prologue que Poulet-Malassis publia. A défaut de l'aide des poètes et des grands esprits qu'il avait pourtant espérée, Duranty composa seul les 24 saynètes qui constituent vraisemblablement tout le répertoire du petit théâtre. Poulet-Malassis à qui Duranty les avait d'abord destinées, se débattait dans toutes sortes de difficultés – la faillite le guettait – il ne put donner suite. Dubuisson fit le reste.

Les textes de Duranty, écrit Francis de Miomandre, *ont souvent la force comique, la succulence, la raillerie, la rapidité des farces de Molière ; ils en ont le sens humain*. Armand Silvestre, témoin oculaire, témoin assidu du Guignol des Tuileries, a laissé d'admirables pages dans son *Pays des Souvenirs* (1887 – pp. 169-173) remerciant Duranty *de l'avoir tant diverti et d'avoir si bien châtié (ses) mœurs tout en riant, suivant la devise antique*.

A ce jour – conclut pour nous le marionnettiste Jacques Chesnais dans son *Histoire Générale des Marionnettes* (1947) – *il n'y a que deux écrivains de langue française qui aient parfaitement compris les marionnettes et qui aient écrit pour elles des œuvres que l'on peut comparer sans crainte aux plus grandes. Ce sont Duranty et Alfred Jarry*.

On en apprendra bien davantage au chapitre V de l'incontournable *Duranty* de Crouzet (Nizet 1964) qui voudra bien, pour l'avoir tant pompé, nous épargner ses coups de bâton.

Relié à l'époque sans le feuillet de dédicace à George Sand.

Les gardes blanches ont des marques prononcées d'oxydation, des traces de mouillures claires par endroits.

Le seul livre de Duranty que l'on trouve assez facilement.

101 – DURANTY (Edmond). LES COMBATS DE FRANÇOISE DU QUESNOY. Roman. Paris, E. Dentu, éditeur, 1873 ; in-12, broché. 349 pp.

Édition originale.

Grâce à Zola, qui appréciait particulièrement le roman, *les Combats de Françoise d'Hérilieu* eurent les faveurs d'un feuilleton dans *L'Évènement illustré*, d'avril à juillet 1868, mais seulement pour le service provincial. Lorsqu'il parut en librairie cinq ans plus tard, après que Duranty ait modifié le patronyme de son héroïne, Zola, à nouveau, donnait à son auteur un vigoureux coup d'épaule publiant un long dithyrambe à la proue du *Corsaire* de décembre 1873 – animé de la même fougue que lorsqu'il s'était agi de défendre Manet et sans manquer, bien sûr, d'installer un peu brusquement Duranty sous la bannière de son cher naturalisme. En ouvrant le volume, *on pouvait sentir l'odeur âpre de la ménagerie humaine, la bête à deux pieds sale et ordurière, puant les mauvaises mœurs, les appétits outrés et digestions manquées*. La joie féroce de Zola ne réussit pas pour autant à secouer l'indifférence du public. *Ce fut encore une défaite que ce livre et définitive cette fois : Duranty ne parvint plus à glisser, et de loin en loin, que quinze récits, réduits aux proportions de la nouvelle* (Jules Christophe, *La Revue indépendante*, avril 1885).

Côte au crayon bleu de la bibliothèque des frères Barbée, amis de Bloy.

Un petit manque au bas du dos de la couverture un brin empoussiérée.

102 – DURANTY (Edmond). LA NOUVELLE PEINTURE. A propos du groupe d'artistes qui expose dans les galeries Durand-Ruel. Paris, Dentu, 1876 ; plaquette in-8, bradel demi-chagrin rouge, titre en long, non rogné (*reliure moderne*). 38 pp.

Édition originale.

Exemplaire du critique d'art Élie Faure, relié avec quatre pages (in-12) brouillonnées de notes de sa main au sujet de la plaquette & quelques annotations dans les marges indiquant le nom des peintres (pour ce titre, une fiche plus détaillée se trouve au n°68 de *L'Omnibus de Corinthe*, sur notre site).

103 – DURANTY (Edmond). LES SÉDUCTIONS DU CHEVALIER NAVONI. Paris, Dentu, 1877 ; bradel papier, non rogné, couverture conservée (*reliure de l'époque*).

362 pp., 1 f. de table.

Édition originale. Envoi a. s. : à mon ami L. Gonse, Duranty.

Neuf nouvelles dont *La simple vie du peintre Louis Martin*, artiste épris d'originalité, admirateur de Courbet et de Manet, amoureux de sa voisine... fille d'un peintre inféodé au classicisme et à l'académisme. Le prétexte pour faire revivre l'époque héroïque de 1863, les batailles autour du *Salon des Refusés* où Manet expose *le Déjeuner sur l'herbe* – de Courbet à Regnault, les peintres y apparaissent sous leur véritable identité.

L'année des *Séductions*, Duranty – on ne sait par quelles protections – s'installe confortablement dans la très conservatrice *Gazette des beaux-arts* que dirige son ami Louis Gonse, depuis 1875 – ce dernier n'a-t-il pas défini l'impressionnisme comme la fameuse école de la tache et de l'impression, c'est-à-dire de l'à-peu-près et de l'insuffisance (*Le Mouvement des arts*, 15 mai 1874) ? Mais la chronique appointée dans une *Gazette internationale* reste plus lucrative que la littérature. Et puis ses idées finirent par s'imposer.

Duranty estime les compétences de Gonse pour l'art japonais qu'il collectionne intelligemment, publiant des articles sur le sujet dès 1873. Vice-président du Conseil des Musées nationaux, Gonse organise, en 1883, la première rétrospective de l'art japonais et publie la

même année, avec l'aide du grand marchand d'art Hayashi Tadamasu, le premier ouvrage sérieux sur la question (*L'Art japonais*, Quantin). Enfin, Louis Gonse est un habitué de La Porte chinoise, boutique célèbre de la rue de Rivoli ouverte en 1862 par les époux Desoye – l'école pour ainsi dire, où s'est élaboré le grand mouvement qui s'étend aujourd'hui de la peinture à la mode (Goncourt) – durant quatre décennies, artistes, écrivains et poètes, y japonisent avec ferveur. Les envois de Duranty sont rares.

Mais qui est Duranty ?

104–DURANTY (Edmond). RENSEIGNEMENTS DEMANDÉS. Fiche signalétique remplie par Duranty pour le Dictionnaire des Contemporains de Gustave Vapereau, août 1878 ; un feuillet pré-imprimé recto-verso (21 x 13,5 cm) & Deux lettres a. s. à Gustave Vapereau (2 pp. in-12).

Fiche signalétique abondamment documentée par Duranty *himself* (encre noire), sur sa vie, sa carrière, ses livres, des articles, pour sa notice le concernant dans le *Dictionnaire des Contemporains*. Elle s'accompagne de deux lettres à Auguste Vapereau : (...) *Votre demande de notice m'a embarrassé. Je voudrais bien que, sauf reclassement s'il y a lieu des matières, rien n'y fût changé. J'ai donné le titre de plusieurs articles parce qu'ils forment série de travaux et de préoccupations esthétiques et psychologiques (sic) physiologiques dans ma carrière littéraire plus remplie, et que leur simple nomenclature est déjà un éclaircissement sur mon compte. N'introduisez, je vous prie, aucun autre nom à côté du mien que ceux que j'ai cités à propos du Réalisme. C'est ma condition sine qua non. Et pardonnez-moi ces restrictions et recommandations, en recevant toutes mes amitiés. Duranty.* La seconde lettre donne quelques détails omis, la date exacte de sa naissance (5 juin 1833), *Le Théâtre des Marionnettes* – texte et composition des dessins, et de nouveau cette requête à laquelle, visiblement, il tient beaucoup : *j'insiste encore pour que ni à propos du Réalisme ni à propos d'autre chose, il n'y ait d'autres noms mentionnés que ceux d'Assézat et de Thulié – je vous expliquerai plus tard pourquoi.* On attend encore les explications.

105–DOFF (Neel). JOURS DE FAMINE ET DE DÉTRESSE. Roman. Paris, Charpentier Fasquelle, 1911 ; in-12, bradel tissu fantaisie à rabats, non rogné, couverture et dos (*Lobstein-Laurenchet*). 300 pp.

Édition originale.

UN DES 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, seul tirage de tête.

D'origine hollandaise, c'est en français que Neel Doff écrit *Jours de famine et de détresse*, son premier livre – elle venait d'avoir 51 ans. Largement autobiographique, le roman se compose de multiples petits récits qui racontent sa vie enfantine – elle est la troisième d'une famille de neuf enfants – une vie douloureuse enfoncée dans la plus abjecte des misères qui la mènera jusqu'à la prostitution. Arrivé en finale, *Jours de famine et de détresse* manqua de peu le prix Goncourt 1911, remporté par *Monsieur des Lourdines*.

Une infime restauration angulaire au premier plat. Bel exemplaire, rare sur grand papier.

106–DOFF (Neel). CONTES FAROUCHES. Paris, Paul Ollendorff, (1913) ; in-12, bradel tissu fantaisie à rabats, non rogné, couverture et dos (*Lobstein-Laurenchet*).

319 pp.

Édition originale.

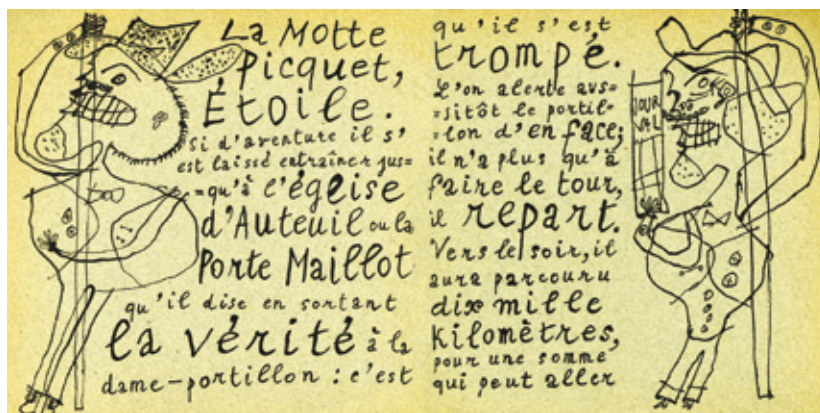
UN DES 2 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON, SEUL TIRAGE DE TÊTE AVANT 10 HOLLANDE.

107–DUBUFFET (Jean) & PAULHAN (Jean). LA MÉTROMANIE OU Les Dessous de la capitale par Jean Paulhan, calligraphié et orné de dessins par son ami Jean Dubuffet. Paris, Edmond et Jacques Desjobert, 1949 ; in-8 carré, cartonnage toile bleue éditeur. 46 ff. n. ch.

Édition originale, illustrations de Dubuffet et texte de Paulhan calligraphié au roseau taillé par Dubuffet puis lithographié.

Un des 135 exemplaires numérotés sur papier de chiffon gris souris, seul tirage avec 15 exemplaires sur papier d'emballage.

Envoi a. s. de Dubuffet : Avec le plus amical salut de Jean Dubuffet à André Malraux.



C'est Jean Paulhan qui amena Malraux dans l'atelier du peintre en 1943 – conquis, Malraux devint dès lors un de ses plus fervents admirateurs. Avant *La Métromanie*, Dubuffet avait déjà réalisé une série de gouaches sur le thème du Métro parisien. Elles sont à l'origine du texte de Jean Paulhan – ne restait qu'à composer ce livre.

108–DUMONT (Maurice). QUAND ON EUT FERMÉ LES VOLETS... Paris, Hessèle – imprimerie Lasnier, 1898 ; plaquette in-12, bradel souple papier fantaisie fleurs d'harcots, non rogné, couverture conservé (Alidor Goy). 29 pp.

Édition originale – eau-forte de Dumont en frontispice.

Un des 150 exemplaires signés et numérotés sur vélin par l'auteur – seul tirage avec 10 Chine.

Dumont est davantage reconnu comme illustrateur, peintre-graveur ou éditeur d'une somptueuse publication d'estampes de la fin du XIX^e siècle, *L'Épreuve*, que comme poète. Pourtant, il débuta et termina sa courte existence par deux petites plaquettes de vers devenues introuvables : *Les Chimérales*, 20 exemplaires, en 1893, et ce confidentiel *Quand on eut fermé les volets...* cinq ans après.

Enfant terrible d'Avranches, Maurice Dumont y publia dans sa jeunesse une revuette ravageuse – *l'Art libre* – autographiée et illustrée sur un vilain papier, le cauchemar de la bourgeoisie locale durant ses trois mois d'existence : *Poussez, heurtez, bousculez, tonnez, aplatissez, écrasez, broyez, pulvérissez ces grotesques bipèdes et sur leurs ruines déchiquetées et*

désoissées, plantez le drapeau de l'originalité et de la liberté. Ses clameurs devaient atteindre *Le Courier Français* qui invita le petit confrère à rejoindre Paris – pourvu d'une bourse, Dumont fut aussitôt expédié parfaire son éducation aux Beaux-Arts.

En décembre 1894 commença la parution de *L'Épreuve*, portefeuille d'estampes et de littérature tiré à 215 exemplaires. Dumont en est l'initiateur, l'éditeur et souvent l'imprimeur, assurant les tirages avec parfois des procédés inédits. A défaut de souscripteurs, *L'Épreuve* attira d'intéressants collaborateurs, écrivains et artistes parmi les plus représentatifs des courants d'arts de son temps – collaborateurs qui contribuent aujourd'hui à sa renommée : Carrière, Maurice Denis, Legendre, Danguy, Jossot, Puvis de Chavannes, Fantin-Latour, Helleu, Rops, Paul Gauguin, Sérusier, Crebassa, Vuillard, Maillol, Buhot, Van Rysselberghe, Pierre Bonnard, Guérard, Delcourt, Mouclier... Pour son premier numéro, Gustave Le Rouge avait même obtenu un sonnet inédit de Mallarmé, *Petit air*, qu'illustra Maurice Denis. En mars 1896, avec la même exigence, Dumont fonda avec Paul Fort *Le Livre d'Art* plébiscité par Jarry pour l'entière apparition publique d'*Ubu Roi*.



Dumont épousa *in extremis* sa compagne à l'agonie – ils venaient juste de perdre leur fille, âgée d'un an. Après cet écroulement général, *l'Imperator* s'en revint sans éclats au *Courrier français* puis à Avranches où, quelques jours avant de disparaître, il publia ce second et dernier recueil, bref, déchirant et pathétique, *Quand on eut fermé les volets*...

Cachet humide de la collection Marcel Bekus. Couverture piquée.

109 – FLAUBERT (Gustave). BOUVARD ET PÉCUCHE. Paris, Alphonse Lemerre, 1881 ; in-12, demi-marquain rubis à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné (*reliure de l'époque*). 400 pp.

Édition originale (*imprimerie Nuret, Majesté, successeur, Châteauroux*) donc avec mention fallacieuse de deuxième édition. Exemplaire de la célèbre comédienne Eugénie Doche, créatrice du rôle-titre de *La Dame aux Camélias* – avec sa signature sur le faux-titre et l'indication du relieur sur le dernier feuillet du volume. Bel exemplaire.

110 – FLEURET (Fernand). FRIPERIES. Paris, Chez Eugène Rey, libraire, 1907 ; in-12, demi-toile chagrinée crème anglaise, papier fleur de lilas. 44 ff. n. ch.

Édition originale, dans son si joli cartonnage éditeur.

Tirage unique à 100 exemplaires, non justifiés.

Exemplaire revu, corrigé et préparé par Fernand Fleuret pour l'édition Gallimard de 1923, illustrée de vignettes de Dufy.

28 corrections typographiques, au crayon & 6 corrections à l'encre – corrections de texte : ainsi, *De la musique éternelle*, dernière strophe de *Printed in England*, devient *De la musiquette éternelle* ; *Sur le verre sans tain, pour vous décoré*, devient *Sur le verre sans tain, par vous deux décoré* (Ah mais nuance !) ; *son tétin naciturne* est réévalué *taciturne Harsoir, que je songeais*... et le *Conteur subtil des voix anciennes* retrouve son *Contour* (Verlaine appréciera) et puis *fait de silence* c'était bien *tant* ... sinon plus de langueur. Toutes les corrections ont été reportées dans l'édition Gallimard. Un très beau recueil de poèmes, rarissime en sa première édition.

111 – FLEURET (Fernand). FALOURDIN. Macaronée satirique dédiée à André Mary, bourguignon, avec les remarques de Jacotus Brededin, Dr. ph., lecteur à l'Université d'Ampelople ; et en quoi se rencontrent le portrait du Géant, la description curieuse de ses souliers, de sa Main, de son Derrière, etc., ses Périple et la fin horrible de ses sujets ; le tout entremêlé de Réflexions et sentences morales. *Delphes, Au trépid Pythien, Lan III du Délire de Lamachus* (1916), in-12 carré, broché.

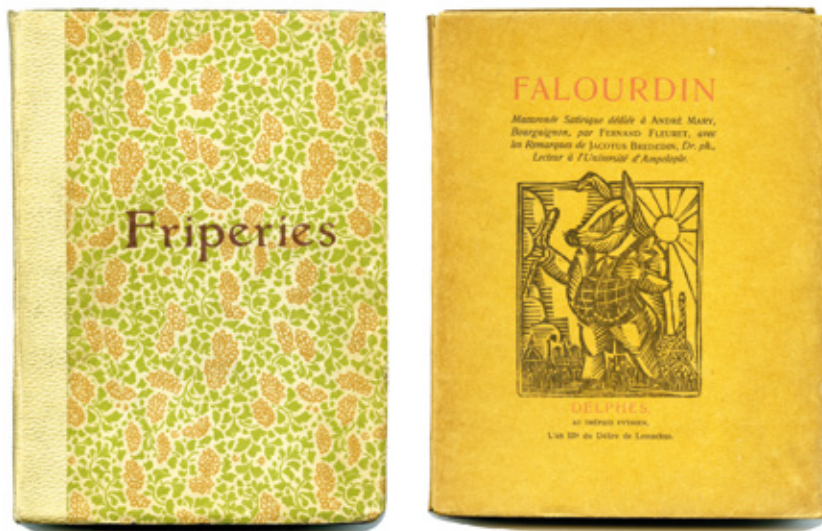
82 pp., 1 f. blanc

Édition originale. TIRAGE UNIQUE À 50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE HOLLANDE, paraphés.

La couverture rempliée est illustrée d'un dessin de Fernand Fleuret gravé par Raoul Dufy – géant à la tête de porc et à oreilles d'ânes.

Une grande partie du tirage de ce recueil truculent et raffiné, né des amours du poète avec la colère, fut détruit après une presque saisie des Services de la Censure.

Falourdin – qui vient de « *falourde* », tromperie, mensonge – désigne assez bien la vaste corporation des « *falourds* » ou menteurs professionnels que la Grande Presse abrite sous son manteau de papier maculé (Louis Chadourne) – en 862 vers d'une maîtrise absolue, sans une faute de prosodie, Fernand Fleuret stigmatise les mœurs de la presse. La parenté s'impose entre le père Ubu et Falourdin. Aussi quelle joie d'entendre siffler les dards de la satire, de voir passer dans un air obscurci les flèches aiguës par le bon sens, lumineusement empennées aux couleurs de la poésie. *Le Sagittaire est M. Fernand Fleuret et nous saluons en lui le vengeur de la Raison et des Muses outragées* (Roger Allard).



Falourdin revint clandestinement, *considérablement diminué* en 1917 par la fenêtre de l'audacieuse *Librairie d'action d'art de la Ghilde « Les Forgerons »* (diminué est un pied-de-nez à la censure, la nouvelle édition comportant le même nombre de vers) – après le désastre, en 1927, Gallimard l'inscrit dans sa collection *Une œuvre, un portrait*.

Fleuret, poète et mystificateur impénitent, est l'auteur, avec ses amis de jeunesse Apollinaire et Louis Perceau, de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* – une référence.

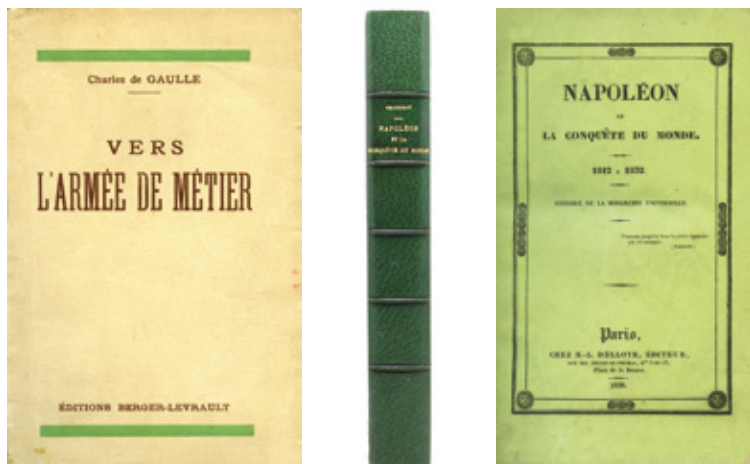
Bel exemplaire, fort rare.

112—APOLLINAIRE (Guillaume), FLEURET (Fernand), PERCEAU (Louis). L'ENFER DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. Icono-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette célèbre collection. Paris, *Mercur de France*, 1913 ; in-8, broché. 415 pp.

Édition originale de cet ouvrage remarquablement documenté, riche de notices précieuses.

Bel envoi a. s. : *A mon cher Maître, Monsieur Arthur Chuquet, que couronne, sur les hauteurs du Pinde, Cléo à la belle mémoire, j'offre respectueusement ce livre écrit dans les profondeurs du Ténare. Fernand Fleuret. Mirasol, 1^{er} avril 1913.*

Exemplaire de Jacques Lacan. Un petit manque et une fente au bas du premier plat.



113—GAULLE (Charles de). VERS L'ARMÉE DE MÉTIER. Paris, *Éditions Berger-Levrault*, 1934 ; in-12, broché. 211 pp., 2 ff. (table & A. I).

Édition originale.

Exceptionnel envoi a. s. : *à M. le Président Flandin, en respectueux hommage et modeste contribution à sa politique de la qualité ! Janvier 1935. Lieutenant-Colonel de Gaulle.*

Troisième livre de Charles de Gaulle *Vers l'Armée de métier* est son « livre-proclamation » qui le fait connaître hors du sérail militaire. Face au réarmement de l'Allemagne nazie, il demande la constitution de divisions blindées avec du personnel professionnel, capables d'intervenir contre toute atteinte à la paix en Europe. Et il mobilise tous ses contacts, parvenant à lancer une campagne de presse autour du livre, qui sera rapidement traduit en plusieurs langues.

Il l'adresse aussi aux principaux responsables politiques de tout bord intéressés par les questions de défense. D'où cet envoi à Pierre-Étienne Flandin, président du Conseil (chef du gouvernement) depuis novembre 1934. A la tête d'un des partis de « centre droit » il est alors un des plus fermes partisans de la fermeté à l'égard d'Hitler (cela changera en 1938, au moment de la crise de Munich). Et son programme politique se veut modernisateur, promouvant une réforme de l'Etat, ce qui explique sans doute l'allusion de De Gaulle à sa « politique de la qualité ».

Les exemplaires de Vers l'Armée de métier témoignant de la campagne de lobbying politique menée par Charles de Gaulle avant 1940 sont rarissimes (Bruno Leroux, ex-directeur de l'I.-C.-d.-G.).

Petites fatigues au dos.

114 – [GEOFFROY (Louis)]. NAPOLÉON ET LA CONQUÊTE DU MONDE - 1812 à 1832. Histoire de la monarchie universelle. Paris, Chez H.-L. Delloye, éditeur, 1836 ; in-8, demi-chagrin vert, dos à nerfs, non rogné, couverture (Ateliers Laurenchet).

Ex-titre, titre, II & 500 pp (de 3 à 500).

Édition originale publiée anonymement – rarissime à la date de 1836.

Retiré de la circulation dès sa parution, le chef-d'œuvre de Louis Geoffroy fut remis en vente chez Paulin, en 1841, avec les faux-titre et titre renouvelés. Toujours en 1841, Paulin publia une seconde édition au format in-12, entièrement revue et augmentée par l'auteur. Depuis, seules deux rééditions ont paru : en 1851 dans *Les Veillées populaires* et, en 1896, à *La Librairie illustrée*.

Envoi a. s. de substitution de l'éditeur (l'ouvrage étant anonyme) : *hommage de l'éditeur à Mr Duplessis, Paris 29 septembre 1836*.

Geoffroy reprend l'histoire de Napoléon au moment où il arrive devant Moscou incendié, mais au lieu d'entreprendre sa fatale retraite et de retourner vaincu et presque seul dans une France prête à le trahir, l'auteur dirige Napoléon sur Saint-Petersbourg, puis, d'une épopée splendide et achevée, l'amène au stade ultime de la monarchie universelle – non sans oublier de lui permettre en chemin, alors qu'il croise au large de Sainte-Hélène, de canonner l'île pour la rayer de l'histoire.

Le but n'est point une tyrannie despotique, mais un régime harmonieux dans lequel les peuples du monde unifiés réalisent enfin de grandes conquêtes autres que militaires. Et Geoffroy de dresser un éblouissant catalogue des réussites de l'humanité dans tous les domaines, arts, littérature, médecine, sciences, etc...

La misère elle-même aura complètement disparu.

On renverra le lecteur au chapitre dithyrambique que Pierre Versins lui consacre dans son *Encyclopédie de l'Utopie et de la Science-fiction (L'Age d'Homme, 1984)*, considérant ce *Napoléon apocryphe* comme un livre fondamental – le livre qui brille par-dessus tout – et le premier explicitement uchronique. *Par les idées comme par le style, l'œuvre est en tout point parfaite (...) en 500 pages qui se lisent comme un roman d'aventures, et où tout concourt à la grandeur du but recherché, Geoffroy donne à Napoléon la chance qui lui manqua et dont l'absence causa le désastre de la Bérézina (...) on peut s'étonner que ce texte soit si peu connu alors qu'il est et demeure, sans conteste, le chef-d'œuvre incomparable de l'uchronie jusqu'à ce jour.*

(...) Et si, par malheur (Napoléon avait été écrasé), l'homme n'aurait-il pas droit de se réfugier dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour suppléer à l'histoire, pour conjurer ce passé, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible ? (...) J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé. Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre y voit un dieu, s'agenouille et adore (Préface).

Des rousseurs prononcées sur les quatre premiers feuillets – plus une seule larme ensuite, le livre lui-même semble s'être pieusement respecté. Ex-libris Dominique de Villepin.

115 – GAUTIER (Théophile). ÉMAUX ET CAMÉES. Paris, Eugène Didier, 1852 ; petit in-12, bradel demi-marroquin grain long brun à coins, dos lisse orné à froid à la grotesque, parsemé de points dorés, entièrement non rogné, couverture conservée (Carayon). 106 pp., 1 f. de table.

Édition originale.

Exemplaire parfaitement lavé et encollé avant reliure par Carayon à la fin du XIX^e siècle – ce qui donne à l'exemplaire l'aspect d'un grand papier. Impeccablement relié.

116–GAUTIER (Théophile). MAUVAISE PENSÉE. Dessin original signé et daté 1845 avec légende autographe (28,5 x 23,5 cm). Encadrement ancien.

Dessin à la plume et au lavis d'encre brune. Une jeune femme écoute un démon qui lui souffle à l'oreille une mauvaise pensée.



117–GONCOURT (Edmond de). LA FAUSTIN. Paris, Charpentier, 1882 ; in-12, maroquin vert, encadrements dorés, filets sur les coupes, dos à nerfs orné, dentelle intérieure, tranches dorées sur témoins, couverture conservée (David).

4 ff., IV & 343 pp. – 4 pp. de catalogue éditeur

Édition originale UN DES 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR CHINE, seul tête avec 2 Japon.

Envoi a. s. : à Léon Rattier, *hommage affectueux de son cousin, Edmond de Goncourt.*

Administrateur préfectoral, Léon Rattier était devenu cousin par alliance d'Edmond de Goncourt après avoir épousé la petite fille d'Elisabeth-Mathilde Dietz, sœur de Madame Jean-Antoine Huot de Goncourt. Il habitait l'ancienne abbaye de Jean d'Heurs (Meuse) – d'où son ex-libris aux armes abbatiales dorées sur pièce rouge : *Abbatia Janduriam.*

Edmond de Goncourt, qui aimait à se rendre à Jean d'Heurs, en fit le Nonains-le-Muguet de son dernier roman *Chérie*. Il y puise l'inspiration, une nuit d'insomnie digestive, pour le dernier tableau de la *Faustin – le mâchonnement de la renoncule scélérate, qui peut faire accepter à la rigueur l'agonie sardonique* (Journal, 870).

Rattier possédait une très belle bibliothèque, *une collection de livres et de reliures qui vaut plus d'un million* (Goncourt) dispersée dans les années 1920 – ainsi cet exemplaire, superbement relié par David et doré par Domont – tous deux débutèrent chez Lortie (le grand).

Petites rousseurs acceptables en début de volume. L'un des livres favoris de Des Esseintes...

116



114



118—GONCOURT (Edmond et Jules de). RENÉE MAUPERIN. Édition ornée de dix compositions à l'eau-forte par James Tissot. Paris, Charpentier & Cie, 1884 ; fort in-8, plein maroquin rouge, plats ornés du chiffre dorés des Goncourt, dos à nerfs, bordure intérieure de maroquin rouge avec filets, roulettes et fleurons angulaires dorés encadrant un décor de soie verte tissée de fleurs et d'une libellule, gardes de papier peigne, filets sur les coupes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés (Marius Michel). 381 pp.

Édition illustrée par 10 eaux-fortes originale du peintre James Tissot, en premier tirage.

L'EXEMPLAIRE D'EDMOND DE GONCOURT comportant cette note autographe signée :

Mon exemplaire. Un des vingt exemplaires sur papier impérial du Japon, contenant en outre des deux séries de planches illustrant ces exemplaires : I° Une suite complète d'un premier état des eaux-fortes (eau-forte pure). II° Une suite complète d'un tirage des toutes premières épreuves du second état fait pour l'artiste, avec la signature de l'aquafortiste et la page du livre (non encore gravée) au crayon. Ces deux séries m'ont été donnés par Tissot.

L'édition fut tirée à 550 exemplaires, les 20 Japon sont le premier papier du tirage de tête.

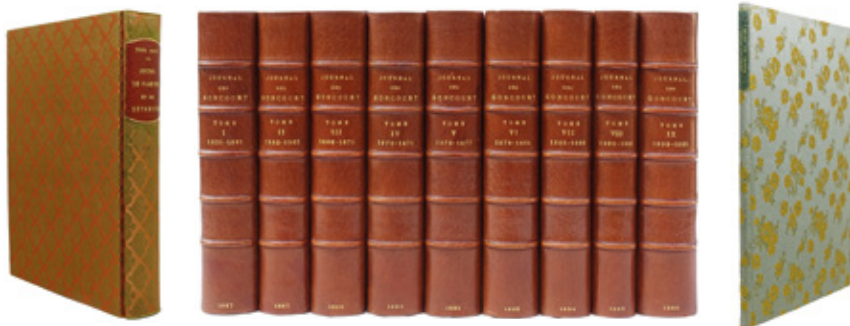
Ex-libris Goncourt gravé par Gavarni. Magnifique exemplaire, abondamment enrichi.



119–GONCOURT (Edmond et Jules de). JOURNAL DES GONCOURT – 1851-1896 – Mémoires de la vie littéraire. Paris, Charpentier & Cie, 1887 – 1896 ; 9 volumes in-12, demi-marouquin marron à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couvertures et dos conservés (Petitot).

VII & 402, 340, 369, 373, X & 355, VIII & 356, 336, 300 et 428 pp. – plus une table non paginée pour chaque volume (au IX elle est avant l'index général des noms cités).

Édition originale. UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, après 10 Japon.



120–GRÉVIN (Alfred). MONO-ORGANORAMA. Fantaisies burlesques. Paris, Chez les Marchands d'Estampes, s. d. (vers 1853) ; in-8, cartonnage éditeur couleur de cire. 20 planches avec le titre.

Premier tirage de cet extravagant album lithographié par le Vayron de la rue Galande : scènes burlesques et caricaturales dans lesquelles tous les visages des personnages sont réduits à un œil, un nez, une oreille ou une bouche (deux trois mondaines entières).

Buccographique, nasophilologique, oreillosophique et tapalœil ! (donne pour rappeler tes sottises, saugrenu libraire, des lunettes au souvenir)

Une des premières publications de l'homme qui créa un Musée à son nom (800 000 visiteurs l'an) – fort rare jugeons-nous, même pas en bibliothèque.

Pour les nez désillusionnés.

121 – [GUÉRIN (Charles)] Heirclas Rügen. FLEURS DE NEIGE. Nancy, Crépin-Leblond, 1893 ; plaquette in-8, charmante reliure souple à la bradel, tissu damassé azur orné de fleurs jaunes, non rogné, couverture conservée. 1 f. & 36 pp.

Édition originale du premier livre de Charles Guérin (Heirclas Rügen en est l'anagramme), tirée à 100 exemplaires sur vergé de Hollande.

Envoi a. s. : *A monsieur Charles Delchevalerie, hommage d'un adolescent, Heirclas Rügen.*

L'adolescent vient juste d'avoir 20 ans lorsqu'il publie ses *Fleurs de Neige* à compte d'auteur, un premier livre tout mâtiné de Rodenbach. Celui-ci préface ses *Joies Grises* l'année suivante. Mallarmé *Le Sang des Crépuscules* l'année d'après. Charles Guérin débutait sa courte vie de poète sous les meilleurs auspices. Il meurt d'une mélancolie cérébrale à 33 ans.

Clos les rideaux, paupières closes, clos mon livre – mon las cueur gist mérencolique

Delchevalerie de Wallonie orientale, poète et romancier, fonda et orchestra *La Vie wallonne*. La fragile couverture, doublée, comporte des manques en lisière – des rousseurs éparses.

122 – HARRY (Myriam). LA PETITE FILLE DE JÉRUSALEM. Préface de M. Jules Lemaitre. Paris, Arthème Fayard & C^e, 1914 ; in-12, bradel parchemin crème, plats ornés chacun d'un décor différent, pyrogravé, vernissé et réhaussé de couleurs à la main avec une grande délicatesse – jardins d'Eden de Jérusalem, couleurs de l'enfance et mélancolie de l'auteur – gardes en soie bleue dorée de grappes de fleurs tombantes, huit petits bouquets coloriés dans les angles des berceaux, tête or, témoins, couverture et dos conservés, chemise étui (Georges Baudin). 349 pp.

Édition originale. UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE, après 5 Japon.

L'auteur fut la première lauréate (pour *La Conquête de Jérusalem*) du Prix Femina (appelé prix *Vie heureuse* à ses débuts, il fut créé en 1904 en réaction au refus des «Goncourt» de récompenser une femme écrivain).

Superbe reliure exécutée et décorée à l'époque par Georges Baudin (1882-1960), artiste peintre, graveur sur bois et relieur à ses heures. Il exposa, dès 1915, au Salon d'Automne et au Salon des Arts décoratifs.



123 – HAVET (Mireille). LA MAISON DANS L'ŒIL DU CHAT. Dessins de Jeanne de Lanux, Avertissement de Colette Willy. Paris, Éditions Georges Crès, 1917 ; in-8 carré, maroquin outremer doublé de moire bleue, gardes papier maître relieur marbré rose, plat titré à froid reprenant le lettrage de la couverture, dos lisse, filets sur les coupes, tête or, non rogné, couverture et dos (Gonon). XVI & 176 pp.

Édition originale.

UN DES 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE RIVES, seul tirage de tête après 5 Japon.

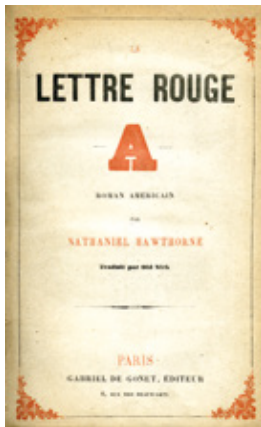
Un admirable livre de contes, proses poétiques et poèmes en vers, pour petits et grands : celle qui converse puérilement dans ce livre avec le Chat et la Grenouille, n'hésite pas à chanter les Étoiles, ni à suivre les pas de la Nuit, de la Fumée, du Rayon, et se penche familièrement sur l'Éternité. Elle adjure le Bateau de la conduire vers « les forêts indomptables » qui ont des constellations dans leurs branches. En même temps que l'œuf tiède, la fraise, la poupée, elle exige

« l'horizon tout entier », et les villes d'or que le feu dresse et consume dans l'âtre (...) Tu vois bien, tu vois bien que c'est une vraie enfant, celle qui écrit ce livre. Un cœur d'enfant seul se sent assez grand pour posséder l'univers. Tu aimeras ce livre, Bel-Gazou. Tu l'aimeras peut-être assez pour qu'il soit le premier secret, le premier livre que je trouverai caché sous ton oreiller (...) Colette.

Mireille Havet, la bien née Havet de Soyécourt (1898-1932), fut la « petite poyèteuse » de Guillaume Apollinaire, comme il se plaisait à l'appeler dans leur correspondance. Le bienveillant Guillaume veilla à ses débuts littéraires et publia dans ses *Soirées de Paris*, entre décembre 1913 et août 1914, ses premiers poèmes et l'un des contes de *La Maison dans l'œil du Chat*. Jusqu'à preuve du contraire, elle sera la seule à recevoir du front un jeu d'épreuves de *Case d'Armons*, avant ces dames... que Mireille aimait plus que les poètes.

Elle publiera en 1922 un roman à clefs inspiré de sa relation avec Madeleine de Limur, *Carnaval*, tiendra le rôle de la Mort dans *l'Orphée* de Cocteau et se laissera lentement couler dans l'opium.

La reliure de Jules-Aristide Gonon est datée de 1920 – éditeur et relieur d'art, Gonon était depuis 1914 très lié avec Paul Éluard : il édita son premier livre (1917) *Le devoir et l'inquiétude*, et réalisa pour lui de nombreuses reliures (Et ?) Bel exemplaire – rare sur grand papier.



124 – HAWTHORNE (Nathaniel). LA LETTRE ROUGE – A – Roman américain. Traduit par Old Nick. Paris, Gabriel de Gonet, 1853 ; in-12, bradel demi-percaline chinée rouge, non rogné, couverture (Pierson). 252 pp.

Édition originale française – particulièrement rare.

Agreable exemplaire, relié à la fin du XIX^e avec son emblématique couverture.

125 – HEIDEGGER (Martin). WAS IST METAPHYSIK ? – ERLÄUTERUNGEN ZU HÖLDERLINS DICHTUNG. Frankfurt, Vittorio Klostermann, 1943 & 1944 ; 2 plaquettes in-12, brochées. 31 pp. & 50 pp., 1 f. n. ch.

– WAS IST METAPHYSIK ? 1943

Nouvelle édition augmentée d'une importante postface de l'auteur. Il s'agit du texte de la conférence inaugurale donnée par Heidegger, le 24 juillet 1929, lorsqu'il reprit la chaire de Husserl à l'Université de Fribourg. « Pourquoi y a-t-il de l'être et pas plutôt du rien ? »

Exemplaire enrichi par Heidegger d'une citation extraite de la préface de la *Phénoménologie de l'Esprit* d'Hegel, suivi d'une dédicace du philosophe à Monsieur de Naurois :

« Der Tod... ist das Furchtbarste, und das Tode festzuhalten das, was die grösste Kraft erfordert..... Aber nicht das Leben, das sich vor dem Tode scheut und vor der Verwüstung rein bewahrt, sondern das Ihn erträgt und in Ihm sich erhält, ist das Leben des Geistes » Hegel, Vorrede zur Phänom. [elogie] d. [es] Geistes S. 34.

S. [einem] Hochw. [erten] Herrn de Naurois zur Erinnerung an den Aufenthalt in Freiburg i[m] B[reisgau]. 2. Feb. [ruar] 1946 Martin Heidegger

Lexemplaire est abondamment annoté au crayon par Naurois qui a également disposé sur un feuillet volant (in-8, recto-verso) ajouts et remarques en allemand ainsi qu'une « disposition » numérotée de *Was ist Metaphysik ?*

– ERLÄUTERUNGEN ZU HÖLDERLINS DICHTUNG 1944

Première publication du discours d'Heidegger pour célébrer le centenaire de la mort du poète Hölderlin, discours prononcé par le philosophe dans l'auditorium de l'Université de Fribourg, le 6 juin 1943 – Il est précédé du texte de la conférence « Hölderlin et l'essence de la poésie » donnée à Rome le 2 avril 1936. Le poème d'Hölderlin, *Heimkunft*, est reproduit dans son intégralité. Cette conférence a d'abord paru dans la revue *Das Innere Reich* en décembre 1936 puis, l'année suivante, à Munich, aux éditions d'Albert Langen et Georg Müller.

Exemplaire enrichi d'un envoi a. s. de Martin Heidegger au même Naurois :

S. [einem] Hochw. [erten] Herrn de Naurois zur Erinnerung an den Aufenthalt in Freiburg [im] B[reisgau]. 2. Feb. [ruar] 1946. Martin Heidegger

Prêtre, ornithologue émérite et grande figure de la résistance française, René de Naurois poursuit des études de philosophie en Allemagne, entre 1933 et 1936 – probablement aura-t-il assisté aux cours de Martin Heidegger à l'université de Fribourg-en-Brisgau, en tout cas il y *séjourna* comme le laisse entendre le philosophe allemand dans sa dédicace. Ordonné en 1936, Naurois revient Outre-Rhin en qualité d'aumônier jusqu'à l'entrée en guerre de la France. En 1940, il participe à la fondation de l'École des Cadres d'Uriage d'où il est renvoyé l'année suivante. Il rejoint alors les mouvements clandestins Vérités d'Henri Frenay (futur Combat) et Témoignage Chrétien. En novembre 1942, inquiété par la Gestapo qui l'interroge sur ses activités, Naurois gagne l'Espagne et rejoint Londres où il s'engage dans les Forces françaises libres – il participera au débarquement de Normandie dans le commando Kieffer. En 1959, après avoir découvert les œufs du Héron-Crabier de Mauritanie, il rejoint le CNRS, section biologie animale, et publie un remarquable et remarqué doctorat d'État sur les oiseaux de la côte occidentale d'Afrique. Il meurt en 2006, il avait 100 ans.

Ces deux plaquettes comptent parmi les rares publications d'Heidegger entre 1937 et 1947 (six d'après les bibliographes).

126–HUGNET (Georges). HUIT JOURS À TRÉBAUMEC. Journal de vacances orné de 82 photographies prises par l'auteur en 1947. Service du Guide rose Michelin. Paris, Atelier Mercher, Atelier Coët & Imprimerie Viglino, 1969 ; grand in-4 étroit (390 x 180 mm), broché (en feuilles) sous étui éditeur. 56 ff. n. ch.

Edition originale de ce journal de vacances, orné de 82 photomontages de Georges Hugnet.

La présentation et la mise en page ont été imaginées par Henri Mercher qui s'est inspiré du *Guide Rouge Michelin*. Tirage limité à 107 exemplaires imprimés sur BFK de Rives, tous numérotés et signés par Henri Mercher et Georges Hugnet – c'est le numéro 11.

Envoi a. s. : à mon très cher Jean Bouret, en souvenir des dîners du Catalan, déjà lointains hélas, de la cordialité desquels est née une amitié qui depuis ne s'est jamais démentie, la nôtre. Georges Hugnet, 18 juin 1969 (Buvons à cet anniversaire). Tel que paru.

127 – HENNIQUE (Léon). UN CARACTÈRE. Paris, Tresse & Stock, 1889 ; in-12, bradel papier flamé, non rogné, couverture et dos (Grégoire Levitzki). 308 pp.

Édition originale. UN DES 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR JAPON, seul grand papier.

Envoi a. s. : à Philippe Gille, *hommage de son bien reconnaissant et bien dévoué Léon Hennique*.

Chroniqueur littéraire au Figaro, Philippe Gille avait publié, en 1887, un compte-rendu aussi anodin que sympathique de *Pœuf* de Léon Hennique. *Un Caractère*, extraordinaire roman spiritue au dénouement impressionnant, dut assurément le déconcerter.

Bien qu'il ne détienne pas la chronique littéraire, Octave Mirbeau obtint de Magnard, directeur du Figaro (pourtant intransigeant sur la répartition des rôles de ses journalistes) qu'il en fasse le compte rendu, mais à une condition : *il ne faudra parler du roman d'Hennique qu'incidemment*. Ce fut le *Manuel du savoir écrire* que Mirbeau fit paraître le 11 mai 1889 et qui débutait par ces deux paragraphes :

Je lisais, ces jours derniers, un fort beau livre : Un caractère, de M. Léon Hennique. C'est l'histoire d'un gentilhomme né pendant la Révolution, mort de nos jours, d'âme fière, de cœur tendre, de sensibilité délicate, qui conserve, purs de toute pénétration moderne, les croyances de sa jeunesse, les préjugés de sa race, et dont la vie intérieure, troublée, meurtrie, se déroule pathétiquement, à travers le siècle. Du fond du château où l'enferma la douleur, où le retient la hantise de sa femme morte, en pleines joies d'amour, et revivante en lui âme et chair, par la tension continue des regrets, par la mystique hallucination des souvenirs ; du fond de ce château, par lui peuplé de mille richesses des temps disparus, où s'avive son culte, où se fortifie sa fidélité, il voit passer le siècle : les dynasties, les révolutions, les modes, les progrès, les batailles, les œuvres, les hommes. Et tout cela passe, se succède parallèlement à lui, sans que jamais il s'y mêle, sans que rien vienne le distraire de sa solitude, cela passe dans l'effacement, dans le raccourci de choses lointaines, de figures voilées, avec la presque intangibilité des fantômes.

Tel est, dépouillé de ses épisodes essentiels, de ses détails charmants ou douloureux, de sa riche parure d'art, ce très curieux livre. Il représente une somme considérable d'efforts, dénote une peu commune intelligence, l'habitude des pensées graves, des hautes spiritualités, l'amour du grand, du tendre, de l'inconnu, qui est dans la vie. Le style en est délicatement ouvragé, amourement ciselé – pas simple, non, mais ramené à l'expression suggestive, au verbe profond – et puissant aussi dans son élégante harmonie, évocateur dans son mystère, inquiétant, parfois. Une œuvre rare, enfin, où sont d'admirables pages, et comme il en paraît peu dans le cours d'une année (...)

Contrairement à ses habitudes, Philippe Gille ne fit pas relier son exemplaire. Il le fut par un bibliophile plus éclairé au début du XX^e siècle. Une lettre, datée en 1906, de Léon Hennique montée dans la reliure de l'exemplaire en témoigne : *Cher Monsieur, Vous me dites avoir trouvé mon livre Un Caractère, sur Japon. C'est d'autant plus rare que, si j'ai bonne mémoire, les exemplaires de ce livre, sur le dit Japon, ont été vendus par erreur comme exemplaires ordinaires. Vous voilà renseigné. Bien cordialement votre. Léon Hennique. Dont acte.*

128 – L'HYDROPATHIE. Rédacteur en chef Paul Vivien puis Émile Goudeau. Paris, Imprimerie Laloux fils et Guillot, 1879-1880 ; in-4 , bradel demi-percaline rouge (reliure de l'époque).

Collection complète de *L'Hydropathie*.

Première année : numéro specimen non colorié, puis du n°1, 22 janvier 1879, au n°24, 31 décembre 1879 (le n°2 est en double) Deuxième année : du n°1, 15 janvier 1880, au n°8, 12 mai 1880. Soit 33 livraisons. Relié à la suite : *Tout-Paris, hebdomadaire illustré*, qui reprend à partir du n°9, 23 mai 1880, au n°12, 13 juin 1880 - il y eut un treizième numéro. Collaborateurs : Alphonse Allais, Paul Bilhaud, Carjat, Félicien Champsaur, Charles Cros,

André Gill, Fernand Ices et Crécy, Jules Jouy, Georges Lorin, Georges Moynet, Jean Richepin, Maurice Rollinat, Sapeck, Charles de Sivry, etc. Portraits charges et dessins de Alfred Le Petit, Demare, Cabriol, Émile Cohl, Luigi Loir, Sapeck, etc.



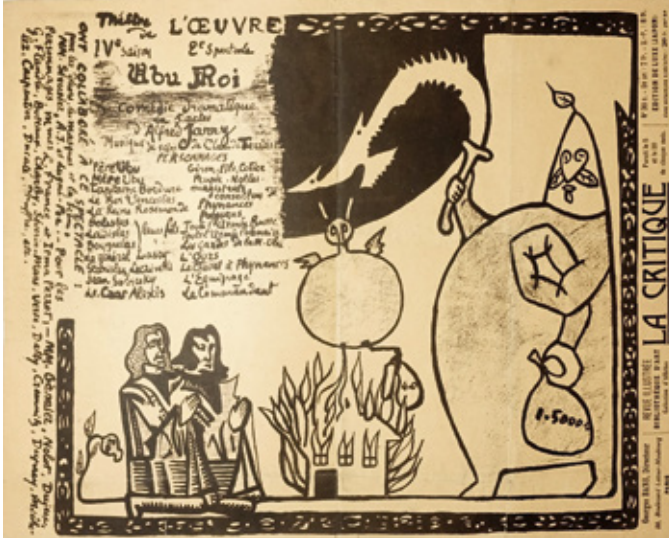
129—HOFFMANN. CONTES D'HOFFMANN (Faisant partie de ses dernières œuvres). Traduits pour la première fois par Edouard Degeorge. Lyon, Imprimerie de Boursy fils, 1848 ; in-8, broché. 2 ff., 143 pp.

Édition originale française. *L'Esprit élémentaire*, *Les Brigands*, *Les Méprises* et *Les Mystères*. Chacun des contes est accompagné de remarquables commentaires du traducteur, le Baron Degeorge des Villattes. Exemplaire spécial à couverture bleue (non jaune) enrichi de ce bel envoi du traducteur :

Al Signore Salvone « Maestro del alto canto ! » grand artiste qui avez perdu votre route dans ce monde, égaré dans les ronces terrestres, l'oreille tendue au retentissement harmonieux des voix inconnues, lisez ces contes fantastiques, quoiqu'ils soient éclos dans les brumes du nord ils peuvent plaire à un fils du soleil comme vous, frileux (...) ! louez le premier surtout, c'est notre histoire à nous tous pauvres artistes, pauvres cerveaux malades, pauvres cœurs blessés, n'avons-nous pas notre Aurora terrestre ou idéale, Biondetta ! Biondetta ! chère Biondetta ! ... Notre histoire finit toujours comme celle du Colonel, nous ne nous marions jamais en ce monde avec l'idéal sublime

que nous poursuivons. Espérance ami ! La douleur éprouve, un jour nous sortirons du purgatoire, des cercles maudits des enfers. Dante ! Dante ! Béatrice ! Béatrice ! Votre ami Edouard Degeorge.

D'après Champfleury, qui signale cette édition dans sa bibliographie des Œuvres d'Hoffmann, elle aurait été imprimée à 100 exemplaires hors-commerce. En fait, elle ne sortit jamais de l'imprimerie de Boursy où un chercheur l'a retrouvée presque entière, il y a une cinquantaine d'années, un peu comme on retrouva à Bruxelles la Saison en Enfer (précise Albert Béguin dans son édition de 1957 des Contes, sans indiquer le nombre retrouvé). L'infortuné Hoffmann devait avoir ce malheur que la seule traduction française où il ne fût pas défigurée, restât enfouie dans les caves d'un imprimeur, alors qu'après un siècle on s'obstine à rééditer des versions infidèles ou même des contes inventés de toutes pièces et attribués à tort à Hoffmann.



130—JARRY (Alfred). AFFICHE-PROGRAMME D'UBU ROI [avec les personnages et les acteurs] pour la représentation du 20 décembre 1896 au Théâtre de l'Œuvre. Lithographie d'Alfred Jarry (24 x 32 cm) sur papier rose-langue-de-cachalot. Édité par La Critique.

Deuxième état de la lithographie au Voiturin à Phynances. Le voiturin est ici remplacé par deux listes, d'une part celle des personnages et de l'autre celle des acteurs. Complet de ses fins plis vertical et horizontal médians puisque l'affichette était obligatoirement pliée pour être jointe au numéro de La Critique, mesurant 27 x 18 cm. Donc bel exemplaire.

131—JARRY (Alfred). UBU ROI. Comédie guignolesque de M. Alfred Jarry. Musique de M. Terrasse. Orchestre sous la direction de l'Auteur. Théâtre de l'Œuvre. Salle du Nouveau-Théâtre, 15 rue Blanche à Paris, 1896 ; in-12 broché. 4 ff.

Rarissime prospectus imprimé par La Critique, sur simili Japon français, destiné aux spectateurs de la première représentation d'Ubu Roi, du 20 décembre 1896.

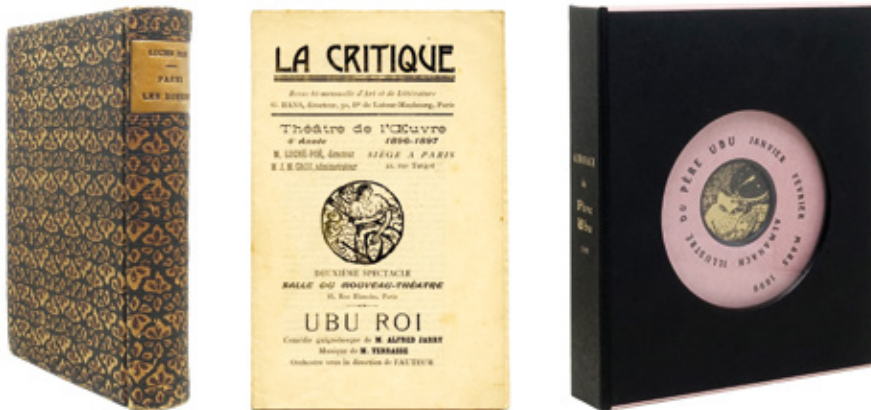
Il comprend deux textes : le premier – très important – de Jarry, deux pages de présentation de la pièce et de Monsieur Ubu, l'autre non signé, d'Émile Strauss, cheville ouvrière de La Critique et grand admirateur de Jarry, créateur des personnages de Martine et Papyrus qu'il fait dialoguer ici.

132—JARRY (Alfred) & BONNARD (Pierre). ALMANACH DU PÈRE UBU ILLUSTRÉ. (Janvier-Février Mars 1899). Paris, imprimerie Renaudie, 1899 ; in-16 carré (11,5 x 9,7 cm), broché, conservé dans une boîte noire bordée de rose avec hublot en plexi, contenant une chemise ajourée à quadruple rabats, l'un rose bordée de noir, l'un ocre reprenant l'illustration de couverture et le titre en gidouille, les autres noirs – chemisette blanche à dos noir supplémentaire (Julie Nadot).

Édition originale et premier tirage des 21 dessins de Pierre Bonnard.

Outre diverses variétés, éphémérides, fêtes automobiles, dialogues et connaissances utiles (actuelles comme inactuelles) – à travers l'Atlantique nous arrive la peinture mirifique de Gauguin, fondateur de l'art académique haïtien (sic). Et à La revue blanche, Vallotton expose des parties intimes de l'amour. Et Vuillard décore au moyen de panneaux –, le présent almanach contient une pièce secrète du Père Ubu, *L'île du diable*, et surtout, la nécrologie de Stéphane Mallarmé auquel l'éminent Docteur Faustroll rend un hommage lumineux.

Exemplaire impeccable, couronné de ses petits papillons roses comme le temps. Irrésistible et somptueux cénotaphe (rempli) cartonné de Julie Nadot *celle qui emboîte*



133—JEAN (Lucien). DANS LE JARDIN. Paris, Imprimerie L. Badel, 1901 ; in-12 carré, demi-percaline anthracite, non rogné, couverture et dos conservés (reliure de l'époque). 103 pp., 1 f.

Édition originale du premier livre de l'auteur, tirée à 200 exemplaires numérotés sur vergé (seul tirage). 4 nouvelles : *Dans le Jardin*, *Le Dernier chant de Marsyas*, *Barnabé* et *Deux Maisons*.

Envoi a. s. : A Lucien Descaves *Hommage sympathique Lucien Jean*.

Né Dieudonné (1870-1908), Lucien Jean perdit son père à l'âge de seize ans, entra comme auxiliaire à la préfecture de la Seine et travailla comme dessinateur à l'annexe de l'avenue Victoria puis au service de l'éclairage, à la mairie du 4^e arrondissement. Militant libertaire, anarchiste, il collabora à de nombreuses revues d'avant-garde (*Antée*, *l'Art Social*, *la Société nouvelle*, *la Plume*, *l'Enclos*, *l'Ermitage*, *le Mercure de France*) comme au cénacle de la Montagne Sainte-Genève que fréquentaient Zo-d'Axa, Georges Deherme, Louis Lumet, Victor Barrucand et Émile Janvion. Il fonda *Aujourd'hui* qui n'eut que quatre numéros (avril-août 1902). Écrivain apprécié, de santé très fragile, Lucien Jean n'eut le temps de publier, à compte d'auteur, que ce petit livre et deux minces plaquettes *Un vieil homme* (n°134) et

Souvenirs de l'hôpital (non venu). Georges Valois, qui fut son ami, a réuni après sa mort quelques-uns de ses meilleurs écrits dans *Parmi les hommes* (n°135). Lucien Jean exerça une grande influence sur Charles-Louis Philippe qui le prit à deux reprises pour modèle : pour son Louis Buisson dans *Bubu de Montparnasse* et pour son Lucien Teyssède dans *Croqui-gnole*. (cf. *Le Maitron & Le Dictionnaire des Anarchistes*). Bel exemplaire.

134–JEAN (Lucien). UN VIEIL HOMME. Paris, s. e. (imprimerie Blais et Roy), 1905 ; in-8, bradel papier floral, tête or, non rogné, couverture (*Stroobants*). 35 pp.

Édition originale tirée à 100 exemplaires seulement, sur vélin, tous numérotés.

Envoi a. s. : à André Ruyters Sympathiquement Lucien Jean.

135–JEAN (Lucien). PARMIS LES HOMMES. Nouvelles. Petits caractères – Petites gens de la cité – Notes – Carnet de route – Le Romantisme nietzschéen. Notice de Georges Valois. Paris, *Mercur de France*, 1910 ; in-12, bradel papier gaufré noir à motifs floraux ocre et rouge, gardes pâquerettes, tête or, non rogné, couverture conservée (*reliure de l'époque*). xi & 321 pp.

Édition collective, en partie originale.

UN DES QUELQUES EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE réservés aux souscripteurs (46 ?).

Bel exemplaire, relié avec goût – probablement de la bibliothèque d'André Ruyters.

136–JOYCE (James). DEDALUS. Portrait de l'artiste jeune par lui-même. Roman traduit de l'anglais par Ludmila Savitzky. Paris, *Éditions de La Sirène*, 1924 ; in-8, demi-chagrin maroquiné rouge, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (*Lavaux*). 274 pp., 2 ff. (table & A. I.)

Édition originale française du premier roman de James Joyce.

UN DES 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, seul tirage en grand papier – celui-ci comptant parmi les 25 premiers, avant 10 hors-commerce numérotés de 26 à 35.

A Portrait of the Artist as a Young Man parut en 1916. C'est dans ce roman largement autobiographique qu'apparaît Stephen Dedalus, l'artiste et l'alter ego de l'auteur, que l'on retrouvera ensuite dans *Ulysse*. Ezra Pound convainquit Ludmila Savitzky d'en faire la traduction : originaire d'Ekaterinbourg (Sibérie occidentale), traductrice des poésies de Constantin Balmont, actrice, critique littéraire et auteur de livre pour enfants, sa parfaite maîtrise des langues (russe français, allemand, italien et anglais) en faisait la candidate idéale. Cinq années lui furent nécessaires pour retranscrire le style unique de l'écrivain irlandais. Joyce ne manqua pas de lui reprocher cette lenteur mais, au final, fut très satisfait de son travail – d'ailleurs, sa traduction, largement plébiscitée, reste encore celle de référence.

Grâce à ses relations parisiennes Ludmila Savitzky obtint de *La Sirène* la publication de *Dedalus*. Elle se fit même un peu l'agent littéraire de Joyce devenu son jeune protégé : elle l'hébergea plusieurs mois à Paris, en 1920, et lui présenta, un soir de juillet, la jeune libraire éditrice de *Shakespeare and Company*, Sylvia Beach, qui allait jouer un rôle central dans sa vie.

Après *Ulysse* et *Gatsby le Magnifique*, *Dedalus* ou *Portrait de l'artiste en jeune homme* figure à la 3^e place dans la liste des cent meilleurs romans de langue anglaise du XX^e siècle établie par la Modern Library en 1998. Bel exemplaire, très appréciable sur Grand Papier – le papier du tirage courant étant le plus souvent jauni, brûlé, cassant, en poussière quoi...

137–LABÉ (Louise). ŒUVRES DE LOUISE CHARLY, LYONNOISE, DITE LABÉ, SURNOMMÉE LA BELLE CORDIÈRE. Lyon, Chez les Frères Duplain, libraires, 1762 ; in-12, basane marbrée havane, dos orné, pièce de titre en maroquin rouge, tranches marbrées (reliure de l'époque). XXXII & 212 pp.

Troisième édition et première édition en librairie depuis l'édition originale de 1555.

Un frontispice, un fleuron, 4 vignettes et 4 culs-de-lampe par Nonnotte gravés par Daullé.

D'après Brunet, le tirage serait de 525 exemplaires : *ce fut Pierre Adamoli qui en dirige l'impression faite sur un exemplaire de 1555, et due aux presses d'Aymé Delaroche. Quant aux recherches sur la vie de Louise Labé, placées au commencement du volume, elles ne peuvent être, en aucun cas, de Charles-Joseph de Ruolz, comme nous l'avons dit par erreur autrefois.*

Une restauration ancienne en haut de la reliure, quelques pâles salissures de papier.



138–LA BRUYÈRE (Jean de). LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE TRADUITS DU GREC. Avec les caractères ou Les Mœurs de ce siècle. Paris, Chez Estienne Michallet, 1688 ; in-12, maroquin rouge, janséniste, dentelle intérieure, tranches dorées sur marbrure (Duru 1851)

30 ff préliminaires non chiffrés, puis paginé de 53 à 360, 1 f. pour le privilège, un autre pour les fautes d'impression – les pages 311 et 222 sont cartonnées, comme tous les exemplaires connus

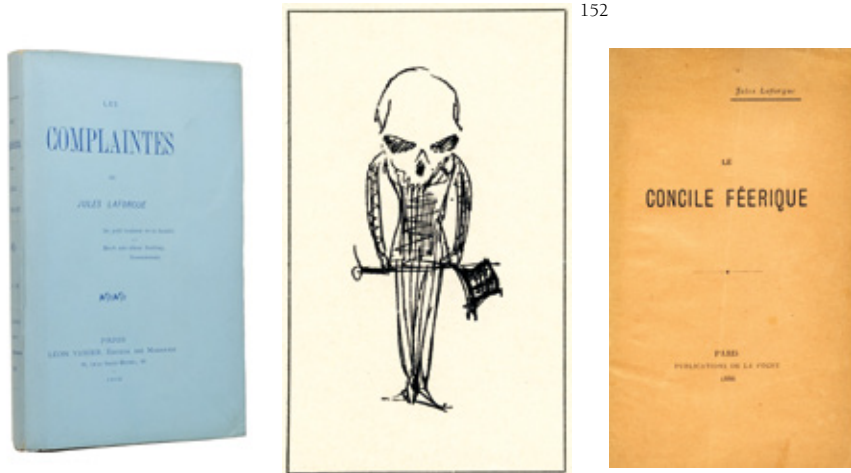
Édition originale – avec les corrections ou cartons communs à tous les exemplaires connus mais avec l'errata fautif qui contient deux renvois qui ne correspondent pas (p 268 au lieu de 288 – p 344 au lieu de 345)

Ex-libris de la bibliothèque de Madame Gabriel Delessert, née Valentine de Laborde, petite-fille du célèbre financier, mariée à Gabriel Delessert, archéologue et préfet de Police de Paris démis sous la Révolution de 1848.

Sous la monarchie de Juillet, Valentine Delessert tint un salon fort réputé rue Basse de Passy que fréquentèrent Chateaubriand, Delacroix, Musset, Marie d'Agout ou sa fidèle Comtesse de Castiglione. De 1836 à 1851, elle fut la maîtresse et l'égérie de Prosper Mérimée, grandement et gravement amoureux (il ne cessa jamais de l'aimer) – *elle était pourvue*, écrit-il, *des trente-six qualités physiques recommandées par Brantôme et des qualités morales que ce cochon-là ne savait pas apprécier.* Hélas, l'impétueuse Valentine délaissera l'auteur de *Carmen* pour Maxime Du Camp – *tout s'est passé ainsi que nous le pensions, mon cher vieux, et la Valentine*

appartient à ton ami, se rengorge-t-il auprès de Flaubert – mais peu à la hauteur, Du Camp, si bien nommé, fut promptement expédié et la belle Valentine se donna à Rémusat. Elle a inspiré à Flaubert le personnage de Madame Dambreuse de *L'Éducation sentimentale*.

Ex-libris de l'écrivain Jules Lemaître & ex-libris du bibliophile Édouard Moura. Des corrections anciennes dans les marges, on a ajouté les numéros de pages au regard des intitulés sur la table. Duru (qui date sa reliure 1851) s'installe rue des Prouvaires en 1843 et abandonne son atelier en 1863 à son doreur qui signe Chambolle-Duru. Très bel exemplaire.



139 – [Laforgue] LETTRE A. S. DE JULES LAFORGUE À [J.-K. HUYSMANS] Tarbes, Dimanche. Sans date [septembre-octobre 1885], 3 pages in-12 (111 x 178 mm).

Mon cher confrère, cet aimable et consciencieux billet de vous m'a ravi ! – j'enrageais encore parfois à l'idée de m'être bien naïvement hâté à me faire publier et colporter. Merci de m'avoir si sérieusement remonté dans ma dignité, qui est grande ; c'est pas peu qu'avoir distrait ce cher des Esseintes à un endroit si sensible ! Croyez bien que j'en suis fier comme il faut. Je vous enverrai avec un soin tout singulier mon Imitation de Notre-Dame la Lune à la fin du mois. C'est bien différent au premier abord des Complaintes – mais vous verrez. Et puis j'espère qu'au premier hasard de votre milieu qui vous mènera bien à l'autre vous voudrez bien que nous causions des arts, mais de vous et de l'art comme deux bons augures qui devraient se rencontrer – avec l'assurance, vous le savez, de ma suave dilection pour votre art et votre intolérance très distinguée. Jules Laforgue.

Cette lettre inédite serait d'octobre 1885 selon Jean-Louis Debauve (*Œuvres complètes de Jules Laforgue*, Tome II, page 795) qui en signale l'existence par son passage en vente publique, en 1926, sans avoir jamais découvert, par la suite, aucun détail sur son contenu. Laforgue a vraisemblablement écrit au moins deux ou trois lettres à Huysmans à la fin de 1885 ou au début de 1886 ajoute Debauve. Toujours d'après ce dernier, on ne connaît qu'une lettre de Huysmans à Laforgue, la longue et importante lettre datée de septembre 1885 (*Op. cit.*), à laquelle, justement, répond ici Laforgue.

Huysmans lui écrivait son admiration pour *Les Complaintes* et comment le livre l'avait insidieusement requis, avec ses horizons fuyant dans des brumes, ses épithètes suggestives ouvrant des échappées sur lesquelles on rêve, ses verbes fabriqués curieusement, ses vers bizarrement rimés où les pluriels baisent le singulier. (...) *La Complainte des pianos – et de la bonne lune et bien d'autres qui sont véritablement de bonnes berceuses d'au-delà, de subtiles musiciennes qui vous hantent, une*

fois le livre fermé (...) cette mélancolique phrase qu'on se répète : que tristes sous la pluie, les trains de marchandises ! Ça a été un fin régal pour des Esseintes (...)

140—LAFORGUE (Jules). LES COMPLAINTES. Paris, Léon Vanier, 1885 ; in-12, broché. Belle boîte étui de chagrin noir à dos rond. 145 pp., 1 f.

Édition originale tirée à 500 exemplaires, sans grand papier.

Bel exemplaire neuf, tel que paru (enfin une légère fendille au dos), non coupé.



141—LAFORGUE (Jules). LES COMPLAINTES. Paris, Léon Vanier, 1885 ; in-12, demi-maroquin grenat, dos à nerfs orné, fleurons dorés, tête or, non rogné, couverture conservée (Alidor Goy).

Édition originale. Une signature ex-libris sur le titre. Bel exemplaire.

142—LAFORGUE (Jules). L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE. Paris, Léon Vanier, 1886 ; in-12, reliure janséniste de box rose doublé box vert, dos à nerfs, filets sur les coupes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui (Huser). 72 pp.

Édition originale tirée à 500 exemplaires, sans grand papier.

Bel exemplaire, c'est Huser.

143—LAFORGUE (Jules). LES COMPLAINTES & L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE. Paris, Léon Vanier, 1885 & 1886 ; deux volumes in-12 reliés en un, demi-chagrin noir à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couvertures (Honnelaître).

Éditions originales.

Les Complaintes au complet. Les deux recueils furent imprimées par Léon Épinette, alias Léo Trézenik, directeur du journal *Lutèce* dans lequel Laforgue inséra ses premières *Complaintes*. Quelques rousseurs, couvertures un peu défraîchies ... Jolie reliure à l'œil de chat.

144 – LAFORGUE (Jules). L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE. Paris, Léon Vanier, 1886 ; in-12, maroquin sable, dos à nerfs, filets sur les coupes, dentelle intérieure, tranches dorées sur témoins, couverture conservée (Pierre Boutahy).

Édition originale.

Envoi a. s. : à M. Édouard Dujardin, très sympathiquement, Jules Laforgue.

Édouard Dujardin, l'inamovible monologueur d'intérieur des *Lauriers coupés*, fondateur ou directeur de revues fameuses, eut pour la mémoire de Jules Laforgue une piété admirative et devint, après la mort du poète, le plus fervent de ses éditeurs.

C'est à Berlin qu'ils se rencontrèrent, Laforgue était lecteur auprès de l'Impératrice quand Dujardin, directeur de *la Revue wagnérienne*, parcourait l'Allemagne en dilettante. Après le refus de Vanier de publier à compte d'éditeur les *Moralités légendaires* (les *Complaintes* comme *l'Imitation* sont à compte d'auteur), Laforgue sollicita Dujardin qui venait de relancer *La Revue indépendante*. En attendant d'être pourvu de Phynance pour une édition, Dujardin appointa le poète désargenté avec une *Chronique parisienne* mensuelle (n°152). Quand fut décidée la publication des *Moralités*, en juillet 1887, il ne restait à Laforgue qu'un mois à vivre – très affaibli, il ne put suivre la composition du livre au point que Dujardin dut lui faire parvenir un questionnaire ou il n'avait qu'à répondre par oui ou non. I : *N'aimeriez-vous pas mieux le titre « Moralité légendaires » au lieu de « petites moralités légendaires » ; comme éditeur, je le préfère beaucoup ; aussi, d'ailleurs, comme confraternel ami.* (de la main de Laforgue) : *Oui.* (O. C. T II 365).

Contrairement à un Vanier ou un Vallette, Dujardin, éditeur intègre, ne devait pas en rester là. En mars 1888, rattrapant in extremis un manuscrit inédit qui végétait de mains en mains (Théodor de Wyzewa, Gustave Kahn, Jean Thorel, Francis Vielé-Griffin), Dujardin fit paraître dans sa *Revue indépendante* les *Fleurs de bonne volonté* (n°149), qu'il fit suivre en 1890 – associé avec Félix Fénéon – des *Derniers vers*, monumental recueil édité dans le seul cadre d'une souscription désintéressée (57 exemplaires) – *établi avec un soin, une conscience et une minutie qui en font un modèle d'édition critique et motivent une admiration unanime* (Debaube).

En 1894, il publiera encore une première collective des *Moralités* et des *Poésies* avant d'être « dessaisi », en 1902, par le chlorotique Camille Mauclair pour l'intégrale publiée par le *Mercur de France* (n°151).

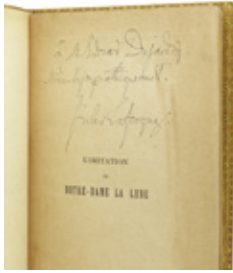
Les dédicaces de Jules Laforgue sont fort rares. Jean-Louis Debaube, qui n'oubliait jamais ni une vente publique ni un catalogue de livres anciens qu'il examinait à la loupe, n'en recense qu'une demi-douzaine pour *Les Complaintes*, guère plus pour *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* (O. C. TI 641 & TII 115) – les seuls recueils susceptibles d'être dédicacés.

145 – LAFORGUE (Jules). LE CONCILE FÉRIQUE. Paris, Publications de La Vogue, 1886 ; plaquette in-8, bradel toile de soie rouge décorée d'enfants jouant au cerceau, au cerf-volant, avec un petit chien ou une petite brouette, pièce de titre de maroquin noir en long, non rogné, couverture conservée (Féchoz). 16 pp.

Édition originale.

Un des 10 rarissimes exemplaires sur Japon.

Le Concile féérique parut dans *La Vogue* en juillet 1886 – avec *Les Illuminations* de Feu Arthur Rimbaud (sic) ou *Les Impressionnistes en 1886* de Félix Fénéon (annoncés à paraître sur la quatrième de couverture du *Concile*) – et fit l'objet d'une édition à petit nombre : 50 exemplaires sur papier vergé de Hollande, au filigrane Arches, et 10 exemplaires sur papier Japon (français) fabriqué en Ardèche à Annonay.



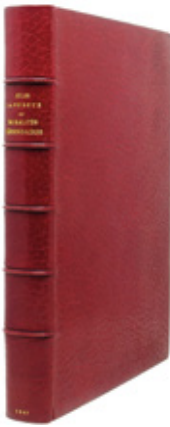
A l'exception de quelques exemplaires de passe, tous les exemplaires sont numérotés et paraphés G.K. à la main par Gustave Kahn, directeur de *La Vogue*. La numérotation des Japon débute après les Hollande.

La publication de cette mince plaquette dont le tirage n'était pas encore épuisé en 1888, passa complètement inaperçue et ne donna lieu à aucun compte rendu dans la presse. Dernière publication du vivant du poète, elle n'eut pas davantage de service de presse – Jules Laforgue était alors à Berlin, lecteur de l'Impératrice.



Le Concile féérique est fait d'un arrangement de cinq poèmes appartenant aux *Fleurs de bonne volonté* (recueil encore en gestation) que Laforgue remania entièrement pour en faire un échange dialogué entre des personnages de comédie : *le Monsieur, la Dame, un Chœur et un Écho*. Il fut représenté le 11 décembre 1891, au Théâtre d'Art de Paul Fort, en même temps que *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck (n°161) et *Théodat* de Remy de Gourmont – Adolphe Retté assura la mise en scène, Sérusier, Bonnard, Vuillard et Ibels, signèrent les décors.

Relié avec un goût exquis, cet exemplaire appartenait à Jean Ajalbert, un jeune poète de 23 ans, qui collaborait alors à *La Vogue* en même temps qu'à *La Pléiade* ou à *La revue indépendante*, et qui venait de publier son premier livre de vers, *Sur le Vif*, des vers impressionnistes préfacés par l'écrivain Robert Caze. C'est d'ailleurs dans le modeste logis de cet ancien Communard, d'abord rue d'Amsterdam puis rue Condorcet, logis où devait se formuler le pointillisme et s'épanouir le néo-impressionnisme, que se retrouvait, tous les lundis, entre 1884 et 1886, l'avant-garde du journal *Lutèce* – berceau du Symbolisme et des tendances nouvelles : Huysmans, Hennique, Alexis, Régnier, Vielé-Griffin, Adam, Moréas, Laforgue, Darzens, Fénéon, Vignier, Vidal, Trézenik, Gustave Kahn ou l'éditeur Pierre-Victor Stock – et les peintres modernes, les Pissarro, Dubois-Pillet, Raffaëlli, Luce, Angrand, Signac et Seurat. Un carrefour de talents en devenir les plus divers, sans étiquette encore, sauf pour le clan des « néo » en train de se rallier à la division des tons...



Féchoz (il manque au *Fléty*) est alors le relieur attiré de Jean Ajalbert – le poète dandy lui fait exécuter tout un train de relieur à la *bradel* avec ces ravissants tissus anglais imprimés de motifs directement inspirés des illustrations de Kate Greenaway (Voyez également le n°211).



146–LAFORGUE (Jules). LE CONCILE FÉRIQUE. Autre exemplaire : demi-marquain framboise à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture (Alix).

Un des 50 exemplaires sur Hollande. Superbe exemplaire, finement relié par Alix.

147 – LAFORGUE (Jules). MORALITÉS LÉGENDAIRES. Avec un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Émile Laforgue. Paris, Librairie de la Revue Indépendante, 1887 ; in-8, maroquin janséniste rouge, dos à nerfs, encadrements dorés intérieurs, doublures et gardes de moire sang, tranches dorées sur témoins, couverture conservée (Huser). 229 pp., 2 ff. - non comprises deux eaux-fortes.

Édition originale, tirée à 420 exemplaires.

Un des 20 exemplaires réimposés sur grand vélin français à la cuve, seul tirage de tête.

Le portrait dessiné et gravé par le frère du poète est en double état, bistre et noir.

Relié avec une lettre a. s. de Jules Laforgue à Édouard Dujardin, l'éditeur du volume :

Vous savez, si je ne me trompe, que j'ai un volume de prose à vous offrir, un volume composé de sept nouvelles dont cinq ont paru dans La Vogue, et intitulé Petites moralités légendaires. Le manuscrit en est prêt ; auriez-vous l'obligeance de m'indiquer un jour et une minute où je pourrais venir au moins vous le remettre ? Recevez, je vous prie, Monsieur, mes salutations distinguées. Jules Laforgue. La lettre est datée du 19 janvier 1887, sept mois avant la mort du poète. Le livre fut imprimé le 5 novembre suivant.



143



146

148 – LAFORGUE (Jules). MORALITÉS LÉGENDAIRES. Autre exemplaire : in-12, demi-chagrin bleuté à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (reliure de l'époque).

Édition originale. Un des 400 numérotés sur vélin mécanique.

149 – LAFORGUE (Jules). DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ – vers inédits. *La Revue indépendante*, n°18, avril 1888 ; in-12, bradel papier gaufré paille coupée, tiges et fleurs de chardons, gardes de liserons blancs sur rose ancien, tête or, non rogné, couverture conservée (reliure de l'époque). 303 pp.

Édition originale des *Fleurs de bonne volonté* publiée intégralement d'après le manuscrit inédit de Jules Laforgue. Ce dernier l'avait proposé à Léon Vanier qui en refusa la publication autrement qu'à compte d'auteur, comme l'avaient été *Les Complaintes* et *L'imitation*.

Il garda son volume, résolu de ne pas le publier puis reprit un certain nombre des vingt pièces qui le composaient, en les remaniant, les combinant, les développant. Il en tira *Le*

Concile féérique publié dans *La Vogue* (n°144). Le manuscrit passa de mains en mains avant qu'Édouard Dujardin ne le publie, dans sa forme originelle, dans ce numéro de sa *Revue indépendante*. Il sera repris en volume, en 1890, dans les *Derniers vers*.

Relié avec goût, probablement par André Ruyters (cf. n°135).

150—LAFORGUE (Jules). LES DERNIERS VERS DE JULES LAFORGUE. Des Fleurs de bonne volonté. Le Concile féérique. Derniers vers. Édités avec toutes les variantes par MM. Édouard Dujardin & Félix Fénéon. Paris, S. e. (imprimerie Deslis), 1890 ; in-8, broché. Chemise, étui. VIII & 301 pp.

Édition originale pour les *Derniers vers* et les *Fleurs de bonne volonté* – le *Concile féérique* ayant fait l'objet d'une publication par *La Vogue* en 1886.

Cette publication a été faite par souscription, par les soins et au compte de M. Édouard Dujardin, ex-directeur de *La Revue indépendante*, qui envoyait la copie à l'imprimerie en janvier 1890. La souscription, émise en février suivant, réunissait cinquante signatures, et l'impression de l'ouvrage était achevée en août de la même année. L'édition étant réservée à ses souscripteurs et n'étant pas mise dans le commerce, le tirage, numéroté à la presse, a strictement compris : 50 exemplaires (n°1 à 50) destinés aux souscripteurs ; 5 exemplaires (n°51 à 55) destinés à un parent de Jules Laforgue, aux éditeurs et à deux collaborateurs ; et 2 exemplaires (n°56 et 57) déposés suivant la loi (Justificatif de l'ouvrage)

Publication établie avec un soin, une conscience et une minutie qui en font un modèle d'édition critique et motivent une admiration unanime (Jean-Louis Debauve) – on ne se répète pas, on enfonce le clou.

Exemplaire numéro 6 souscrit par Étienne Dupin (O.C. TII p. 131).

Petites rousseurs acceptables en début de volume, sinon bel exemplaire.

151—LAFORGUE (Jules). ŒUVRES COMPLÈTES. MORALITÉS LÉGENDAIRES. LES DEUX PIGEONS – POÉSIES – MÉLANGES POSTHUMES. Portrait de Jules Laforgue par Théo Van Rysselberghe. Paris, Société du Mercure de France, 1902-1903 ; 3 volumes in-12, reliure souple à la bradel, tissu japonais ocre brodé de fleurs et d'oiseaux, témoins, couvertures et dos conservés (Alidor Goy).

272 pp., 1 f. de table – 465 pp., 1 f. – 341 pp., 2 ff.

Première édition collective des œuvres de Jules Laforgue – en grande partie originale.

UN DES 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul grand papier.

Moralités légendaires est publié en octobre 1902 – il se cale sur l'édition Dujardin (Vanier) de 1894 qui, contrairement à ce que laisse entendre le *Mercury*, avait déjà publié les *Deux Pigeons*.

Poésies est publié en mars 1903 – 29 poèmes du *Sanglot de la Terre* (sur la centaine de pièces retrouvées) paraissent pour la première fois.

Mélanges posthumes est publié en octobre 1903, sous-titré : *Pensées et paradoxes – Pierrot fumiste – Notes sur la femme – L'art impressionniste – L'Art en Allemagne – Lettres*. Il s'agit de textes inédits qui paraissent en volume pour la première fois, essentiellement à partir des travaux de Félix Fénéon qui déchiffra et transcrivit les carnets de notes, les lettres et les manuscrits communiqués par la famille. Il les publia, avec plus ou moins de régularité mais toujours avec conscience et rigueur, dans *La revue blanche* entre 1891 et 1897. Lorsqu'à l'instigation de Francis Viel-Griffin, le *Mercury de France* annonça officiellement son édition intégrale

qui devait se faire avec l'aide des admirateurs pieux de notre poète et dans un avenir propice – Fénéon suspendit naturellement ses prépublications.

Deux premières souscriptions furent lancées qui rapportèrent plus de 1600 francs pour 83 souscripteurs ce qui devait rassurer Père Vallette plus gestionnaire qu'éditeur.

Un flou artistique voile la raison qui fit que Camille Mauclair en devint le maître d'œuvre, plutôt que Fénéon ou Dujardin – incontestablement plus habilités. Jean Louis Debauve a minutieusement retracé l'histoire et les aléas de cette édition – *une pièce héroï-comique* – dans *A la recherche des manuscrits de Laforgue* (O. C. T III) concluant : *Finally, il faut bien admettre que, même si c'est sans rire que Mauclair affirme dans l'introduction générale : « C'est avec les plus extrêmes réserves de conscience que la dernière main a été portée sur ces papiers et ses notes », cette édition, malgré ses multiples défauts, a énormément contribué à faire découvrir Laforgue par le public du début de ce siècle.*

Dédiacés par André Malraux

152–LAFORGUE (Jules). CHRONIQUES PARISIENNES, ENNUIS NON RIMÉS. Textes inédits, tome I, avec frontispice de l'auteur – DRAGÉES, CHARLES BAUDELAIRE, TRISTAN CORBIÈRE. Textes inédits, tome II, avec dessins de l'auteur. *Paris, La Connaissance, 1920 & 1921* ; deux volumes in-12, bradel papier à la cuve bleu, pièce de chagrin marron avec titre général et toison, tête or, non rognés, couvertures conservées (*reliure de l'époque*). 121 & 175 pp.

Édition originale en volume de ces inédits recueillis dans les petites revues d'époque et publiés par André Malraux – tout jeune éditeur pour le compte de René-Louis Doyon à *La Connaissance*. Tirage à 500 exemplaires. Chaque volume contient un envoi a. s. d'André Malraux au crayon. Sur le tome I : *A monsieur G.A. Drains, en témoignage de toute ma sympathie. André Malraux. Cet exemplaire est un des 10 ex. tirés spécialement pour moi.* Sur le tome II : *à Monsieur Drains qui aime Laforgue et que Laforgue aurait aimé. André Malraux.*

Peintre et illustrateur belge, Geo A. Drains illustra *Les Complaintes* de Jules Laforgue pour la Collection du Sagittaire (éditions Simon Kra) que dirigea ensuite le jeune Malraux. Il fit aussi pour ce dernier un Jarry – *Gestes, suivis des Paralipomènes d'Ubu* – et, sous le pseudonyme de Couperyn, *Le Bordel de Venise* du Marquis de Sade. Bel exemplaire.



153–LAMOÏTHE (Baron de). TÊTE DE MORT OU LA CROIX DU CIMETIÈRE DE SAINT-ADRIEN. *Paris, Ménard et Desenne, 1817* ; 4 tomes in-12, reliés en deux volumes, demi-basane havane à petits coins verts, dos lisse orné, tranches cirées (*reliure de l'époque*). *Faux-titre, frontispice, titre & 270, 304, 315, 302 pp.*

Édition originale. Elle est ornée de quatre admirables frontispices – deux sont particulièrement saisissants.

Membre du Conseil d'État sous Napoléon 1^{er}, nommé sous-préfet de Toulouse puis de Livourne, Lamothe-Langon débute sa féconde carrière d'écrivain par des *Odes* multiples et diverses qu'il dédie *à leurs majestés impériales*. Après s'être illustré à la bataille de Viareggio, il est fait Baron d'Empire. Pendant les Cent-Jours, il est le préfet de Carcassonne. La Restauration le débarque et le ruine. Lamothe écrit alors des romans à la mode pour gagner sa vie, comme ce terrifiant *Tête de mort*, qui annonce le *Spectre de la galerie du château d'Estalens* (1819) ou *La Vampire, vierge mais hongroise* (1825).

Dans les années 1830, Lamothe-Langon devient une des stars des cabinets de lecture, *une espèce de Protée, se produisant en librairie sous toutes les formes humaines et sous tous les déguisements. Un jour, il signe le livre nouveau de son nom. Une autre fois, l'œuvre était d'un ancien Diplomate ou d'une Duchesse (...)* Lorsque l'éditeur Ladvozat mit à la mode la manie des *Mémoires*, le baron tira vingt morts illustres de leurs sépulcres pour leur faire raconter leurs vies, et le public, toujours vorace, toujours crédule, a avalé tout cela (Philibert Audebrand, *Romanciers et viveurs du XIX^e*). Mais le plus beau titre de gloire de Lamothe-Langon reste sans conteste son *Histoire de l'Inquisition* (1829) faite à partir d'archives encore jamais exploitées du diocèse de Toulouse, livre remarquable et sérieux dans lequel il relate d'atroces histoires apocryphes d'ensorceleuses, allant jusqu'à inventer « la chasse aux sorcières » au moyen-âge... L'ouvrage influencera une myriade d'historiens et de littérateurs – ainsi Jules Michelet qui s'inspira directement des travaux de Lamothe-Langon pour composer sa *Sorcière*, publiée en 1862. Il faut attendre 1973 pour que cette supercherie soit dénoncée par les historiens Norman Cohn et Richard Kieckhefer – les archives du diocèse de Toulouse n'avaient jamais existé autrement que dans l'imagination fertile de notre baron.



154 – LANOS (Henri). LE CAPITAINE NEMO DANS LE NAUTILUS. Dessin original signé, crayon, encre et lavis (32,5 x 28,5 cm), monté sur carton.

Dessin réalisé par Henri Lanos pour illustrer son étude publiée dans le numéro 44 du journal *L'Aventure* du 19 avril 1928 – étude qui commémorait le centenaire de la naissance de Jules Verne (1828-1905). Le dessin représente le Capitaine Nemo et le professeur Arronax admirant derrière un grand hublot du Nautilus les ébats d'un poulpe géant.

Peintre et dessinateur, Henri Lanos (1859-1929) fit ses débuts d'illustrateur pour des romans d'Alphonse Daudet, Maupassant, Hector Malot ou Zola. Il se spécialisa ensuite dans l'illustration de travaux scientifiques, de romans conjecturaux ou d'anticipation (notam-

ment pour H. G. Wells), signant parfois ses dessins du pseudonyme de Nosal. Il a collaboré à *L'Illustration*, *La Vie Moderne*, *Nos loisirs* et *Je sais tout*.

Cette admirable planche échappée de *Vingt Mille Lieues sous les mers* est l'une des deux illustrations qu'il fit dans le sillage de Jules Verne – la seconde, inspirée de *La Terre à la Lune*, clôturait son article de *L'Aventure*. C'est grand, c'est splendide.

155–LAZARE (Bernard). LE MIROIR DES LÉGENDES. Paris, Alphonse Lemerre, 1892 ; in-12, demi-marochin bleu de Prusse à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture conservée (*reliure de l'époque*). 282 pp.

Édition originale. Dos légèrement passé, sinon bel exemplaire.

156–[Huysmans] LAZARE (Bernard). LES PORTEURS DE TORCHES. Paris, Armand Colin, 1897 ; in-12, modeste toile noire d'époque. 299 pp.

Édition originale. On joint une belle carte a. s. de Huysmans à Bernard Lazare, 14 février 97, enveloppe conservée : *Merci des Porteurs de Torches que je viens de lire. Vous avez eu la coquetterie de jouer avec l'ancienne forme du roman à tiroir et vous vous êtes tiré, haut la main, de cette invraisemblable gageure. En somme, votre livre, c'est de la jolie dynamite – s'il est certainement dans ce défilé saccageant des idées, de réfutables paradoxes, il y a aussi de terribles vérités qu'il ne serait pas facile de rétorquer. L'une d'elles m'ajouit plus spécialement – votre démolition méprisante de l'Économie Politique. C'est soulagement d'entendre enfin bafouer cette solennelle pitrerie de gens riches. Ah ça, laissez moi vous recommander l'hilarant spectacle de l'entrée de la rue Saint-Guillaume. Ah ! je vous assure que les têtes sont à voir ! – qu'est ce que pour l'avenir, ces petits bourgeois déjà repus nous préparent ?* La lettre... à défaut d'un bel exemplaire.

157–[Lazare] BJØRNSON (Bjørnstjerne). AMOUR ET GÉOGRAPHIE. Traduction d'Auguste Monnier. Préface de Hugues Le Roux. Les Nouveaux mariés. Traduction de A. Albène et A. Monnier. Paris, Savine, 1895 ; in-12, bradel papier bleu arctique, tête marbrée, non rogné, couverture (*reliure de l'époque*). VIII & 267 pp.

Édition originale française de la célèbre pièce du grand romancier norvégien, prix Nobel de littérature en 1903.

Envoi a. s. : à M. Bernard Lazare, hommage du traducteur. A Monnier / André Albène.

On sait que l'écrivain anarchiste Bernard Lazare fut le premier à révéler l'injustice dont était victime le Capitaine Dreyfus, en 1896, et qu'il se consacra à l'affaire jusqu'à sa mort, en 1903 – on a un peu oublié qu'il est aussi l'auteur de la fameuse litanie des « J'accuse » que Zola fera passer à la postérité. La provenance est loin d'être anodine : dès le début de l'affaire, Bjørnstjerne Bjørnson relayait les articles de Bernard Lazare dans la presse norvégienne, et, embrassant la cause du Capitaine, proclama à plusieurs reprises sa foi en son innocence.

158–LEWIS (Matthew Gregory). LE MOINE. Paris, Maradan, 1797 ; 4 tomes in-16 reliés en un volume, demi veau-bleu, tranches cirées (*reliure de l'époque*).

178, 211, 210 & 270 pp.

Première édition in-16, publiée la même année que l'originale française.

Elle est illustrée de quatre frontispices (trop connus pour être encore reproduits) qui ne se trouvent pas dans l'originale. Le veau est persillé aux mors, mais la reliure reste solide.

159–LEWIS (Matthew Gregory). LES ORPHELINES DE WERDENBERG. Traduit de l'anglais par R. J. Durdent. Paris, J. G. Dentu, 1810 ; 4 volumes in-12, demi-basane verte & papier rose, dos lisse orné, titre et toison en veau havane, tranches cirées (reliure de l'époque). III, 294, 324, 384 & 336 pp.

Édition originale française de ce roman de Lewis librement adapté d'un roman allemand de Christiane Benedikte Naubert paru en 1789 : *Elisabeth, Erbin von Toggenburg, oder Geschichte der Frauen von Sargans in der Schweiz* (Maurice Lévy, *Le roman gothique anglais* 1764-1824). Une lecture sans danger... Agréable exemplaire.



Fig. 16. — L'homme noir



Fig. 15. — Le Nocturne roumain

L'Exemplaire d'André Breton

160–LUCA (Gherasim). LE VAMPIRE PASSIF. Avec une introduction sur l'Objet Objectivement Offert. Un portrait trouvé et dix-sept illustrations. Bucarest, Les éditions de l'oubli, 1945 ; in-8 (17 x 22,5 cm), broché. Boîte et chemise étui à rabats en veau noir et or (Mercher).

121 pp., 5 ff. (table des illustrations, colophon & annonce de parution).

Édition originale, écrite en français et publiée en Roumanie, à 460 exemplaires.

Elle est illustrée par 18 photographies de Theodor Brauner, frère du peintre Victor Brauner.

UN DES 20 EXEMPLAIRES, MARQUÉS DE A À T, SUR KUNSTDRUCK, du tirage de luxe – seuls ces exemplaires ont une couverture spéciale imprimée sur papier à l'or fin.

Marqué B, c'est l'exemplaire d'André Breton – ses initiales ont été ajoutées par Gherasim Luca sur le feuillet de garde (vente André Breton, n° 833, avec le cachet qui se révèle aux ultraviolets).

Sont jointes deux importantes lettres dactylographiées (1945), en français, adressées à André Breton, 2 & 4 pp. (21 x 28 cm), signées pour la première Trost et Gherasim Luca, et pour la seconde Paul Păun, Virgil Teodorescu, Gherasim Luca, Trost.

Le Vampire passif a la « beauté convulsive » d'une secousse sismique. Il fut conçu sous l'éclipse de la guerre, pendant qu'Antonescu – le Pétain roumain comme il se nomma lui-même – entreprenait de dévorer la Roumanie toute entière. Luca participe alors activement au groupe surréaliste de Bucarest, *l'Infra-noir*. Complètement isolé du reste du monde, le

jeune groupe ne cesse de multiplier les signaux, poursuivant l'œuvre de transformation révolutionnaire entreprise par le Surréalisme, alors que celui-ci ne dispose plus d'aucun organe autonome et voit ses membres s'exiler de l'Europe.

Fidèle à l'esprit du mouvement, *Le Vampire passif* répond aux objectifs que Breton fixait, en 1941, aux recherches surréalistes : *le dépaysement de la sensation et le dérèglement minutieux de tous les sens ; l'exploration en profondeur du hasard objectif, lieu de conciliation de la nécessité naturelle et de la nécessité humaine, pointe de la révélation, pivot de la liberté ; la prospection de l'humour noir, moyen extrême pour le « moi » de surmonter les traumatismes du monde extérieur.*

A partir de collages d'objets trouvés par hasard qu'il confectionne à distance pour des amis, Luca tente de découvrir, dans une agitation paroxystique d'interprétation, les relations occultes qui lient l'homme aux choses – une clé des signes – qui aurait le pouvoir d'exalter, à travers la langue magique des objets, une nouvelle communication mystérieuse entre deux ténèbres. Dénommés non sans humour O.O.O. – Objet Objectivement Offert (à Brauner, Hérold, Breton par exemple) – leur confection déclenche et surexcite les impulsions inconscientes de celui qui fait l'offre envers son destinataire. L'O.O.O. établit un rapport subversif, étrange et révélateur, tout à fait semblable à la libido qui dirige l'activité onirique ; il finit par devenir un objet magique, appelé à fournir *les rencontres bouleversantes* évoquées dans *L'Amour fou* d'André Breton (n°70).

Mais c'est avec toute la licence de l'humour noir que Luca trouve un nouveau recours à ces expériences et c'est sous la forme désespérée d'une catastrophe qu'il donne *au langage particulier du désir* son plus frénétique exutoire : à Bucarest, le 9 novembre 1940, à quatre heures du matin, dans le suprême balancement masturbatoire d'un tremblement de terre, *l'humanité se gélatinisait.*

Ce cataclysme panique de l'inconscient collectif ouvrait sur le monde la dernière chambre du monstre des Carpates : *les objets, ces mystérieuses armures sous lesquelles nous attend, nocturne et dénudé, le désir (...) cette catalepsie, ce spasme fixe, ce « fleuve dans lequel on ne se baigne qu'une seule fois » et dans lequel nous nous plongeons comme dans une photographie.* Et c'est dans la dixième figure centrale, pivot secret du livre que se déchaîne, violent et paradoxal, le vol magnétique du Vampire...

(Ce que la réédition maladroite, *José Corti 2001*, a complètement brouillé, le livre de Luca étant construit autour de cette figure manquante – d'ailleurs cette absence apparaît dans la table où l'on passe (et plonge), en tournant la page, de la neuvième à la onzième figure).

L'objet objectivement offert à André Breton est *la lettre L*. Luca lui consacre une part importante du livre. La couverture de cet exemplaire de luxe qu'il envoie à Breton en 1945 n'est pas une simple coquetterie d'imprimeur, elle est l'une des rares couvertures en or que Luca eut les moyens de tirer pour faire écho à la substance des objets réalisés ce 9 novembre 1940, mais que, faute d'argent, il ne put produire autrement qu'en bronze.

La première missive sur papier orange adressée à Breton était jointe au livre : *la difficulté des communications à l'heure actuelle, et d'autres innombrables obstacles que vous pourrez aisément deviner, nous obligent à vous envoyer ce volume par l'entremise d'une personne ayant voulu se charger de ce service, attendu que nos dernières (et tellement incomplètes) informations nous montraient que vous vous trouviez à New-York. Il ne nous est pas possible de vous faire part, à l'aide d'une lettre, et d'autant plus de celle-ci,*



Fig. 5. — La lettre L.

de tous les détails de notre activité personnelle, des difficultés qui rendent cette activité presque impossible, et des scissions qui ont divisé ici-même le mouvement surréaliste. Nous espérons pouvoir partir, soit pour la France, soit pour les USA, et compléter, par une indispensable entrevue personnelle, cette communication si brève (...) Nous voudrions recevoir votre réponse aussi vite que possible, qui nous parlât à la fois de nos amis Victor Brauner et Hérold (...) Nous vous envoyons en même temps l'expression de notre amitié passionnée et des sauvages espoirs qui nous unissent, à travers les infranchissables distances qui nous séparent aujourd'hui.

Luca avait rencontré Breton, une première fois, en 1938, à la galerie Gradyva par l'intermédiaire de leur ami commun, Victor Brauner. Dans ses entretiens radiophoniques de 1952, Breton mentionnera Luca et Trost (tous deux alors récemment émigrés) parmi ses amis *que seule l'hostilité des dirigeants de la culture française envers le Surréalisme en général avait empêchés d'atteindre la notoriété littéraire qu'ils auraient méritée*. Cet éloge fait aussi référence au fait que Luca et Trost avaient exprimé avec fermeté leur fidélité à l'esprit surréaliste à un moment décisif pour celui-ci, pendant la crise provoquée par la seconde guerre mondiale.

C'est tout le sens de l'importante déclaration commune signée des quatre membres de l'*Infra-noir* adressée à André Breton (4 pp. in-8 – enveloppe libellée pour New-York conservée) qui stigmatise dans un long réquisitoire les confusions artistiques et politiques du Surréalisme avant d'appeler à la convocation d'un congrès international du Surréalisme (*un moyen parmi les autres*) : (...) *nous ne sommes pas, malheureusement, en état d'être fiers d'avoir résolu le problème de la domination des forces matérielles, celles que la société nous oppose en premier lieu ; nous n'avons même pas le mérite d'avoir maintenu le débat, le travail ouvert du côté de l'objet, seule arme jusqu'à présent connue, et qui pourrait jeter le premier fil entre les solitudes des hommes et l'inconnu très vivant de ce monde. Si le regret peut avoir quelque droit dans notre cœur, c'est le regret de voir abandonnées ces routes magnifiques, qui nous touchent le plus. (...) Nous ne voulons que vous nommer nos désirs, nos espoirs en ce qui concerne l'avenir du mouvement surréaliste. Nous pensons à la conspiration de l'amour et du silence, à leur redoutable complicité, à tout ce qu'il y a d'invincible, d'inaltérable dans le noir et dans l'infra-noir de nos cœurs et dans celui des objets qui nous attendent dans le silence amoureux de la crainte (...) Dites-nous si vous voyez pour le Surréalisme une autre issue de la crise, de son désarroi actuel, en dehors du passage de l'étape de l'écriture automatique à celle de l'automatisme magique de l'action, si ce n'est pas ici que doit se trouver ce mouvement plus à gauche qui n'est pas encore, mais dont l'absence devient de plus en plus angoissante (...)*.

Une trentaine de feuillets ont pâti de l'humidité de la rue Fontaine, laissant une trace de mouillure marginale, très claire dans l'ensemble mais plus prononcée sur les trois derniers feuillets d'annonces – c'est tout à fait acceptable, et pluie, comme l'a anticipé Gherasim Luca, *dans le monde des rêves où j'aime à me mouvoir, le celluloid est de chair et le papier est d'eau*.

Un livre extraordinaire, tout simplement.

161 – MAETERLINCK (Maurice). *LES AVEUGLES*. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1890 ; petit in-12, cartonnage à la bradel papier fantaisie, tête rouge, couverture conservée (Paul Vié). 146 pp., 2 ff.

Édition originale – tirage unique à 150 exemplaires sur papier vergé. La couverture est en



parchemin feuille de cigarette. La troisième publication de Maeterlinck, après *Serres chaudes* et *La Princesse Maleine*. Ex-libris de Jules Bonnier, zoologiste, carcinologiste et bibliophile de goût : son nom est inscrit en caractères de civilité sur le dessus de la carapace d'un crabe. Sa bibliothèque fut vendue en décembre 1908. Ravissante reliure de l'époque de Paul Vié.

162 – MALLARMÉ (Stéphane). *DIVAGATIONS*. Paris, Charpentier & Fasquelle, 1897 ; in-12, plein maroquin marron doublé maroquin vert, gardes de soie moirée, encadrements multiples à froid sur les plats, dos à nerfs orné à froid, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui (*Semet et Plumelle*).

377 pp., 1 f. d'erratum.

Édition originale. UN DES 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul tirage après 5 Japon.

Le dernier livre publié par Mallarmé de son vivant. *Anecdotes, poèmes, volumes sur le divan, crayonné au théâtre, médaillons et portraits en pied* – Villiers de l'Isle Adam, Verlaine, Rimbaud, Beckford, Edgar Poe, Wagner, Berthe Morisot, Manet, etc.

Pour finir : *Quant au livre* – *Le Mystère dans les lettres* – *Offices et Grands faits divers*.

Une éraflure sur 5 cm au bas d'une charnière, sinon bel exemplaire, parfaitement établi.



163 – MARINETTI (F. T.). *LES MOTS EN LIBERTÉ FUTURISTES*. Milano, Edizioni futuriste si « poésia », 1919 ; in-12, broché – belle chemise étui d'Alidor Goy.

107 pp. & 4 fragiles hors-textes dépliant.

Édition originale.

Envoi a. s. : à Mme d'Oettingen, avec sympathie, F. T. Marinetti.

Mme d'Oettingen est une plaisante figure protéiforme de la vie parisienne des années 1900, jamais à court d'identités : elle romanesque sous le pseudonyme de Roch Grey, poétesse sous le nom de Léonard Pieux, peint sous celui de François Angiboult et règne, Baronne Hélène d'Oettingen, entre Berthier et Raspail, dame de bon secours de *la villa Médicis de la misère*.

Fille de la comtesse polonaise Miaczinska, elle émigra de Russie avec le titre et le nom de son mari, une fortune et un cousin (frère de lait, amant ou protecteur, selon les rumeurs) le comte Sergueï Nikolaïevitch Jastreboff – alias Serge Férat ou Jean Cérusse, comme indiqué.

A ses hétéronymes s'ajoutent ceux de sa vie romanesque : Princesse Teleschkine, femme assise d'Apollinaire, Yadwiga d'Il Salto vitale d'Ardengo Soffici (le futuriste partage sa vie de 1903 à 1907), fille d'empereur d'Alberto Savinio ou Ange Drosey, la flamboyante égérie immolée aux exigences de l'art des *Naufragés de Paris* du comte Piotr Stacoff.

Apollinaire doit à Hélène d'Oettingen la renaissance des *Soirées de Paris* : il installe même son siège et ses mercredis dans son vaste salon du boulevard Raspail qui a déjà tout l'allure d'un des sommaires de son bi-mensuel iconoclaste : *tous les murs étaient couverts de tableaux d'Henri Rousseau, de Picasso, de Braque, de Derain, et sur le marbre de la cheminée une tête de Modigliani – une tête en pierre au sommet d'un très long cou – se dressait à côté d'une statuette cubo-futuriste d'Archipenko*. Souvent le soir le salon se peuplait d'écrivains et artistes, amis d'Apollinaire ou des maîtres de maison. Venaient les poètes Max Jacob, Blaise Cendrars, André Salmon, Henry Strentz, René Dalize et d'autres de moindre importance. La Baronne faisait passer des douceurs et des boissons, et animait la compagnie avec sa gaîté désinvolte, son charme féminin qui paraît son intelligence vivace, en aristocratique consœur des lettres (Soffici).



164—MATURIN (Charles Robert). MELMOTH OU L'HOMME ERRANT. Traduit librement de l'anglais par Jean Cohen. Paris, Chez G. C. Hubert, libraire, 1821 ; 6 volumes in-12, demi-veau fauve, dos lisses ornés, étiquettes de titre et tomaison de maroquin vert, tranches marbrées (*reliure d'époque*).

Faux-titre, titre, 213, 250, 274, 231, 291, 330 pp.

L'exemplaire du célèbre et fameux catalogue *Romans noirs, Hommage au merveilleux* (1952) de Marc Loliée – décrit sous le numéro 341 (il est également reproduit au second plat de couverture du catalogue) :

Édition originale française, presque introuvable surtout dans la jolie condition où elle se trouve (éd. anglaise en 1820) de ce célèbre roman noir dont l'imagination frénétique atteint un degré qui ne fut égalé que par le Moine de Lewis et qui exerça une influence énorme sur la littérature fantastique française. Le terrible Melmoth, personnage mystérieux et imposant dont les yeux «étaient de ceux que l'on voudrait n'avoir jamais vu et qu'il est impossible d'oublier» (TI, p.42) fait un marché avec l'esprit de son prochain. Il eut un succès énorme. « Ce roman dit la New Monthly Review, à sa parution, est le plus hardi, le plus extravagant et le plus puissant de tous les romans de son auteur » (Marc Loliée).

Supérieur au livre de Lewis, *Melmoth* est l'apogée du Roman Noir. Il eut une influence considérable sur la jeunesse romantique, sur Balzac qui déclarait que *Melmoth était égal et par endroits supérieur au Faust de Goethe* – sans la moindre vergogne, pointe André Breton, il le pille dans « *Le Centenaire* » (1822) et se montre, par la suite, assez obsédé de son héros pour vouloir l'arracher à son sort dans « *Melmoth réconcilié* » (1835) –, Victor Hugo s'en inspire pour *Han d'Islande*, Pétrus Borel s'en approche dans *Madame Putiphar*, Baudelaire en parle et le loue à diverses reprises... D'ailleurs, en 1865, le poète des *Fleurs du mal* envisagea de traduire à nouveau cet admirable emblème de la révolte éternelle – même sur la littérature populaire, à travers Dumas et Eugène Sue, *Melmoth* semble avoir obscurément rayonné. Quant à Lautréamont, qui nomme Maturin « le Compère des Ténèbres », il n'est pas douteux, précise Breton, qu'il a pourvu *Maldoror de l'âme même de Melmoth*.

Paradoxalement, depuis 1821, l'œuvre ne bénéficia que d'une seule réédition, en 1867, dans une traduction de Maria de Fos. Il faut attendre 1954 pour qu'elle paraisse à nouveau, à l'instigation d'André Breton, dans une traduction (la première intégrale) par Jacqueline Marc-Chadourne.

De toutes les personnalités précitées, Breton est l'un de ceux qui firent le plus grand cas du livre de Maturin. La préface exemplaire en témoigne brillamment, et replace l'ouvrage dans une perspective historique qui dépasse amplement le cadre la littérature gothique et frénétique, ouvrant sa *fenêtre ogivale* sur des préoccupations humaines fondamentales.

Le génie de Maturin est de s'être haussé au seul thème qui fût à la mesure des très grands moyens dont il disposait : le don des « noirs » à jamais plus profonds, qui sont aussi ceux qui permettent les plus éblouissantes réserves de lumière. Il tenait l'éclairage voulu pour appeler à s'y inscrire le problème des problèmes, celui du « mal ». Comme ce problème est de ceux qui rebutent l'esprit de la plupart des hommes, sans doute ne pouvait-il prétendre qu'à une audience clairsemée mais qui le dédommageât, on l'a vu, sous le rapport de la sélection. Au seuil du mystère, au bord de ce « secret profond et inconcevable » qui enveloppe la destinée de Melmoth et par instants lui brûle les lèvres, je ne sais rien de plus merveilleusement suspendu que l'épisode d'Immalie. Jamais l'âme humaine n'avait été prise à une source aussi limpide : l'idée de péché ne saurait même l'effleurer. « L'amour de ces deux êtres, a-t-on pu dire de Melmoth et d'Immalie, ressemble à l'union de l'enfer et du ciel », et, en effet, on touche à plusieurs reprises au moment sublime où une telle union est sur le point de s'accomplir. Ce moment, on le sait, a été guetté par Blake comme par Hugo à la fin de sa vie mais Maturin, pour se porter à sa rencontre, n'a eu besoin que de sonder à l'origine les profondeurs du cœur. Comme nous aimerions moins Immalie sans ce mouvement : « Oh ! oui », répondit-elle en souriant à travers ses larmes, comme une matinée de printemps, « vous devrez m'apprendre à souffrir, et je serai bientôt préparée à entrer dans votre monde, mais j'aime mieux pleurer sur vous que sourire sur des roses. »

On n'échappe pas à l'envoûtement de Melmoth...

165–MATURIN (Charles Robert). CONNAL ou LES MILESIENS. Traduit de l'anglais par Madame la Comtesse * * * [Molé]. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1828 ; 4 volumes in-12, brochés, étiquettes au dos, étiquette publicitaire sur le premier plat du tome I. 216, 224, 249 & 216 pp.

Exemplaire du catalogue Marc Loliée, *Romans Noirs et Contes de Fées, hommage au merveilleux* (1952), n°345, ainsi décrit :

Édition originale française de cet ouvrage connu en anglais sous le nom du Chef Milesien, le 4^e ouvrage de l'auteur. Elle a, outre l'intérêt indiscutable de son texte, d'avoir été imprimée par Balzac. Imprimerie de H. Balzac, rue des Marais St. Germain, n°17 (verso du fx-titre) – On sait que Balzac fut intéressé et même inspiré par Maturin.



En plus d'avoir imprimé le roman de Maturin, Balzac s'en imprégna fortement pour la composition de son *Dernier Chouan*, voyez l'article pertinent de Michaël Tilby publié dans *L'Année balzacienne* 2002/1 n°3 (pp. 229-268) où sont révélées toutes les parentés entre les deux romans.

L'exemplaire fut acquis par le Docteur Jacques Lacan – il provient de la vente *dématérialisée* (sic) de ses livres – Sotheby's, 7-15 décembre 20, n°114.

Une inattendue étiquette d'annonces de l'imprimeur sur le premier plat du tome I.

Légers manques de papier au dos, mais bel exemplaire, sans rousseurs !



166–MEYERBEER (Giacomo). L'ÉTOILE DU NORD. Opéra-comique en 3 actes. Musique de G. Meyerbeer. Paris & Saint-Petersbourg, Maison Brandus & Cie, (1854) ; in-8, dos lisse de chagrin noir à la rocaille, plats en nacre, le premier décoré d'un décor laqué peint à la main, titre et nom d'auteur dorés à la main, second plat orné d'un blason doré, tranches or (*reliure de l'époque*). 175 pp.

Édition originale de la partition pour piano seul par A. De Garaudé – entièrement lithographiée.

Quelques écailles de couleurs laissent apparaître la nacre blanche du plat. Spectaculaire reliure.

167–MIOMANDRE (Francis de). ÉCRIT SUR DE L'EAU... Roman. Éditions du Feu (imprimé à Cavaillon) – Paris, Henri Falque éditeur, 1908 ; in-8, demi-chagrin mar-

ron à coins, dos à nerfs, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (Marcel Martin). 211 pp., 1 f. de table

Édition originale tirée à 500 exemplaires, seul tirage.

Envoi a. s. : à Adolphe Thalasso, à l'ami et à l'écrivain et à l'appréciateur des nuances de « notre travail », en vive sympathie, Francis de Miomandre.

Couvrant le feuillet précédant le faux titre Miomandre a ajouté un long passage du chapitre XI du roman (*Le Rival*) afin de rétablir une de ces « nuances » dont la dédicace fait mention. Jacques Meillan, le personnage principal du livre, vient de découvrir par inadvertance que l'objet (premièrement) aimé le trahit le plus trivialement du monde. *Toute son attitude prostrée, souillée et haletante, indiquait qu'elle n'avait même pas pu attendre la chambre voisine, et vêtue, elle était nue, et sa bouche était déshabillée...* Et Miomandre de répéter, avec quelques points de suspensions suggestifs : ... et vêtue, elle était nue...

Non ! non ! ailleurs ! Ne pas rentrer là-dedans ! ne plus se trouver dans une de ces boîtes de briques, où, dans une chaux morte et cachée de papiers, sont murés les vivants, pour leurs naissances, leurs mangeailles, leurs sommeils, leurs disputes, et leurs accouplements, leurs amours ! ... Leurs amours ! leurs chambres ! Ah ! être ailleurs ! Un écho de la *Grande Complainte* de Jules Laforgue ? Le roman – au titre si parfait – obtint le prix Goncourt de 1908, le sixième décerné.

Petits renforts marginaux de papier au verso du feuillet de garde, bel exemplaire cependant.

L'étourneau bleu ... dans les feuilles de bibassier

168–MIOMANDRE (Francis de). BESTIAIRE. Images de Simon Bussy. Proses de Francis de Miomandre. Paris, Govone, 1927 ; in-4, broché, chemise étui (*Devauchelle*).

Édition originale et premier tirage des 15 magnifiques illustrations (12 en pleines pages), du nabi Simon Bussy, illustrations coloriées aux pochoirs dans l'atelier de Jean Saudé.

Tirage unique à 265 exemplaires. UN DES 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, après 15 Japon et avant 200 Arches.

Le seul livre illustré de Simon Bussy, élève de Gustave Moreau à l'École nationale des

beaux-arts, en 1892, en même temps que Georges Rouault, Paul Audra, Henri Matisse, Evènepeol et Eugène Martel avec lesquels il resta lié. Bussy fréquenta parallèlement l'Académie Julian et participa aux débuts du groupe Nabi avec Sérusier et Milcendeau.

À l'automne 1901 il épouse Dorothy Strachey, la sœur de l'écrivain Lytton Strachey, rejoignant ainsi le cercle de Bloomsbury (Virginia Woolf, Vanessa Bell, Duncan Grant, etc). Le jeune couple ira nicher à *La Souco*, non loin de Roquebrune, une maison provençale de sept centimètres carrés posée comme un œuf sur une corniche en sorte que l'on ne peut ni monter ni descendre et que l'on doit se contenter de rester assis à contempler sans fin la mer et le toit du casino... (Virginia Woolf). L'image de couverture de ce catalogue appartient au livre.



169–MONTESQUIOU (Robert de). LA DIVINE COMTESSE. Étude d'après Madame de Castiglione. Préface par Gabriele d'Annunzio. Paris, Goupil & C^{ie}, 1913 ; in-8, veau marron marouflé à décor incisé à froid et coloré, nénuphar, fleur de pissenlit, géranium vivace, libellules et guêpes, dentelles intérieures, gardes de soie rose ancien, tête or, non rogné, couverture et dos (*Le Douarin*).

VII & 243 pp. - non comprises 27 planches h.-t., en noir et en couleurs.

Édition originale de cette somptueuse publication tirée uniquement à 200 exemplaires, tous numérotés sur papier de Hollande à la forme de Van Gelder Zonen.

La reliure exécutée par Le Douarin, sur un décor signé du peintre Rossenfeld, a été commandée par Robert de Montesquiou pour être offerte à Madame Jane Henriët. Un des feuillets de garde de la reliure comporte, en guise de dédicace a. s. ces trois quatrains : *Quelqu'un m'a parlé / D'un éventail en dentelle, / Peut-être perlé, / Sous lequel elle a pleuré. / Il était fleuri, / Il a palpité sur elle ; / Ce fut un abri / Sous lequel elle a souri. / Sourires et pleurs / Double loi de toutes choses... / Quand on est sur les roses, / C'est triste de se faner. / Robert de Montesquiou.* Comme les tons de la reliure, un petit pneu aussi...

170–NADAR & CHARDON. LE GÉANT. Quadrille aérostatique par Chardon (à deux et à quatre mains). Avec légende et règlement de bord par Nadar. Paris, Au Ménestrel, (1864) ; plaquette géante (35 x 27 cm) brochée.

1 feuillet imprimé recto : *Le Ballon le Géant (présentation et historique sur trois colonnes)* – verso : *Règlement de bord de l'aérostat Le Géant (en 12 articles)* – 5 pp. pour la partition du Quadrille aérostatique.

Belle couverture dessinée par Nadar, lithographiée chez Moncelot.

171–NADAR. MÉMOIRES DU GÉANT. A terre & en l'air... Avec une introduction par M. Babinet de l'institut. Paris, Dentu, 1864 ; in-12, demi-chagrin rouge, filets à froid, dos à nerfs, tête or, non rogné (*reliure de l'époque*). XX & 439 pp.

Édition originale. UN DES QUELQUES EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR HOLLANDE, non mis dans le commerce – seul tirage de luxe avec quelques Chine (Vicaire VI, 4).

Envoi a. s. : *A mon très bon et très cher – et malheureusement très vieux camarade – Gustave Bourdin. Nadar 8bre 64.*

Gendre de Villemessant, Gustave Bourdin avait participé à la résurrection du *Figaro* en

1854 et y tenait la rubrique judiciaire. En 1855, il avait brossé les binettes de Gustave Chaix d'Est-Ange et d'Ernest Pinard, l'avocat et le procureur de Baudelaire dont le bien nommé Bourdin allait, en 1857, provoquer le procès et la condamnation en suscitant la curiosité du Ministère public par un article (resté célèbre) fustigeant crûment l'immoralité des *Fleurs du mal* – *Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur ; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables (...) Lodieux y coudoie l'ignoble ; le repoussant s'y allie à l'infect (...) mais on peut le dire, il le faut, on le doit : si l'on comprend qu'à vingt ans l'imagination d'un poète puisse se laisser entraîner à traiter de semblables sujets, rien ne peut justifier un homme de plus de trente ans d'avoir donné la publicité du livre à de semblables monstruosités..* (*Le Figaro*, 5 juillet 1857). Bourdin se fera pardonner en appuyant la publication dans le *Figaro* (novembre et décembre 1863) du *Peintre de la vie moderne* (article sur Constantin Guys qu'aucun autre journal ne voulut) et en y insérant (février 1864) une approbation du *Spleen de Paris*... avant que le recueil ne paraisse. Rare en grand papier.

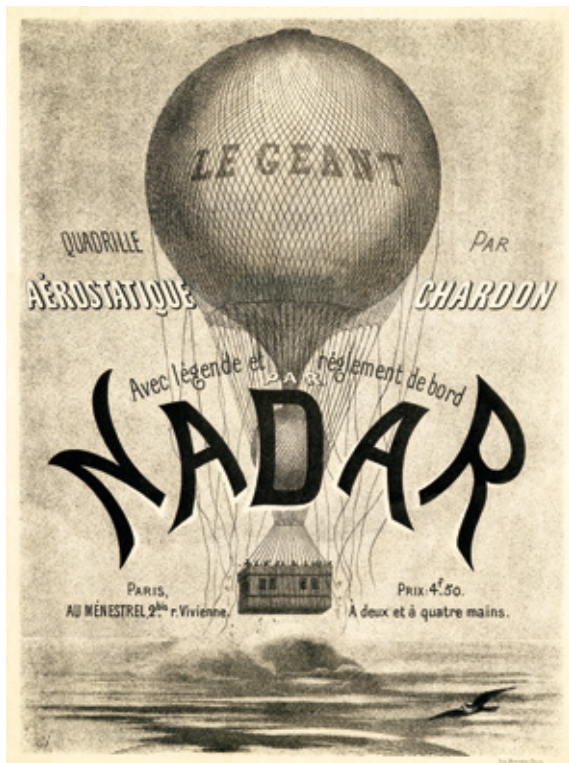
172—NADAR. QUAND J'ÉTAIS PHOTOGRAPHE. Préface de Léon Daudet. Paris, Flammarion, (1900) ; in-12, demi-chagrin rouge, dos lisse orné, tête or, témoins conservés, couverture illustrée conservée (*reliure de l'époque*). 343 pp.

Édition originale du deuxième Nadar incontournable.

UN DES QUELQUES EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE du tirage de tête.

Envoi a. s. : *Respectueusement aux pieds de Madame Mettetal, Nadar. Marseille, mars 1900.*

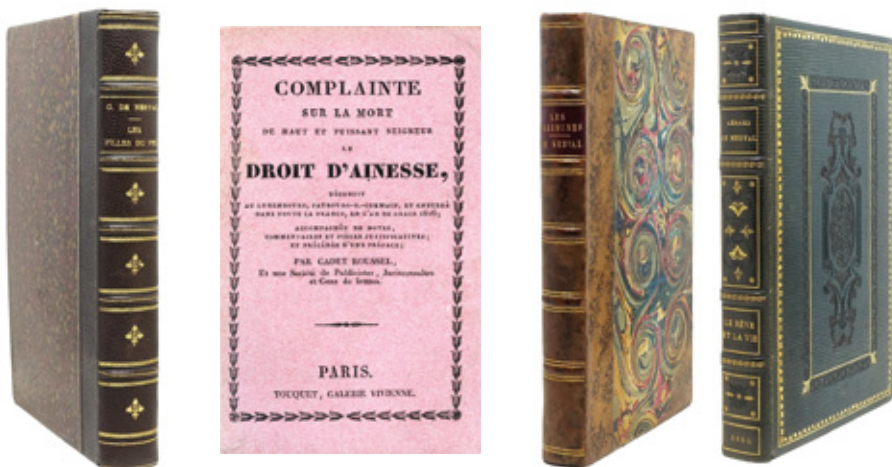
Épidermures. Rare grand papier.



173—[Nerval] COMPLAINTÉ SUR LA MORT DE HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR LE DROIT D'AÏNESSE, déconfit au Luxembourg, Faubourg-S.-Germain, et enterré dans toute la France, en l'an de grâce 1826. Accompagnée de notes, commentaires et pièces justificatives, et précédée d'une préface par Cadet Roussel, et une Société de Publicistes, Jurisconsultes et Gens de lettres. Paris, Touquet, Galerie Vivienne (1826) ; brochure in-32 montée sur onglet, avec ses couvertures, dans un demi-veau maron (*reliure moderne*). 55 pp.

Édition originale qui passe pour la première publication de Gérard de Nerval. Il y eut quatre éditions la même année – celle-ci, est la plus rare de toutes. Pour la nouvelle édition de *La Pléiade*, Claude Pichois n'a pu en consulter que deux (la deuxième et la troisième).

Cadet-Roussel serait Félix Bodin mais Nadar, qui connaissait très bien Nerval, cite son ami comme étant *l'auteur de deux des couplets de la fameuse complainte de Cadet Roussel*, sans indiquer quelles sont ces deux strophes...



L'exemplaire de Banville

174–NERVAL (Gérard de). LES ILLUMINÉS. Récits et portraits. Paris, Victor Lecou, 1852 ; in-12, demi-basane racinée marron, papier tourniquet, dos à nerfs orné, pièce de titre de maroquin rouge, tranches cirées terre de Sienne (*reliure de l'époque*). VII & 335 pp.

Édition originale. Ex-libris de Théodore de Banville.

175–NERVAL (Gérard de). LES FILLES DU FEU. Paris, D. Giraud, libraire-éditeur, 1854 ; in-12, demi-chagrin marron, filets à froid, dos à nerfs orné, roulettes, filets et fleurons dorés, tranches jaspées (*reliure de l'époque*). XIX & 333 pp.

Édition originale. Bel exemplaire, sans rousseurs, parfaitement établi à l'époque.

176–NERVAL (Gérard de). LE RÊVE ET LA VIE. Paris, Victor Lecou, 1855 ; in-12, plein maroquin à long grain bleu, plats décorés d'une plaque à froid, encadrements, fleurons et palettes dorés, dos à nerfs orné, filets et fleurons à froid, encadrements et palettes dorés, roulettes sur les coupes, tête or, non rogné, couverture et dos (*Yseux, succ. de Simier*). 359 pp., 4 pp. de catalogue.

Édition originale posthume. Petites rousseurs éparées.

177–NERVAL (Gérard de). ŒUVRES COMPLÈTES DE GÉRARD DE NERVAL – Faust et le Second Faust suivis d'un choix de Balades et Poésies. Traductions précédées d'une notice de Théophile Gautier – Voyage en Orient – Les Illuminés. Les Faux Saulniers – Le Rêve et la Vie, Les Filles du feu, La Bohème Galante – Poésies complètes. Paris, Michel Lévy frères, 1867 – 1877 ; 6 volumes in-12, demi-chagrin rouge, plats

de percaline grenue rouge, filets à froid, dos orné de fleurons et filets à froid, roulettes dorées, tranches jaspées (*reliure de l'époque*).

XXVII, 482, 436, 564, 471, 398 & 315 pp.

Première édition collective des *Œuvres de Nerval* – en partie originale.

Elle est contemporaine de l'édition collective des *Œuvres de Baudelaire* publiée également par Michel Lévy (elle est aussi précieuse), mais reste de loin beaucoup plus rare : le sixième et dernier tome, *Poésies complètes*, parut dix ans après le cinquième tome.

178–NODIER (Charles). LE VAMPIRE. Mélodrame en trois actes, avec un prologue par MM. *** Musique de M. Alexandre Piccini. Décors de M. Ciceri. Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 13 juin 1820. Paris, Chez J.-N. Barba, libraire, 1820 ; plaquette in-8, brochée. 56 pp.

Édition originale de l'adaptation théâtrale par Charles Nodier du *Vampire* de Polidori paru l'année précédente avec la collaboration de MM *** Carmouche et Achille Joffroy.

179–NODIER (Charles). INFERNALIANA. Publié par Ch. N***. Paris, Sanson & Nadeau, 1822 ; in-12, plein veau havane, encadrement doré et dentelle à froid sur les plats, dos à faux nerfs orné, pièces de maroquin vert, tranches marbrées (*reliure de l'époque*). Frontispice à la manière noire, titre, IV pp. & de 9 à 239 pp.

.Édition originale, fort rare.

Ce recueil, qui contient 34 contes sur les revenants, les spectres, démons et vampires est un des ouvrages de Nodier les plus difficiles à trouver. Une fois de plus Nodier revient à la littérature vampirique qu'il a largement contribué à populariser en France – Gérard Oberlé, numéro 379 du catalogue *Romans noirs*, de Horace Walpole ... à Jean Ray (1972), dont c'est ici l'exemplaire, tel que décrit. Relié à la suite : *L'Esprit de l'improvisateur français* par Sallentin.



Ajoutons que Nodier s'est approprié l'*Histoire de Thibaud de la Jacquièrre* – Petit roman – paru dans la version très partielle du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, publiée par l'éditeur Gide en 1813 – *Dix Journées de la vie d'Aphonse Van-Worden* – Potocki s'étant lui-même inspiré d'une histoire publiée par Francois de Rosset dans ses *Histoires tragiques de nostre temps*, en 1614 : *Histoire d'un démon qui apparaissait en forme de damoiselle au lieutenant du Chevalier du Guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, et de la fin malheureuse qui en succéda.*

180–NODIER (Charles). QUESTIONS DE LITTÉRATURE LÉGALE. DU PLAGIAT, DE LA SUPPOSITION D'AUTEURS, DES SUPERCHERIES QUI ONT RAPPORT AUX LIVRES. Paris, de l'Imprimerie de Crapelet, 1828 ; grand in-8, cartonnage éditeur à la bradel, étiquette de titre imprimée en noir sur papier bleu. XV & 227 pp.

Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée – la première est de 1812.

UN DES 40 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR GRAND VÉLIN FORT (à 16 francs), seul tirage de luxe avec 12 Hollande (à 25 francs) – dans ces exemplaires le verso du faux-titre est blanc – Vicaire, tome VI, p. 91 – ils ne sont pas justifiés. Petites rousseurs éparses. En belle condition.

181 – [Nodier] PICHLER (Caroline). ZULÉIMA... Imité de l'allemand par H. de C. Paris, Imprimerie de Firmin Didot, 1825 ; in-8, maroquin rouge à grain long, encadrement sur les plats de triple filet à froid, dentelles intérieures à froid, dos lisse orné de filets dorés et à froid (Ginain). 57 pp.

Édition originale de la traduction française de ce récit de la romancière autrichienne Caroline von Greiner, épouse Pichler (1769-1843) – elle est due au diplomate René Charles Hippolyte Le Prestre, marquis de Chateaugiron (1774-1848), homme de lettres et bibliophile.

Cette histoire aurait été racontée à Caroline Pichler par Vivant Denon. Elle se passe au Caire pendant l'expédition française et relate les amours d'une jeune veuve égyptienne avec un officier français.

UN DES 30 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR GRAND VÉLIN – dédié par le traducteur à Nodier.

Nodier fit relier cet exemplaire par Ginain, un des meilleurs relieurs de la période romantique dont il faisait grand cas : *Ginain est un de ces artistes consommés auxquels les amateurs peuvent confier leurs livres les plus précieux (...) la solidité de sa construction, le bon goût de ses ornements, la netteté et l'élégance de son exécution...* Ainsi cet exemplaire.



182 – PICASSO & C^{IE}. Deux photographies, tirages argentiques d'époque (63 mm x 86 mm) – 1916 & 1918 – présentées dans un encadrement ancien des années 20/30 (125 x 210 mm), provenant de chez Maurice Sachs (étiquette).

La première : Pablo Picasso dos au mur, chevelu et cravaté, cigarette à la main, narquois et le regard de biais. Image méconnue, autour de 1918 (Picasso a troqué la pipe pour la cigarette...).

La seconde : Manuel Ortiz de Zarate, Moise Kisling, Max Jacob, Pablo Picasso et l'actrice Paquerette, devant le café de la Rotonde le 12 août 1916.

C'est Jean Cocteau qui fit cette dernière photographie. En 1923, à 17 ans, Maurice Sachs, errant et désargenté, avait été recueilli par Cocteau qui en avait fait son secrétaire – Max Jacob l'avait encouragé à écrire. Sachs devint rapidement le chroniqueur privilégié de la vie intellectuelle des années 20. *Le Sabbat, chronique joyeuse et scandaleuse*, paraîtra en 1946, un an après que Sachs ait été exécuté par un SS sur une route perdue d'Allemagne où sa vie d'aventurier amoral l'avait entraîné.

183 – PERGAUD (Louis). LA GUERRE DES BOUTONS. Roman de ma douzième année. Paris, Mercure de France, 1912 ; in-12, reliure souple à la bradel, papier à la cuve de Marguerite de Felice, tranches mouchetées (*Alidor & Vilaine*). 366 pp.

Édition originale. Envoi a. s. : à Jean Saltas, bien cordialement, Louis Pergaud.

Né en Turquie en 1865, naturalisé français en 1900, le Docteur Jean Saltas avait, en 1897,

un cabinet de médecine, rue de Rennes, non loin de la rue Cassette, où demeurait Alfred Jarry – il fut un de ses familiers dans les dernières années de sa vie. Entre 1905 et 1906, ils collaborèrent à une nouvelle traduction du sulfureux roman grec d’Emmanuel Rhoidès, *La Papesse Jeanne*, que Saltas fit paraître après la mort de Jarry (*Fasquelle*, 1908).

184 – PICHON (Ludovic). *L’AMANT DE LA MORTE*. Paris, *Ferdinand Sartorius*, 1872 ; in-12, demi-chagrin rouge à coins, dos à nerfs, tranches jaspées, couverture conservée (*reliure de l’époque*). X & 258 pp.

Édition originale, fort rare. Frontispice macabre sur acier.

Une sombre histoire de profanation de sépulture inspirée d’un fait réel survenu au cimetière du Père Lachaise, en avril 1869. Si ce roman inédit a peu à voir avec les effarantes frasques nécrophiliques du Sergent Bertrand qui semèrent la terreur dans les cimetières parisiens, entre 1848 et 1849, Ludovic Pichon ne manque pas de s’y référer durant une quarantaine de pages assez frappantes (93-132), reproduisant même quelques minutes du procès du *Vampire du Montparnasse*... Le sujet aidant, *L’Amant de la Morte* sera réédité un peu partout jusqu’au début du XX^e siècle Ferdinand Sartorius qui signa d’excellents romans sous le pseudonyme d’Angelo de Sorr, était un bon ami de Nerval – il édita son *Voyage en Orient* en 1848. Rouseurs sur le titre.



Une incroyable publication

185 – POE (Edgar). *ENTERRÉ VIF*. Traduction anglaise de William Hugues. Limoges, *Eugène Ardant et C^e*, (1882) ; in-12 cartonnage éditeur papier lithographié et gaufré à médaillon. Chemise, étui.

143 pp. dont un frontispice sur acier, 2 ff. dont table.

Première édition en volume de ces quatre nouvelles d’Edgar Poe : *Enterré vif* – *La Lettre dérobée* – *Le cœur mort qui bat* – *L’homme dans la foule* dans leur première traduction française par William Hugues. Elle est absolument rarissime.

Le nouvelles ont d’abord paru en livraisons dans *Le Mousquetaire* d’Alexandre Dumas, en 1854, puis dans le *Panthéon populaire*, à la fin de la première livraison (sur huit) des histoires

du Capitaine Mayne Reid (*Le Désert*), imprimée en 1855. Né à Dublin en 1826, Hugues a 28 ans lorsque paraît sa première traduction de Poe dans *le Mousquetaire*. La Fizelière l'avait introduit auprès d'Alexandre Dumas comme *un littérateur anglo-français qui sait lire dans les livres de Poe, ce qui est rare, et qui sait les reproduire dans notre langue, ce qui est presque impossible, car un Anglais seul, et un Anglais qui connaît le dialecte américain, peut atteindre ce but*. Malgré la concurrence de Baudelaire qui commence à publier ses traductions dans *Le Pays*, Hugues réussit à placer dans le journal de Dumas quatre traductions supplémentaires en 1855 et six autres en 1856, annonçant qu'elles feront partie d'une édition complète des œuvres de Poe avec une biographie de l'auteur américain. Las, le succès des *Histoires Extraordinaires*, puis des *Nouvelles Histoires extraordinaires* que Baudelaire publie en 1856 et 1857, ne laisse de champ à aucun autre traducteur. Hugues ne trouve plus à placer ses traductions et doit attendre 1862, alors que Baudelaire est occupé à publier les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* et *Eurêka*, pour publier ses *Contes inédits* que le poète semble avoir négligés. Il lui faut encore patienter une vingtaine d'années pour qu'*Enterré vif* paraisse enfin en volume... à Limoges, chez Eugène Ardant, un des principaux pourvoyeurs, avec la Maison Mame, de publications pour la jeunesse où littérature lénifiante et prêche vont de pair – *La Librairie des bons livres (...)* appropriés avec une grande variété et une juste sévérité aux besoins moraux de la jeunesse de nos écoles, de nos institutions, de tous nos établissements religieux d'instruction comme elle se présente.

On se demande bien ce que vient faire *Enterré vif* à la Maison Ardant... C'est bien la chose la plus extravagante qui soit : la première nouvelle qui donne le titre au recueil, n'appartient-elle pas aux nouvelles les plus terrifiantes de l'auteur américain ? Nul doute qu'il fut destiné à nos pieux bambins : il est imprimé en gros caractères pour en faciliter la lecture, enchâssé dans un rassurant gaufrage doré comme une papillote de Noël qu'agrémentent une tendre vignette naïve... Quant au frontispice sanctifiant la moralité du récit, il est édifiant comme il convient : image douce de la piété populaire, un père et une mère agenouillée auprès de leurs petits regardent passer un enterrement – celui de la page 14 comme indiqué en légende, où une autre maman s'apprête à vivre un effarant calvaire. C'est sûr, il y a une vie après la mort...



186 – RADCLIFFE (Anne). *L'ITALIEN OU LE CONFESSONNAL DES PÉNITENTS NOIRS*. Traduit par Morellet. Paris, Maradan, 1798 ; 3 volumes in-12, demi-basane verte, dos lisse (*reliure de l'époque*).

2 ff. & 275, 302, 281 pp., 3 frontispices et 6 gravures ajoutées !

Remise en vente de la deuxième édition de *L'italien* de 1797, donnée à tort comme la première française. *Éléonore de Rosalba*, traduction de Mary Gay Allard, publiée en 7 petits volumes en 1797, la précède de peu.

C'est la dernière œuvre publiée du vivant de l'auteur, aussi appréciée et célébrée que *Les Mystères d'Udolphe*. *L'action se déroule en Italie, en pleine période de l'Inquisition. La mise en scène est saisissante, les apparitions y ont leur place, les scélérats et persécuteurs sont presque tous des moines criminels, ses chambres de terreur, ses couvents, ses monastères en ruines, en forment le fond. Les personnages, plus humains que dans n'importe quelle autre production du genre, sont traités avec une remarquable psychologie* (Killen, pp. 52-55). Rousseurs



187—RANDOL (Louis). UN POT SANS COUVERCLE, ET RIEN DEDANS. Ou les Mystères du souterrain de la rue de la Lune, histoire merveilleuse et véritable, traduite du français en langue vulgaire par Louis Randol. Paris, Chez B. Logerot, An VII (1799) ; in-8, bradel papier coquille, pièce de titre crème, tranches cirées (Alidor Goy).

VIII & 160 pp. - non compris le frontispice.

Édition originale de cette badinerie parodique du roman noir à la manière de Sterne (*Tristram Shandy*), qui commence dans un pot-pourri de radcliffades et finit, pot en tête, par la saisissante révélation de l'oulipot aux roses... (on y ferait rissoler des Cailles à la Clémentine).

Eusèbe Baconnière de Salverte (1771-1839), alias Louis Randol, fut avocat au Châtelet et professeur d'algèbre au Ponts-et-Chaussées. Il manqua de peu la guillotine après sa participation à l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire. En 1828, il devint député du 3^e arrondissement de Paris luttant pour la liberté de l'imprimerie et de la librairie sous Charles X. En 1834, il participa à la fondation de la Société française pour l'abolition de l'esclavage. Il meurt en octobre 1839 en refusant les derniers sacrements de l'église et se fait inhumer, sans couvercle, dans une fosse commune du Père Lachaise. Il est l'auteur d'un éloge philosophique de Diderot (1801) et d'un *Tableau littéraire de la France au XVIII^e Siècle* (1809). Beau frontispice raillant le frontispice du tome 3 de *L'italien* d'Anne Radcliffe (n°186).

Une forte rousseur étalée comme une tartine de sang pages 29-30.

188—RAY (Jean). LA CROISIÈRE DES OMBRES. (Histoires hantées de terre et de mer). Bruxelles, Les Éditions de Belgique, 1932 ; broché. 227 pp., 2 ff.

Édition originale.

UN DES 20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER FEATHERWEIGHT NUMÉROTÉS, seul tirage de tête après 3 Japon.

Envoi a. s. : à *Ad(olphe) Herckenrath, en cordial hommage, Jean Ray.*

Le plus rare des livres de Jean Ray sur grand papier.

L'éditeur a fait disparaître le prix (ordinaire) sur le dos du livre – témoins conservés. Bel exemplaire.

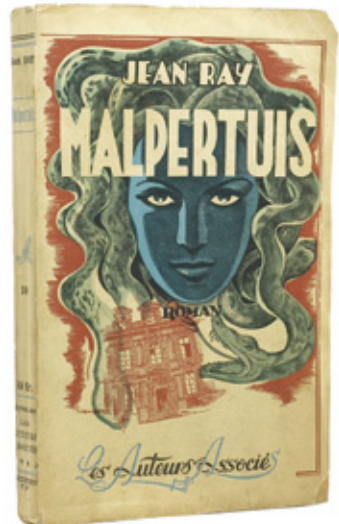
189—RAY (Jean). MALPERTUIS. Roman. (Histoire d'une maison fantastique). Bruxelles, Les Auteurs Associés, 1943 ; in-12, broché. 187 pp., 1 f.

Édition originale du plus célèbre livre de Jean Ray.

UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL, seul tirage de tête après 5 Japon.

Légères marques d'usure sur la couverture un soupçon plus grande que le corps de l'ouvrage. Bel exemplaire cependant, intérieurement très frais.

Particulièrement rare et recherché sur grand papier.



190–ROLLAND (Amédée). AU FOND DU VERRE. Paris, Imprimerie d'Aubusson et Kugelmann, 1854 ; petit in-12, bradel percaline grise, non rogné, couverture conservée (Pierson). 106 pp., 1 f. de table

Édition originale de ce recueil renommé de vers à boire sans modération, rouge comme le merle moqueur des croque-lardons.

Envoi a. s. : à Monsieur Philippe Busoni, de la part de l'auteur, Amédée Rolland

Poète oublié, Amédée Rolland est une figure attachante de la bohème du Second Empire, mais qui dit Rolland dit également Jean Du Boys et Charles Bataille. Une belle amitié unissait ces trois inséparables complices qui partageaient le gîte, le couvert, les grisettes et d'obscures écritures de subsistance telles les petites biographies du sieur Mirecourt – sans doute, et les amas de nébuleuses s'y forment de tas de Rasettis divers... (Poulet-Malassis).

Unis dans la fantaisie dès *La Tribune des Poètes* (1855), ils bataillent férocement contre le *Réalisme* de Duranty (n°96) dans le premier *Diogène* (1857), ou parodient sans vergogne dans des *Parnassiculets contemporains* (1867 et 1872, avec Arène et Delvau) le *Parnasse* naissant. Durant quinze années, Rolland, Du Boys et Bataille taquinent ensemble, séparément ou en tandem, la veine dramatique, de l'Odéon aux grands boulevards, récoltant malgré une



ou deux réussites plus de fours qu'il n'en faut pour s'aliéner définitivement le concours des directeurs de théâtres.

Le vrai succès littéraire, ils le remportent en petit comité lorsqu'en 1862, avec la participation ingénieuse de Lemerrier de Neuville, ils ouvrent au domicile d'Amédée Rolland, 54 rue de la Santé, troisième étage, l'*Erotikon Théâtre*, un théâtre de marionnettes pornographiques directement inspiré du *Théâtre des Tuileries* de Duranty (n°100). Tous les bons auteurs de Paris se pressent chez Rolland pour assister aux piécettes composées et animées par nos compères – certains leur emboîtent la plume, Monnier, Tisserant, Nadar, Glatigny et consorts. Poulet-Malassis en publie l'histoire et quelques-unes de leurs œuvres dans son *Théâtre érotique de la rue de la Santé* (1864 & 1866).

Nos trois bonhommes devaient payer assez tôt l'indolence et l'incurie d'une vie de bohème, ils s'éteignirent à la queue leu leu sans avoir touché la quarantaine (1867, 68, 69).

Malgré des tiroirs débordants de comédies, de drames et de vers en tous genre, la fortune ne permit pas à Rolland de publier plus d'une demi-douzaine d'actes, une première plaquette de vers *Matutina*, ce *Fond du verre* prisé des gastronomes, et le pathétique *Poème de la Mort*, une danse macabre en vers, qu'il travailla et retravailla jusqu'à l'épuisement et qui lui coûta son dernier sou (n°192). *On rêve une œuvre et l'on commet / Des mélodrames ! ... / ... Je ne m'étais rien refusé, / Rien ! Pas même le pont usé / Qui depuis si longtemps résiste. / Le pont du torrent a ploqué ; / C'est l'auteur seul qui s'est noyé. / – Juste, mais triste.*

Philippe Busoni (1804-1883) publiciste, écrivit des pièces de théâtre avec Brizeux.

191–ROLLAND (Amédée). AU FOND DU VERRE. Autre exemplaire. Bradel demi-marquin bleu à coins, non rogné, couverture (L. Petit, relieur à Bazas).

192–ROLLAND (Amédée). LE POÈME DE LA MORT. Paris, Librairie des auteurs, 1867 ; in-8, demi-chagrin rouge, dos à nerfs, non rogné, couverture conservée (reliure de l'époque). 215 pp.

Édition originale tirée à une centaine d'exemplaires.

193–ROSTAND (Edmond). LES MUSARDESES. Les Songes-Creux – Poésies diverses – Le Livre de l’Aimée. Paris, Alphonse Lemerre, 1890 ; in-12, veau glacé havane, plats mosaïqués d’iris sur tiges qui abritent un grillon champêtre, tiges reprises en frises intérieures, gardes de moire sable, dos à nerfs mosaïqué de fleurs d’iris, semis de feuilles dorées, tête or, non rogné, couverture et dos conservés (*Champs-Stroobants*). 182 pp., 1 f. (A. I. 18 décembre 1889)

Édition originale du premier livre de l’auteur de *Cyrano de Bergerac*, passé presque inaperçu sans un entrefilet dans la presse horticole – il sera réédité avec succès en 1911.

Envoi a. s. d’Edmond Rostand – le nom du destinataire s’est proprement fané. La magnifique reliure n’est pas sans évoquer le *Corso fleuri* que Rostand initia à Luchon, en août 1888, avec son ami Maurice Froyez – mais nous n’avons pas identifié l’énigmatique monogramme gravé de l’artiste qui a réalisé et daté le décor en 1904 ... un *affilié*.

Des débris reformant des fleurs entre vos doigts ! ces pauvres fleurs trop brèves, les parfumant d’un souffle et les coloriant, vous avez en bouquet réuni tous mes rêves... et vous me les avez reliés en souriant ! Ex-libris du Château des Rozais – qui l’eut cru.



195



194–ROSTAND (Edmond). LA PRINCESSE LOINTAINE. Pièce en quatre actes en vers. Paris, Charpentier & Fasquelle, 1895 ; in-12, maroquin bleu azur doublé soie bleue, dos à nerfs, frises dorées, tranches dorées, couverture (*H.Raparlier*). 98 pp.

Édition originale. UN DES RARES EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE COULEUR, BLEU AZUR.

Envoi a. s. : *Au Docteur Pozzi, cordial hommage, Edmond Rostand.*

195–[KAY Sage] PIOVE UN GIARDINO. Poesie e illustrazioni di K. di San Faustino. Milano, Edizioni del Milione, 1937 ; in-8, cartonnage éditeur. 86 pp.

Édition originale du premier livre de l’artiste peintre américaine Kay Sage. 18 aquarelles en couleurs imprimées sur papier couché et contrecollées.

UN DES 50 EXEMPLAIRES SUR JAPON, NUMÉROTÉS ET SIGNÉS PAR L’ARTISTE, seul tirage de tête, les seuls à comporter une aquarelle originale de Kay Sage, signée.

Envoi a. s. : *A André Marchand, avec mon estime et avec mon amitié, K. di San Faustino.*

Née à New-York en 1898, Kay Sage partit suivre des études d’art en Italie au début des

années 20, et fit sa première exposition de peinture en même temps qu'elle publiait ce premier recueil de poèmes signé du nom de son mari, le prince Ranieri di San Faustino, épousé en 1925. Elle se lie avec Ezra Pound, T. S. Eliot, quitte le prince et s'installe à Paris. A l'Exposition internationale du surréalisme de janvier 1938 (Galerie Georges Wildenstein) ses tableaux sont remarqués par André Breton et Yves Tanguy dont elle devient la maîtresse. Repartie aux États-Unis au début de la seconde guerre mondiale, elle s'occupe de faire venir nombre d'artistes restés en France. Elle héberge à Greenwich Village André Breton et Yves Tanguy qu'elle épouse en 1940 – leur atelier-résidence de Woodbury devient le lieu de rencontre de tous les artistes exilés. Après la mort de Tanguy (1955), elle délaisse progressivement la peinture, réalise le catalogue raisonné du peintre surréaliste et se suicide quelques jours avant sa parution, en janvier 1963. Sa peinture est aujourd'hui mondialement reconnue, surpassant en succès celle de Tanguy.

Décoloration du cartonnage par endroits, intérieur parfait.



196–SADE (Donatien, dit le marquis de). *ALINE ET VALCOUR, ou Le Roman philosophique*. Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France. Orné de Seize Gravures. Paris, Chez la veuve Girouard, 1795 ; 4 tomes en 8 parties, reliés en 8 volumes, veau havane tigré, dos lisse orné, pièces de titre et tomaisson en maroquin bleu canard et sable, tranches cirées rouges, étui (*reliure de l'époque*).

XIV & 150 pp. ; fx-titre, titre, (152 à) 315 pp. ; fx-titre, titre, 234 pp., 1 f. d'errata ; fx-titre, titre, (261 pour 235 à) 503 pp., 1 f. d'errata ; 267 pp. ; fx-titre, titre, (269 à) 575 pp. ; fx-titre, titre, 204 pp. ; fx-titre, titre, (205 à) 374 pp. – non comprises 15 gravures h.-t.

Édition originale de l'un des plus grands romans philosophiques du XVIII^e siècle, à côté de ses modèles *Cleveland* et *La Nouvelle Héloïse*, mais aussi *Candide* et *Jacques Le Fataliste* (Michel Delon, *Pléiade*).

Bel exemplaire, parfaitement conservé, relié strictement à l'époque, les huit parties en huit volumes – condition rare.

Exemplaire du tirage C d'après Gilbert Lely : il en existe théoriquement trois éditions, mais qui proviennent du même tirage, commencé en 1791, interrompu en 1794 par la décapitation de Girouard, repris et achevé en 1795. Ces trois éditions ne diffèrent entre elles que par le contenu des pages de titre, et par le nombre des eaux-fortes qui, de quatorze dans les éditions A et B, passent à seize dans l'édition C.

Restent quand même quelques différences d'impression. Notre exemplaire, en tirage ho-

mogène, comporte les modifications de texte d'orientation plus républicaine (Michel Delon) apportées par le Marquis : ainsi page 219, 3^{ème} partie, 15^{ème} ligne, *la maison du chef* au lieu de *la maison du prince* (...) qui devient à la 21^{ème} ligne un *homme respectable* plutôt qu'un *chef respectable*. Etc.

Évidemment, la planche libre (tome 3) fait (toujours) défaut (comme aux exemplaires de la BnF, Nordmann, Bonna). Exemplaire ravissant.

Un des exemplaires de Sainte-Beuve

197 – [SAINTE-BEUVE]. LIVRE D'AMOUR. Paris, s. e., 1843 (imprimerie de Pommeret et Guénot) – relié après : LETTRES DE MADEMOISELLE AÏSSÉ À MADAME CALANDRINI, cinquième édition, revue et annotée par M. J. Ravenel. Avec une notice de Sainte-Beuve. Paris, Gerdès & Lecou, 1846 ; 2 volumes in-12, plein veau glacé havane, encadrement dorés, dos à nerfs orné de filets à froid et dorés, pièce de veau brun, tranches jaspées (*reliure de l'époque*).

325 pp. non compris deux portraits – 2 ff., 107 pp. (*table au verso*).

Édition originale du *Livre d'amour* publié anonymement – exemplaire « caché » après *Les Lettres de mademoiselle Aïssé*.

Un des 7 exemplaires reliés spécialement par l'auteur pour l'auteur et annoté : sur le feuillet de garde, de la main de Sainte-Beuve : *Lege atque tace, et fidei tuve commissum secreto in posterum serva* (Lisez et taisez-vous, et gardez votre foi secrète pour l'avenir) – d'importantes modifications autographes sur les deux derniers vers du sonnet *L'Amant antiquaire*.

Recueil de poèmes, odes et sonnets, le *Livre d'amour* témoigne de la liaison de Sainte-Beuve et Adèle Hugo entre 1830 et 1837. L'auteur avait déjà évoqué de façon allusive et dissimulée sa brulante passion, partagée, pour l'épouse de son grand ami, dans ses *Consolations* (1830), son roman *Volupté* (1834) ou dans *Madame de Pontivy* (1837) – sans que Victor Hugo n'y trouve à redire.

Après la fin de cette liaison amoureuse, *dans sa rage de confession* (J.-M. Hovasse), Sainte-Beuve ne se soucia plus guère de discrétion. Ce fut plus explicite : le prénom de l'amante apparut en toutes lettres dans les dédicaces ou les titres des poèmes du *Livre d'amour* quand le nom du mari se découvrait aisément dans une tournure transparente : *celui dont Notre-Dame exalta le pinceau*... Bien avant la tumultueuse promenade d'Emma Bovary, la part charnelle, de moins en moins équivoque, pouvait se laisser deviner derrière les vitres d'un fiacre – ce gîte errant tournoyant *aux Champs Élysées* – embuées par *l'haléine humide* des amants : *chaque soupir nous cache, et nous passons voilés*.

Sainte-Beuve ne diffusa pas son volume qu'il fit imprimer à ses frais en novembre 1843 – subitement convaincu qu'il était urgent d'attendre. C'est en tout cas ce qu'il résulte d'un testament qu'il rédigea le 19 décembre suivant, priant Juste Olivier, exécuteur testamentaire désigné, de s'assurer *de bien recueillir la totalité des 204 volumes du Livre d'amour* qu'il détenait et de les conserver *jusqu'à la mort des deux personnes, qui, ainsi que moi, n'en doivent pas voir la publication. Après quoi, il serait libre d'en user à sa volonté*.

Sainte-Beuve empila donc ses volumes dans un placard. Pourtant, il ne put résister au plaisir d'en faire circuler quelques-uns auprès *d'amis sûrs*, enfin presque. Selon la légende, un articulet vachard d'Alphonse Karr (*Les Guêpes*, avril 1845) révélant l'existence du *Livre d'amour*



et accusant son auteur *de laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace*, l'aurait incité à détruire tout ou partie de son livre.

Ce qui est sûr, c'est que Sainte-Beuve eut l'idée d'en dissimuler subtilement une demi-douzaine dans des reliures. Le *Livre d'amour* se retrouva ainsi établi aux bons soins de l'auteur avec, à peu près, toutes ses œuvres en premières éditions in-12, leurs formats s'accordant idéalement. Le nom de l'auteur pouvait s'afficher sur la pièce de titre. Simple coquetterie d'égo ? Ou s'agissait-il d'aiguiller la postérité sur un livre *anonyme* qui risquait de disparaître entièrement dans des autodafés ? Reliés avec chic, ces volumes d'un genre nouveau auxquels appartient – ô emballément ! – notre exemplaire, sont signalés par Vicaire (tome 7, 129-130) : *un paquet de dix ou douze trouvés chez l'auteur après sa mort ; et sept qu'il a corrigés et annotés de sa main, et fait relier avec différents ouvrages, savoir : deux avec Poésies complètes de Sainte-Beuve (1840) – un avec Volupté, 3^{ème} édition, 1845 – un avec Portraits de femmes, 1845 – un avec Œuvres de Louise Labbé (sic) 1845– un avec Caliste, par Mme de Charrière, 1845 – un avec Lettres de Melle Aissé, édition Ravenel, 1846* (ces derniers avec préface ou notice de Sainte-Beuve – on reste en famille).

Ex-libris de circonstance d'Henri Meilhac avec la devise *Lente dies celeriter anni* (Lentement vont les jours et vite les années) : Meilhac et son duettiste Ludovic Halévy signèrent les livrets des plus célèbres opérettes d'Offenbach, *La Belle Hélène*, *La Vie parisienne*, *La Pèrichole*, etc., comme la *Carmen* de Bizet.

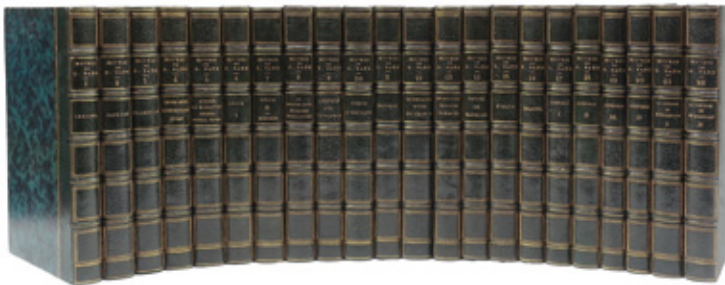
198 – [Saint-John Perse] SAINT LEGER LEGER. ÉLOGES. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1911 ; in-12, broché. Boîte étui. 36 ff. n. ch.

Édition originale du premier livre de Saint-John Perse.

Envoi a. s. : *Exemplaire de Francis Vielé-Griffin / En haute admiration / Respectueusement / S. A. Leger* - avec une carte de visite sur laquelle l'auteur a inscrit son adresse.

Éloges se trouve rarement avec un envoi contemporain de sa parution.

Petites rousseurs éparées. Belle boîte étui. Petit catalogue NRF en sus.



199 – SAND (George). ŒUVRES COMPLÈTES. Nouvelle édition revue par l'auteur et accompagnée de Morceaux inédits. Paris, Perrotin, éditeur & Charpentier, 1843-1845 ; 22 volumes in-12, demi-marroquin vert bouteille, double filets dorés, dos à nerfs orné, filets et caissons dorés, non rogné (*reliure de l'époque*).

8418 pp. et un feuillet de table pour le tome 16, *Mélanges*.

Première édition in-12, en partie originale, comprenant au complet l'édition Perrotin en 16 volumes auxquels un amateur éclairé a joint les 6 volumes de la première in-12 de CONSUELO et LA COMTESSE DE RUDOLSTADT – un des chefs d'œuvres de l'auteur – publiés par Charpentier

en 1845 – tous en reliure uniforme de l'époque, non signée, de Petit succ. de Simier.

Les volumes Perrotin : *Indiana* (1843 pour 1842) ; *Valentine* (1843 pour 1842) ; *Lélia & Spiridion* (1845 pour 1842) ; *Jacques* (1844 pour 1842) ; *André & La Marquise & Lavinia & Metella & Mattea* (1844 pour 1842) ; *Leone Leoni & Le Secrétaire intime* (1847 pour 1842) ; *Simon & L'Uscoque* (1843) ; *Lettres d'un voyageur* (1843) ; *Mauprat* (1843) ; *La Dernière Aldini & Les Maîtres mosaïstes* (1843) ; *Les Sept cordes de la lyre & Gabriel* (1843) ; *Le Compagnon du tour de France* (1843) ; *Horace* (1843) ; *Pauline & Un hiver à Majorque* (1843) ; *Mélanges* (1843 – volume en grande partie originale). Les six premiers volumes ont des dates différentes. Les volumes Charpentier : *Consuelo* (1845) 4 volumes, tomes 17 à 20 ; *La Comtesse de Rudolstadt* (1845), suite de *Consuelo*, 2 volumes, tomes 21 à 22.

Rousseurs pâles en début et fin de volume chez Perrotin, plus prononcées chez Charpentier. Mais quel bel ensemble ! Parfaitement et si joliment établi à l'époque.



200–SÉMANT (Paul de). L'INVASION NOIRE. Projet d'affiche pour le livre du Capitaine Danrit publié en 1895-1896 – inédit – aquarelle originale (40 x 26,5 cm) signée, montée sur carton.

Spectaculaire illustration qui ne figure pas dans les volumes de l'édition illustrée par Paul de Sémant. Comportant le titre de l'ouvrage du Capitaine Danrit, elle fut probablement conçue pour l'affiche publicitaire.

201 – SPIESS (Christian Heinrich). LES ESPRITS DE LA MONTAGNE. Ou Anette et Frédéric. Histoire véritable traduite de l'allemand de F. H. (sic) Spiess par A. Maltière. An VII. Paris, Rochette & Pigoreau, (1798) ; in-12, demi-chagrin bleu nuit, dos à nerfs orné, tranches dorées (reliure du XIX^e siècle). 170 pp. - frontispice.

Édition originale française selon Quérard (tome IX, 242). Probablement re-relié dans les années 1860 – les tranches or sont d'une première reliure. Ex-libris de Georges Hugnet.

202 – SPIESS (Christian Henrich). BIOGRAPHIES DE SUICIDES par Chrétien Henri Spiess. Traduites de l'allemand & augmentées de quelques réflexions philosophiques & morales par Jules Henri Pott. Lausanne, Chez Henri Pott & Comp. Et se vend à Paris, Chez Fuchs, 1798 ; deux volumes reliés en 1, pleine basane brune mouchetée, dos lisse orné de dentelles, tranches cirées rouge (reliure de l'époque).

IV & 410 pp., 1 f. de table – 390 pp., 1 f. de table

Édition originale de la traduction – première française.

203 – SPIESS (Christian Heinrich). LE PETIT PIERRE. Paris, Ambroise Tardieu, 1820 ; 2 volumes in-12, brochés.

2 ff., V (préface de Latouche) & 315 pp. - 2 ff., 314 pp.

Édition originale de la traduction d'Henri de Latouche, voltigeur des lettres, grand découvreur de livres et de talents et l'auteur fameux de l'admirable *Fragoletta* – autant dire que le *Petit Pierre* ne pouvait pas tomber sous une meilleure plume, on n'en attendait pas moins pour le chef d'œuvre de Spiess publié Outre-Rhin en 1793 : la traduction de Latouche reste supérieure à la première traduction française donnée par le libraire Leprieur en 1795.

Le Petit Pierre nous conte l'histoire d'un esprit malfaisant, changé en nain, condamné à errer sur la terre jusqu'à ce qu'il ait accompli la destruction de son dernier descendant (un petit *Melmoth* avant *Melmoth* quoi...), descendant qui finira sous l'emprise de son malveillant ancêtre à signer un pacte avec le diable.

Un manque de papier comblé au bas du dos du T. I, un triangle de papier décoloré sur le plat qui comporte une restauration à l'angle droit. Le dos du T. II passé. Intérieur très frais.

204 – STEIN (Gertrude) MORCEAUX CHOISIS DE LA FABRICATION DES AMÉRICAINS. Histoire du progrès d'une famille. Traduction et préface de Georges Hugnet. Paris, Éditions de la Montagne, 1929 ; in-8, broché. 121 pp., 2 ff.

Édition originale tirée à 300 exemplaires. Un des premiers livres des éditions de la Montagne, fondée en 1929 par Georges Hugnet. Hugnet qui *ne savait pas l'anglais mais qui traduisit lettre par lettre et virgule par virgule*, fut épaulé par Virgil Thomson mais surtout par Gertrude Stein elle-même.

DOUBLE ENVOIS A. S. À MAX JACOB :

Mon cher Max, à vous, à la rue Ravignan, et à nous toujours, Gertrude Stein.

A mon grand Max, qui rendit visite au malade et qui se blessa à cause du 11, son ami du 11, du 11 aussi et malade aussi. Georges

Gertrude Stein fait bien sûr allusion au modeste logis qu'occupait Max Jacob en 1907, au 7 de la rue Ravignan, à trois numéros du *Bateau Lavoir* où devait naître l'art contemporain du XX^e siècle avec ses faméliques et jeunes locataires, les Picasso, Braque, Gris, Modigliani,

entre autres – toute cette petite bande d'amis que Gertrude Stein fréquenta à son arrivée à Paris et qu'elle allait, une des premières, soutenir et encourager – on connaît assez la ren-gaine. C'est d'ailleurs durant cette période qu'elle composa, rue de Fleurus, sa *Fabrication des Américains*.

Mais la rue Ravignan est celle que j'adore / Pour les cœurs enlacés de ses porte-drapeaux / Là taillant des dessins dans les perles que j'aime

Georges Hugnet rencontra Max Jacob en 1922 alors qu'il n'avait que seize ans – Nous sommes tous les deux du 11 juillet, tu auras la même destinée que moi ; on ne te rendra jamais justice. Tu vas aimer comme moi à ton âge, une marchande de chaussures lui avait dit le poète – cette rencontre déterminante, Hugnet l'a évoquée dans un portrait poème intitulé *Onze Juillet* qu'il publia dans *Le Mail* en 1928 : *Max Jacob se promène dans ma vie avec des sabots, un pantalon de velours et une ombrelle rose (...) un feu d'artifice naît au fond de la chambre et tous les signes du zodiaque dansent dans sa lumière. Il y a quelqu'un qui compte des pierres précieuses, le soir, près d'une lampe. C'est lui. Un homme court sur une route, l'aurore à ses trousses. C'est lui. Quelqu'un a inventé quelque chose. C'est encore lui (...)*

Peu avant d'écrire sa dédicace, Hugnet avait été hospitalisé pour insuffisance respiratoire, Max Jacob l'avait rassuré d'un billet : *Nous autres gens du 11 juillet, nous sommes sujets à la congestion pulmonaire. Nous pouvons en avoir quarante, mais nous n'en mourrons jamais.*

Bref, soufflante provenance...



Le Juif errant, l'exemplaire d'Eugène Sue

205–SUE (Eugène). EL JUDIO ERRANTE, novela escrita en francés por Eugenio Sue, traducida al castellano por D. Wenceslao Ayguals de Izco. Madrid, Sociedad Literaria (Imprenta de D. Wenceslao Ayguals de Izco), 1845 ; 22 petits in-12 carrés reliés en 11 volumes, maroquin à grains écrasés havane doublé maroquin noir parsemé de frises à feuilles ondulantes, gardes de soie vert d'eau doublées papier peint fantaisie, liserons sur les coupes, encadrements à décors angulaires sur les plats, dos à nerfs orné, tranches or (reliure d'époque). 4509 pp.

Édition originale espagnole du *Juif errant*.

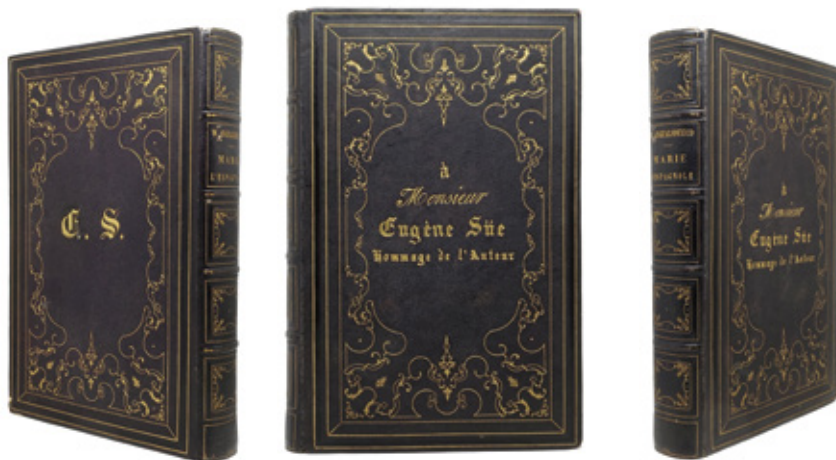
L'exemplaire personnel d'Eugène Sue – traduit, édité et spécialement relié pour lui par son épigone espagnol, Wenceslao Ayguals de Izco.

Combattant de la milice nationale durant la première guerre carliste, déporté aux îles Baléares pour ses idées extrémistes, Ayguals de Izco fut aussi un des premiers députés « démocrates » espagnol (député progressiste de la province de Castellón) et le maire de sa ville natale, Vinaros, où il fit construire un Théâtre resté fameux.

En 1843, il fonda sa propre maison d'édition, *La Sociedad Literaria* qui édita des livres à des prix abordables pour que les classes les plus défavorisées aient accès à la culture. Outre le présent *El Judío errante*, il traduisit et publia des œuvres de Voltaire, d'Alexandre Dumas, ou, en 1852, le roman anti-esclavagiste d'Harriet Beecher Stowe.

Initiateur en Espagne du roman feuilleton, de 1845 à 1846, Wenceslao Ayguals de Izco fit paraître dans la presse son premier et célèbre roman, *Marie l'Espagnole*, sorte de *Mystères de Madrid*, qui obtint un énorme succès et fut maintes fois réédité et traduit, tout comme le livre d'Eugène Sue... frère d'encre. C'est d'ailleurs ce dernier qui surveilla sa traduction française pour laquelle il composa une préface (numéro suivant).

Cet exemplaire unique – dans sa ravissante reliure madrilène – a été spécialement établi pour Eugène Sue par son traducteur et ami. En tête du tome I, Wenceslao Ayguals de Izco a fait monter sur une bande dépliant les premières impressions de la presse espagnole sur le roman.



Les Mystères de Madrid, l'exemplaire d'Eugène Sue

206–AYGUALS DE IZCO (Wenceslao). MARIE L'ESPAGNOLE OU LA VICTIME D'UN MOINE. Précédée d'une introduction par M. Eugène Sue. Paris, *Librairie de Dutertre*, 1846 ; 2 fort in-8 reliés en un volume, plein chagrin noir, premier plat décoré d'un décor romantique à encadrements avec doré au centre la dédicace suivante : à *Monsieur Eugène Sue – hommage de l'auteur*, au second plat dans le même décor les initiales d'Eugène Sue, dos à nerfs orné, filets dorés sur les coupes, encadrements dorés à l'intérieur, gardes de soie moirée blanche, tranches dorées (*Simon Senez*). XI, 420 & 392 pp.

Titre intégral : *Marie l'Espagnole ou La victime d'un moine. Précédée d'une introduction par M. Eugène Sue. Histoire de Madrid. Mœurs et usages de ses habitants, description des célèbres combats de taureaux, des édifices remarquables, promenades, fêtes ; histoire des événements politiques depuis la promulgation du statut royal jusqu'aux faits de La Granja ; avec d'importantes révélations relatives à l'influence exercée sur ces événements par la ténébreuse société de l'ange exterminateur*

– le tout encadré dans une intrigue dramatique.

Édition originale française du grand livre d'Ayguals de Izco – les « Mystères de Paris » marilènes. Elle est illustrée dans le texte de très nombreuses gravures sur acier par des artistes ibériques en renom.

EXEMPLAIRE DE PRÉSENT, SPÉCIALEMENT RELIÉ POUR EUGÈNE SUE, À SON CHIFFRE ET DÉDICACÉ DANS LE MARBRE SUR LES PLATS DE CHAGRIN.

Outre l'introduction qu'il rédigea, Eugène Sue devait aussi superviser la traduction française du livre de son ami Ayguals de Izco, homme politique, écrivain, éditeur et traducteur espagnol – l'année précédente Ayguals avait traduit et publié la première édition espagnole du *Juif errant*, réservant à l'écrivain français un exemplaire de choix relié magistralement à son intention (n°205).

Marie l'Espagnole relate l'ascension sociale d'une pauvre fille de chômeur, harcelée par un prêtre et un noble pervers (Fray Patricio et le Baron del Lago) dans le Madrid contemporain de l'ouvrage.

On compare à juste titre ce roman aux *Mystères de Paris* tant les similitudes abondent. Dès les premières pages l'influence d'Eugène Sue est perceptible, l'orientation morale et didactique, les procédés d'écriture et enfin, le traitement de certains thèmes sociaux – et, fait relativement nouveau pour l'époque, les deux auteurs choisissent de placer l'action à l'époque contemporaine. Surtout, Madrid et Paris apparaissent en toile de fond.

L'intention morale commune est clairement annoncée : il s'agit de rendre horrible le vice, et de critiquer les maux, les carences de la société, tout en tentant de proposer des remèdes. On renverra le lecteur à l'article de Colette Rabaté, *Wenceslao Ayguals de Izco : de « l'Eugène Sue espagnol » au « régénérateur » du roman national* (Presses Sorbonne Nouvelle, 2001) : *Lieux et personnages sont souvent stéréotypés. La gargote de la Tía Mantecas rappelle le « tapis-franc » du Lapin Blanc ou la taverne du Cœur Saignant des Mystères ; ces lieux sordides sont facilement associés au vice, au crime, à la corruption ; tout au contraire, les palais somptueux comme ceux de la Marquesa de Bellaflor ou d'Adrienne de Cardoville indiquent immédiatement le statut de leurs maîtres. La symbolique des patronymes est encore plus évidente : Maria est aussi Marquesa de Bellaflor et nous rappelle Fleur de Marie dans les Mystères ; toutes deux incarnent une vertu angélique. La Marquesa de Turbiasaguas, ancienne prostituée reconvertie, nous plonge en revanche dans un monde de débauche, de cupidité, ainsi que de nombreux personnages affublés de surnoms : citons par exemple la Chouette, l'Ogresse, Tortillard ou Bras-Rouge, ainsi que La Tía Mantecas, Curro el Desalmaa, Patizambo. Le procédé d'animalisation souligne les vices des personnages : la Chouette est aussi comparée à un singe, Rodin le Jésuite est reconnaissable à son regard de vipère ; le noir Tomás est assimilé à une bête féroce et la tía Mantecas, obèse, est comparée à une oie. L'adéquation est parfaite entre le milieu social des personnages et leur langage : ainsi, dans le cabaret des Mystères, les protagonistes peu recommandables s'expriment en argot ; dans les romans d'Ayguals l'accent andalou ou l'usage d'une langue populaire et déformée sont souvent l'apanage des voleurs qui fréquentent l'estaminet de la tía Mantecas, à l'enseigne emblématique... Etc.*

Comme *Les Mystères de Paris*, *Marie l'Espagnole* parut en livraison dans la presse – il fut même le tout premier roman feuilleton publié en Espagne.

Simon Sénéz, relieur rue de la Fidélité à Paris, exerçait durant la période romantique.

Superbe exemplaire.





210

Les Mystères de Paris, l'exemplaire d'Eugène Sue

207–SUE (Eugène). Os *Mysterios de Paris*. Romance composto em francez por M. Eugène Sue. Vertido em Linguagem. Porto, Typographia da Revista, rua da Picaria n°47, 1843 ; 8 volumes in-8, chagrin aubergine, plats à décors à froid, encadrements et filets dorés, dos à faux nerfs orné, filets dorés sur les coupes, dentelles de liserons dorés, gardes de soie moirée, tranches or (*reliure de l'époque*).

2548 pp. complet de ses feuillets d'errata.

Édition originale portugaise des *Mystères de Paris*, publiée l'année de l'édition française.

Exemplaire d'Eugène Sue comportant cet envoi a. s. : *A Monsieur Eugène Sue, tribut d'admiration du traducteur portugais, J. P. Rais.*

Coins inférieurs des plats du TI un peu abimés, menus défauts d'usage, bel exemplaire.

L'exemplaire de Tocqueville

208–[Tocqueville (Alexis de)] ROYER-COLLARD. Recueil composite de 20 discours de Royer-Collard à la Chambre des Députés & une Leçon du même à l'Académie de Paris. Paris, Divers imprimeurs, 1813-1831 ; 21 plaquettes in-8, reliés chronologiquement en un volume, veau brun, encadrement à froid sur les plats, dos à nerfs orné de caissons et filets à froid, tranches cirées (*reliure de l'époque*).

347 pp. au total.

Exceptionnel exemplaire de l'auteur, Pierre-Paul Royer dit Royer-Collard (1763-1845), homme politique et philosophe français, offert à Alexis de Tocqueville. Sur le feuillet de garde de la reliure, cette note autographe signée d'Alexis de Tocqueville :

Ce volume contient la collection de discours que M. Royer-Collard jugeait lui-même les plus propres à faire bien comprendre ses opinions et sa vie. Cette collection a été faite par M. Royer-Collard lui-même et les Discours qu'il avait ainsi pris le soin de recueillir et de mettre en ordre pour la forme, m'ont été remis par lui dans le but indiqué plus haut. 1846 – Alexis de Tocqueville.

Une note ajoutée ensuite : (L ?) Gastineau. *Ce livre avait été donné à M Presloy par Alexis de Tocqueville dont le paraphe est ci-dessus.*

Précieux exemplaire d'Alexis de Tocqueville dont les analyses dans la deuxième partie de *La Démocratie en Amérique* prolongent celles de Royer-Collard.

Liste des 21 plaquettes sur demande ou sur notre site. Deux trois corrections manuscrites de l'auteur. Reliure frottée par endroits.

209 – [Tolstoï] TOLSTOÏ (Léo) (sic). LA SONATE À KREUTZER. Traduit et publié par le Bureau Bibliographique de Berlin. Édition française. *Berlin, Paris, Amsterdam & Londres, B. Behr's Buchhandlung, Nilsson & Lam, Franz Thim & Co, (Imprimé par A. Ostrowski à Berlin) 1890* ; in-12, bradel pleine percaline prune, non rogné, couverture conservée (Pierson).

VI pp. (page de titre, avant-propos, préface), 1 f. n. ch. (intertitre avec errata au verso), 118 pp.

Édition originale française – traduction de Louis Ferrer. Elle précède celle de Lemerre.

Débutée en 1887, *La Sonate à Kreutzer* est terminée le 26 août 1889. Au mois de septembre suivant, Tolstoï envoie une copie de son manuscrit à la rédaction d'une revue de St.-Petersbourg. Le procureur général du Saint-Synode, Pobedonoszew, en fait aussitôt interdire la publication. De nombreuses copies lithographiées sont alors mises en circulation, à l'insu de l'auteur. C'est à partir de l'une d'elles que notre *Bureau Bibliographique de Berlin* en publie simultanément une traduction allemande, anglaise et française – toutes devançant l'édition russe. Grâce à l'intervention du Tsar, la censure est partiellement levée et Tolstoï a l'autorisation de l'imprimer à la condition expresse qu'elle ne paraisse que dans le cadre d'une édition collective – c'est pourquoi elle est publiée pour la première fois en Russie dans le treizième tome des *Œuvres complètes de Tolstoï*, sorti en juin 1891. Si l'on en croit son *avant-propos*, la présente édition aurait été faite avec l'autorisation de l'auteur, ce qu'attesterait une lettre de Tolstoï du 8 février 1890 envoyée au traducteur allemand, M. Löwenfeld. Vladimir Boutchik (*Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*) signale bien notre édition en même temps que l'édition parisienne d'Alphonse Lemerre parue elle aussi en 1890 – traduction d'Isaac Pavlovsky et de Rosny aîné titrée : *La Sonate de Kreutzer* – sans que Boutchik ne précise l'antériorité de l'une sur l'autre. Reste que la préface du traducteur de notre édition est datée du 20 mars 1890 alors que l'achevé d'imprimer de l'édition Lemerre est daté du 25 avril 1890...



210 – VEBER (Jean). PROJETS D'ILLUSTRATIONS POUR THAÏS, comédie lyrique en 3 actes et 7 tableaux de Jules Massenet sur un livret de Louis Gallet d'après le roman d'Anatole France pour la partition publiée par *Heugel & C^{ie}* en 1894 ; in-folio (38 x 31 cm), bradel demi-percaline rouille à coins, magnifiques gardes florales Art nouveau (*reliure de l'époque*).

Remarquable ensemble réunissant, sur onglets, les trois projets d'illustrations réalisées pour *Thaïs* – chacun signé à l'encre par Jean Veber.

4 planches : 2 tirages lithographiques en couleurs et dorés à la main sur vélin saumoné (32,5 x 25,5) première et seconde de couverture signée par l'artiste – un tirage lithographié en couleur et réhaussé à l'or sur Japon, signé (37,5 x 30 cm) – un tirage lithographié en couleurs réhaussé à l'or, signé (34,5 x 28,5 cm), titrée *Thaïs – Atanael* : ce dernier projet que retiendra l'éditeur, est suivi de la planche définitive avec le texte et l'illustration, réduite en place, lithographiée en couleurs et réhaussée

(sans effet) à l'or (35,5 x 27 cm). L'exemplaire de l'éditeur ou de l'artiste ? Il existe des tirages à part de ces illustrations. Superbe.



212

211 – VERLAINE (Paul). *LA BONNE CHANSON*. Paris, Alphonse Lemerre, 1870 ; petit in-12, bradel toile de soie marron décorée d'enfants jouant au cerceau, au cerf-volant ou avec une brouette, pièce de titre de maroquin rouge, non rogné, couverture conservée (Féchoz). *fx-titre, titre, 38 pp., 1 f.*

Édition originale.

Le quatrième recueil de Paul Verlaine, imprimé à compte d'auteur à 550 exemplaires.

Relié avec un goût exquis, cet exemplaire appartenait à Jean Ajalbert – le faux-titre porte sa signature. Féchoz est alors le relieur attitré de Jean Ajalbert – le poète dandy lui fait exécuter tout un train de reliure à la bradel avec ces ravissants tissus anglais imprimés de motifs directement inspirés des illustrations de Kate Greenaway (voyez le n°145)

212 – VERLAINE (Paul). *SAGESSE*. Paris & Bruxelles, Société Générale de Librairie Catholique, Victor Palmé & Goemaere, 1881 ; in-8, reliure souple à la bradel, tissu damassé citron à motif floral, gardes papier fantaisie aux chardons, non rogné (Alidor Goy). 106 pp.

Édition originale, tirée à 500 exemplaires, sans grand papier & sans couverture.

Intérieur parfait malgré deux rousseurs... Charmante reliure d'Alidor Goy.

213 – [VIAU (Théophile de)]. *LE PARNASSE SATYRIQUE DU SIEUR THEOHHILE*. S. l. n. e., 1625 ; in-12, maroquin rouge, triples encadrements dorés sur les plats, filets sur les coupes, frises intérieures, dos à nerfs orné, tranches dorées (Trautz Bauzonnet). 380 pp.

Troisième édition – rarissime – du livre *le plus horrible que les siècles les plus payens et les plus desbordez enfantèrent jamais* (Garassus, *La doctrine curieuse*, août 1623, p. 781) – les deux premières éditions sont connues à une dizaine d'exemplaires.

Bien que datée de 1622, l'édition originale du *Parnasse satyrique* parut sous le manteau en avril 1623. Elle rassemblait des pièces licencieuses en tout genre (sonnet, stance, ode, épigramme, charade) de divers auteurs passés ou présents. Elle fut aussitôt suivie d'une seconde partie, *La Quintessence satyrique*, d'une dénonciation et d'un arrêt du Parlement (19

août 1623) qui expédiait au bûcher Théophile et ses livres, Pierre Berthelot à *l'étranglement sur une potence* et leurs compères Colletet et Fernicle au *bannissement* – à quoi s'ajoutait la *prise de corps* des imprimeurs ... arrestation qui n'empêcha en rien, au lendemain du funeste arrêt, la parution d'une deuxième édition.

Cette troisième édition parut en 1625 pendant que Théophile était emprisonné à la Conciergerie dans le cachot alloué naguère à Ravailac. Il en existe trois émissions dans lesquelles, cette fois, son nom figure *en vedette* – *probablement imprimées par les ennemis du poète qui cherchaient à influencer défavorablement l'opinion et à réveiller l'ardeur du parti ultra religieux* (Lachèvre), le sieur Théophile étant devenu le bouc émissaire d'une croisade menée contre les libertins et les athéistes par le Jésuite Garassus :

Le Parnasse satyrique du sieur Theophile. / M.DC.XXV.

Le Parnasse satyrique du sieur Theohhile. / M.DC.XXV. – notre exemplaire.

Le Parnasse des Poètes satyriques ou Dernier Recueil des Vers picquans & gaillards de nostre temps par le sieur Theophile.

Ces trois nouvelles impressions fondent *Le Parnasse* avec *La Quintessence* – elles ont la même imposition (malgré des erreurs de paginations de l'une à l'autre) et le très réputé sonnet liminaire « *je fais vœu désormais de ne f...tre qu'en cu* » – seules l'italique et les ornements typographiques diffèrent. Enfin, les pièces signées dans les deux premières sont devenues anonymes (cf. F. Lachèvre, *Procès de Théophile de Viau* T1, 480-481).

Le Parnasse satyrique est sans doute, avec l'Angustinus, l'ouvrage qui eut au XVII^e siècle les plus grands retentissements littéraires (Librairie Paul Jammes, *Libertins érudits*, n°359, 1970).

Ex-libris P. Desq (vente de 1866), Bibliothèque J. Renard puis Robert Hoe. Il a figuré à la vente Chaponay de 1869 (n°439). Trace d'une écriture évanouie sur le titre. Bel exemplaire.



214–VIGNY (Alfred). *POÈMES ANTIQUES ET MODERNES*. Nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1846 ; in-12, demi maroquin vert à coins, triples filets, dos à nerfs orné, encadrements à fleurons angulaires dorés, tranches marbrées (*reliure de l'époque*). 244 pp.

Première édition collective.

Envoi a. s. : à *Madame Victor Hugo – manibus date lilia plenis* – Alfred de Vigny.

La dédicace se trouve sur le feuillet de garde de la reliure – l'exemplaire a certainement été relié à la demande de Vigny avant d'être offert. *Manibus date lilia plenis* (apportez des lilies à pleines mains) est une expression proverbiale extraite de la *Divine Comédie* (*Purgatoire*, Chant 30, vers 19-21), scène où Dante rencontre Béatrice : il voit une carriole arriver por-

tant une femme (Béatrice), femme que des anges saluent en répandant des fleurs autour d'elle tout en prononçant le vers que reprend Vigny. On se demande si ce dernier n'est pas en train de taquiner un peu l'époux de Madame... Songez à la manière dont Victor Hugo, imperturbable depuis 1833, dédicace ses livres *aux pieds* de ses Dames... Bel exemplaire.

215 – VOISINS (Gilbert de). SENTIMENTS. Paris, *Mercure de France*, 1905 ; in-12, broché. 266 pp.

Édition originale.

UN DES 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE, seul grand papier.

Recueil attachant de sensations et souvenirs, songeries mélancoliques, badauderies parisiennes, *critiques par subterfuges* et divagations littéraires qui démontrent le goût sûr – notamment pour la poésie – et l'érudition de Gilbert de Voisins.

On distinguera *Le Kiosque vert près de l'étang* parce que l'on y parle de livres et de bibliothèque avec bonheur – que sont devenus, parmi certains, *Les Petits Poèmes* de Baudelaire arrachés, au mépris de toute bibliophilie, à l'exemplaire courant, le précieux recueil des *Cinquante poèmes* découpés dans la jeunesse de Paul Valéry (un des premiers articles qui lui soit consacré), le carrollien *Voyage à l'île de Vazivoir* habillé de bélogua mauve, *la Tentation de Saint-Antoine* illustrée de dessins d'Armand Rassenfosse et d'ornementations musicales de Claude Debussy, la lancinante *Complainte des rideaux de bois rouge* d'Ary Cellero ou l'exemplaire enchanté de *Connaissance de l'Est* dont la couleur de couverture tient le milieu entre celle d'une sauce végétale et celle d'une eau stagnante, qui n'est point paginé, n'a pas de table des matières, où l'on se perd comme dans un labyrinthe d'idoles et de qui le titre même, si paradoxal et si exact, évoque le traité de stratégie ou le pamphlet sur le démantèlement des forteresses ?

«Qui voit les rives de la Seine voit nos peines».



216 – WAGNER (Richard). L'OR DU RHIN. LA WALKYRIE. SIEGFRIED. LE CRÉPUSCULE DES DIEUX. Partition pour Chant et Piano réduite par R. Kleinmichel. Version française de Alfred Ernst. Paris, Bruxelles, Londres & Mayence, B. Schott's Söhne & C^{ie}, s. d. (1900). 4 volumes in-4°, veau polychrome, plats entièrement ornés d'un décor incisé, tranches cirées rouges, couvertures conservées (*h. Gérard*).

221, 2 ff. (Avertissement), 309, 337 & 340 pp

Toulousain comme son ami Lautrec, Henry Gérard (1860-1925), peintre post-impressionniste, pratiquait également le repoussage sur cuir pour la décoration de meubles et la reliure.

217–WILDE (Oscar). A PORTFOLIO OF AUBREY BEARDSLEY'S DRAWINGS ILLUSTRATING « SALOME » BY OSCAR WILDE. [Londres, Bodley Head, 1906] ; in-4, demi-vélin crème à coins, plats de papier vert, titre doré avec un motif estampé, rabats intérieurs, ruban de soie verte (*cartonnage éditeur*).

17 planches imprimées et numérotées sur simili Japon avec une liste imprimée.

Collection plus que complète des illustrations de Beardsley pour la première édition anglaise de John Lane (1894) de *Salomé* d'Oscar Wilde – elle comprend trois illustrations supplémentaires dont la première version de *La Toilette de Salomé* (planche XIII) jugée trop scandaleuse et non retenue par John Lane.

217 & 218



218–WILDE (Oscar). SALOMÉ. Drame en un Acte. Illustrations d'Aubrey Beardsley. Édition à petit nombre. Imprimée pour les souscripteurs. Paris, (Charles Carrington), 1907 ; in-8 carré, broché.

84 pp. (dont fx-titre, titre, dédicace à Pierre Louÿs, personnages) & 16 illustrations hors texte.

Première édition française illustrée.

Un des 100 exemplaires numérotés sur Vergé d'Arches, seul tirage de tête.

Rappelons que l'édition originale de *Salomé* – écrite en français – parut en 1893 à la *Librairie de l'Art Indépendant*. Lord Alfred Douglas en fit une traduction anglaise, publiée à Londres par John Lane en 1894 et enrichie par Aubrey Beardsley, de 10 illustrations hors texte, d'un dessin de couverture, de titre, de table des figures, et d'un cul-de-lampe.

La présente édition est illustrée de 16 compositions hors texte d'Aubrey Beardsley, tirées sur Japon. Le titre, la table des figures et le cul-de-lampe sont à présent en hors texte ainsi que le dessin du cartonnage de l'édition anglaise. Mais en plus, elle comporte 2 compositions inédites refusées en 1894 : *Iokanaan* et *Salomé* (pl. 8) et *La toilette de Salomé* – II (pl. 13). D'autre part, la composition du titre retrouve ici les attributs phalliques supprimés pour l'édition de 1894. Toujours en 1907, la présente édition fut publiée conjointement avec l'édition américano-anglaise John Lane, *The Bodley Head* qui comporte les mêmes caractéristiques, mis à part le texte qui est la traduction anglaise de Lord Alfred Douglas.

L'édition Carrington est justifiée sur un papillon contrecollé à 500 exemplaires : 100 Vergé d'Arches et 400 papier antique vergé Anglais. Le nom de Carrington figure sur une vignette rose collée en haut du verso de l'avant dernier feuillet de garde de la brochure. La couverture rempliée de cet exemplaire est verte, ce qui le distingue encore du tirage courant dont

la couverture est rouge. En outre, il comporte l'*Avis papillon* indiquant que cette édition est publiée avec l'autorisation de M. Robert Ross, l'exécuteur des œuvres littéraires de feu Oscar Wilde, et avec le consentement de ses éditeurs, MM. Methuen & Co (de Londres), qui en possèdent tous les droits. Une partie de cette édition fut détruite lors des inondations de la Seine, en 1910 – ce qui explique son authentique rareté.

Les gravures de Beardsley ont déchargé sur les feuillets au regard – bel exemplaire cependant, sauvé des eaux.



219–WILDE (Oscar) & VOX (Maximilien). The young King. Some illustrations to Oscar Wilde's « The young King » by Maximilien Vox – *Magagnosc* 1915-1916 ; in-8, broché. 17 ff. n. ch.

Suite unique et inédite de dessins en noir et en couleurs – encre de chine rouge et noire, gouache, aquarelle – inspirée de la nouvelle d'Oscar Wilde, *Le Jeune roi*, première des quatre nouvelles du recueil *A House of Pomegranates* publié en 1891.

Le colophon calligraphié indique : *il a été tiré de cet ouvrage UN exemplaire sur papier ad hoc.*

17 illustrations : 11 en noir et blanc (dont une sur une double page) et 6 en couleurs – certaines appliquées d'autres à même la feuille – une vignette peinte sur le premier plat.

Les feuillets sur *papier ad hoc* (canson souple) sont réunis par un cordon sous une couverture rempliée pour former un livre d'images sans légendes.

Une page de dédicace en latin (caractères romains) et un titre illustré en anglais (déliés en vert) : *Amatissimo amatissimoque amico imagines illas manibus suis delineatas in memoriam simulac in spem ex imo corde novet auctor* – approximativement : *l'auteur dédie à son très-aimé et très aimant ami, du fond de son cœur, ces images dessinées de ses propres mains, pour se souvenir autant que pour espérer.*

The young king wherein is truthfully set forth what did befall the boy king on his coronation eve, together with the wondrous dreams that fluttered on to him out of the honey-coloured air : all of which an exact account maybe found in Oscar Wilde's house of pomegranates – Si l'on veut : où il est exposé avec vérité ce qui advint au jeune roi la veille de son couronnement, ainsi que les rêves merveilleux qui lui sont venus de l'air couleur de miel : toute chose dont on trouvera un récit exact dans la *Maison de Grenades* d'Oscar Wilde.

L'ouvrage fut confectionné pour être offert à Jean Garnier Coignet – l'ami – pour lequel Vox a ajouté l'ex-libris dessiné qui suit la dédicace – la couverture porte également ses initiales (J. G. C.) gravées à l'aiguille par l'auteur. Il est daté de *Magagnosc 1916* – quartier de la commune de Grasse dans les Alpes-Maritimes – où réside alors le jeune illustrateur qui a 21 ans lorsqu'il l'entreprind, en 1915.

Né Samuel Monod (1894-1974), frère de l'éminent naturaliste Théodore Monod, Maximilien Vox venait de faire ses débuts comme caricaturiste et dessinateur de presse à *L'Humanité* de Jean Jaurès avant de poursuivre une éblouissante carrière dans la chose imprimée : journaliste, éditeur (Grasset, Plon, Denoël), maquettiste de collection, publicitaire, graphiste – auteur du célèbre logo intemporel associant un loup et une plume pour la collection de romans policiers, *Le Masque*, des lettrines du *Grand Larousse*, des couvertures Art-Déco de Grasset ou du sigle de la SNCF en 1938 (parmi d'autres) – concepteur, en 1943, de *La revue noire* du réseau Combat, critique d'art, directeur de revues ou féru de Napoléon dont il édite et commente l'infinie correspondance ... sans oublier, bien sûr, la Lettre et la Typographie dont il reste le spécialiste mondialement reconnu, créateur en



1954, de la première classification *des familles fondamentales* adoptée de facto par l'Association Typographique Internationale : *humaines, garaldes, réales, didones, mécanes, linéales, incisives, scriptes et manuales*... la classification Vox-ATypI avec laquelle on finit ce tapage.

Admirable livre d'images de sa jeunesse – unique et emblématique – *Le Jeune Roi* comprend *in nucléo* tout cela...

*Cinq petits Genonceaux et puis s'en vont (une vieille marotte)
histoire de compléter ce fichu cahier de 16 pages*

220–LAUTRÉAMONT (Comte de). LES CHANTS DE MALDOROR. Frontispice de José Roy. Paris, Genonceaux, 1890 ; in-12, reliure souple à la bradel, tissu noir à motifs découpé dans une ancienne ceinture de Geisha, gardes en vélin bronze moiré, non rogné, couverture et dos (*Alidor Goy*).

6 ff. (*dont frontispice*), XI pp., 385 pp., 2 ff.

Seconde édition, d'une importance considérable : c'est elle qui devait révéler l'œuvre de Lautréamont.

Entièrement établie sur le manuscrit original par Léon Genonceaux, elle comporte le fac-similé d'une lettre d'Isidore Ducasse, lettre qui contient comme une profession de foi littéraire et fait allusion aux circonstances qui s'opposaient à la mise en vente de son livre ; un frontispice de José Roy inspiré d'une phrase du Chant III – *il traînait, à travers les dalles de la chambre, sa peau retournée* ; et une importante préface signée de l'éditeur présentant l'œuvre et les résultats d'une enquête *très approfondie* sur la vie de son auteur, tant sur ses origines que sur sa brève existence à Paris.



... il travaillait, à travers les dalles de la chambre, sa peau ressassée.

A ce titre, Genonceaux est le premier biographe d'Isidore Ducasse dont les découvertes seront par la suite abondamment utilisées par les exégètes de Lautréamont. *Genonceaux n'a pas jugé opportun de confier dans sa préface dans quelles circonstances il avait découvert l'œuvre d'Isidore Ducasse* – écrit J.-J. Lefrère (in *Deux Malchanceux de la littérature fin de Siècle*, Jean Larocque et Léon Genonceaux, *Du Lérot*) – *On a souvent avancé que son compatriote et ancien confrère Albert Lacroix, qui avait imprimé l'œuvre vingt ans auparavant sans oser la mettre en librairie, lui aurait révélé l'existence de ce texte que découvraient à peine les milieux littéraires français et belges d'avant-garde. La préface de l'édition Genonceaux de Maldoror est certes dédiée à Lacroix, mais cette attention amicale n'exprime peut-être que la simple gratitude envers un confrère en retraite qui avait eu l'amabilité de lui communiquer le manuscrit original de l'œuvre et de lui donner quelques renseignements biographiques sur l'auteur, disparu pendant le siège de 1870. (...)*

Une autre hypothèse sur les circonstances de découverte des Chants de Maldoror par Genonceaux implique l'intervention d'autres compatriotes de l'éditeur, comme ces collaborateurs de La Jeune Belgique, qui, en dénichant quelques exemplaires du livre dans la cave du libraire-éditeur bruxellois Rozez, avaient été les véritables inventeurs de l'œuvre.

Rappelons qu'en 1874, Jean-Baptiste Rozez avait racheté à Lacroix les feuilles de l'édition originale, tirées en 1869, pour les mettre en vente avec un titre et une couverture de relais. Sans succès. Les jeunes écrivains belges avaient communiqué le volume à des amis et correspondants français, parmi lesquels étaient Huysmans et Bloy. D'ailleurs, ce dernier se flattait d'avoir signalé le premier l'œuvre de Lautréamont dans son roman, *Le Désespéré*, paru en 1886. Bloy accueillit la nouvelle de la réédition de Genonceaux avec la crainte de ne pas y être associé ou du moins remercié. Il fit proposer à l'éditeur ses services pour une éventuelle préface et composa *Le Cabanon de Prométhée*, article dans lequel il reprenait sa thèse formulée dans *Le Désespéré* selon laquelle Ducasse avait fini à l'asile. Cette assertion était inacceptable pour Genonceaux qui redoutait par ailleurs que le nom de Bloy sur la couverture *ne nuisit au volume*. Il lui opposa une fin de non-recevoir.

Initialement prévu à 500 exemplaires, puis à 250, le tirage fut limité à 150 exemplaires sur papier vélin du Marais (au prix de 10 francs, soit, à cinquante centimes près, trois fois le prix d'un volume courant) et 10 exemplaires imprimés et numérotés sur Japon (au prix de 25 francs). Cette indication de tirage figure sur le second plat de couverture du livre du Docteur Cabanès, *Marat inconnu*, publié en 1891 par Genonceaux (cf. reproduction sur notre site).

Est-ce par manque d'argent – *Maldoror* compte parmi les premières publications de l'éditeur – que Genonceaux réduisit le tirage du volume, ou envisagea-t-il les risques (et le coût d'une saisie possible) encourus en publiant une



œuvre que dans le passé son premier éditeur avait, par crainte de poursuites judiciaires, renoncé à mettre en vente ? En tout cas, Genonceaux prit soin de prévenir son lecteur : *Nous avons cru que la réédition d'une œuvre aussi intéressante serait bien accueillie. Ses véhémences de style ne peuvent effrayer une époque aussi littéraire que la nôtre. Si outrées qu'elles soient, elles gardent une beauté profonde et ne revêtent aucun caractère pornographique.*

Le tirage ne s'épuisa pas facilement et 43 exemplaires étaient encore disponibles en février 1891 comme l'indique un encart publicitaire de *La Bibliographie de la France*. C'est que, Charles Rozez, fils du libraire-éditeur chez lequel les jeunes écrivains belges avaient découvert l'existence des *Chants de Maldoror*, profita de la publicité faite à l'œuvre de Lautréamont pour remettre en vente, à Paris, le stock restant de l'édition originale.

L'édition de Léon Genonceaux aura eu au moins le privilège et le mérite d'occuper un temps la place de l'édition princeps. A ce titre, elle jouit d'un prestige particulièrement remarquable. Bel exemplaire.



221 – RIMBAUD (Arthur). RELIQUAIRE. Poésies, Préface de Rodolphe Darzens. Paris, Léon Genonceaux, 1891 ; in-12, plein maroquin noir doublé box framboise, plats ornés d'un décor géométrique estampé à froid, dos à nerfs, caissons et filets à froid, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui (*Semet et Plumelle*).

XXVIII & 152 pp.

Édition originale.

38 poèmes paraissent ici pour la première fois et 7 sont en seconde édition – ceux publiés par Verlaine dans ses *Poètes maudits* (1884 et 1888).

Un des 390 exemplaires (sur 500) comportant la préface de Rodolphe Darzens – seuls 110 exemplaires saisis après la plainte de ce dernier seront remis en vente, avec un titre renouvelé sans son nom, à la date de 1892 (quelques-uns à la date de 1891) par Léon Genonceaux.

Ce dernier n'avait cure des atermoiements de son préfacier qui, brusquement, avait décidé d'interrompre la publication du *Reliquaire* ou du moins de la ralentir. Darzens, indépendamment de savoir si son texte était prêt ou non, redoutait surtout de se mettre à dos Verlaine. Celui-ci grondait dans le landerneau depuis qu'il avait eu connaissance du volume qu'allait sortir Genonceaux – c'était à lui seul que devait revenir la publication des poèmes de Rimbaud. C'est d'ailleurs ce que Verlaine se pressa de faire chez Léon Vanier.

Mors frottés – des lettres du titre doré sont légèrement effacées.



222—RACHILDE. MONSIEUR VÉNUS. Préface de Maurice Barrès. Paris, Félix Brossier & Léon Genonceaux, 1889-1890 ; in-12, demi-marroquin vert, dos lisse orné, tête or, non rogné, premier plat de couverture illustrée conservé (reliure de l'époque).

XXII pp., 1 f. n. ch. (dédicace à Léo d'Orfer), 260 pp.

Envoi a. s. : à la très belle Berthe Bady, l'éternelle Salomé, son très ami Rachilde.

Seconde édition publiée par Félix Brossier, en 1889, avec une préface originale de Maurice Barrès – remise en vente en 1890 par le sulfureux éditeur Léon Genonceaux sous une nouvelle couverture de Gambérini.

Illustration ambiguë, scabreuse et aguicheuse, dont Genonceaux était coutumier : on ne sait pas s'il s'agit d'une femme ou d'un homme, la chemise ouverte montrant une poitrine nue.

Rachilde s'émuet de cette couverture. Nous avons eu jadis une lettre de Rachilde à Camille de Sainte-Croix, chroniqueur à *La Bataille littéraire*, à ce sujet : *Puisque vous ne craignez pas, Monsieur, de jeter, de temps en temps, quelques bonnes vérités dans la grande presse par la voie de La Bataille Littéraire, pensez donc, un jour ou l'autre, à discuter sur l'inutilité des couvertures illustrées qui sont généralement de mauvais goût et ne servent, le plus souvent, qu'à éloigner le public délicat des œuvres déjà mises à l'index par trop de journalistes. Les éditeurs ont décidément un bandeau sur les yeux car les plus intelligents (de ce nombre est M. Genonceaux) propagent les bigarrures maladroites sans nul effroi. Preuve à l'appui le nouveau M. Vénus, que j'ai l'honneur de vous adresser. Votre respectueux confrère. Rachilde.*

Camille de Sainte-Croix s'exécuta dans *La Bataille littéraire* du 15 juin 1890. Après avoir rappelé les brillants états de service de la maison d'éditions à couvertures scabreuses, naguère tenue par Félix Brossier, il s'en prit, sans le nommer, à son successeur, Léon Genonceaux, et le blâma derechef pour l'obscénité de l'illustration de *Monsieur Vénus* qui exprime brutalement ce qui dans le livre est conté avec une délicatesse autrement perverse, mais mieux enveloppée. Et de dénoncer, incapables (qu'ils sont) de se contenter du gain régulier, le mercantilisme de ces professionnels du livre trop soucieux d'amorcer leurs ventes en alléchant des clients de toutes espèces par le seul appât pornographique. Outre que ce procédé déloyal exposait l'auteur aux foudres de la justice, il menaçait irrémédiablement l'œuvre publiée. *Le pauvre livre, écrit en des instants de fièvre poétique, et qui eût pu être un bijou de bibliothèque galante, devient le crasseux bouquin qui roule sous les bancs des lycées, traîne dans les cantines de régiment, se cache dans le tutu des frères apprenties et se froisse sous le traversin dans les chambres de petites bonnes. Ainsi se fait l'œuvre de démoralisation. Ainsi le livre est dangereux.*

Il y a là une contradiction qui nous échappe surtout quand on connaît le roman de Rachilde, publié ici avec les passages censurés de l'édition Brancart (1884). En tout cas, Genonceaux dut être fortement impressionné par le vibrant réquisitoire de Sainte-Croix tant il est difficile de trouver un exemplaire de cette édition de *Monsieur Vénus* sous couverture lubrique, alors qu'on le rencontre par ailleurs avec une sobre couverture imprimée en noir sur papier jaune.

Il est fort probable aussi que la police, lorsque l'éditeur fut poursuivi pour les affaires du *Reliquaire* de Rimbaud, du *Tutu* de la Princesse Sapho, des couvertures blasphématoires de Jean Larocque et surtout de l'hallucinante illustration du *Zé'Boim* de Maurice Souillac (alias

Madame Lefèbvre – elle écopa d'un mois de prison pour ce roman saphique) : une femme allongée, après un orgasme solitaire, les seins nus, les jambes à demi écartées, le pubis masqué par une explosion de lumière et l'index pointé en l'air... ce geste obscène auquel ont recours ceux qui tiennent à manifester à leurs congénères leur plus profond mépris – bref, que la police, donc, se soit aussi souciée de saisir le reliquat de cette édition de *Monsieur Vénus*.

La très belle Berthe Bady, actrice renommée, était la compagne de Lugné Poe et la muse du poète Henry Bataille. Aragon a évoqué sa fin misérable et solitaire dans *Blanche ou l'oubli*. Rachilde eut pour elle un béguin.

Des rousseurs en début de volume, une trace marginale de mouillure en début et en fin – acceptables. L'exemplaire est bien relié.



223 – SAPHO (Princesse). LE TUTU. Mœurs Fin de Siècle. Avec une planche de musique céleste et une composition symbolique de Binet. Paris, L. Genonceaux, 1891 ; in-12, broché. 319 pp.

Édition originale – RARISSIME.

Chef-d'œuvre halluciné, aérolythe littéraire aujourd'hui légendaire qui eut fait pâlir d'envie Dada et toute la galaxie surréaliste s'ils en avaient eu connaissance, *Le Tutu* est l'un des tous derniers livres édités par Léon Genonceaux.

Achévé en septembre 1891, imprimé dans la foulée au mois de novembre, *Le Tutu* apparut – où disparut – en pleine tourmente.

Novembre fut un mois particulièrement noir pour Genonceaux qui eut à faire face à une série d'affaires préjudiciables à son activité d'éditeur : le *Reliquaire* de Rimbaud, le mandat d'arrêt lancé contre lui après la saisie d'*Hémime* de Jean Larocque, les poursuites judiciaires pour l'illustration

de la couverture de *Zé'Boim* de Maurice de Souillac et le procès à huis-clos de ce dernier (en fait une femme, Lefèbvre de son vrai nom) – une première en matière de censure (cf. n°138, 125 & 143 de *L'Arrivée des Marsiens*). On peut comprendre qu'avec ses déboires notre éditeur ait été quelque peu débordé pour s'occuper de lancer sur le marché littéraire sa dernière production – et puis, à la fin de ce mois fatal, il s'enfuyait précipitamment en Angleterre pour échapper à son incarcération, emportant avec lui, très probablement, le manuscrit des *Chants de Maldoror* qu'il venait aussi de rééditer.

Si Genonceaux avait pu diffuser *Le Tutu*, nul doute que le livre eût subi aussi sec les foudres de la justice tant celle-ci l'avait à l'œil. Il est probable encore que, lors de la descente de police chez l'éditeur, celle-ci ait eu tout loisir de faire main basse sur tout ou partie de l'édition, intriguée voire choquée par sa couverture provocante et scandaleuse. Tout cela explique peut-être aujourd'hui la grande rareté de ce livre.

Aucun compte-rendu ni le moindre entrefilet ne signala donc l'existence du *Tutu* jusqu'en 1966, année où il fut découvert et révélé par Pascal Pia. *Le hasard seul m'a fait découvrir ce roman... Tous les personnages du livre sont des excentriques, des extravagants, voire des monstres – au sens propre du mot. Le premier d'entre eux, Mauri de Noirof, épouse une riche héritière obèse et portée sur la boisson, engrosse une femme à deux têtes qui s'exhibait dans les cirques, subit le*

traitement grâce auquel un médecin procure aux femmes stériles comme aux hommes la possibilité d'allaiter, devient député, ministre de la Justice, et se livre en compagnie de sa mère à des orgies de débris anatomiques dans la garçonnière où Gabrielle Bompard et son amant avaient estourbi l'huissier Gouffé. Mauri et Madame de Noirof mère se délectent des Chants de Maldoror. Mauri les lit à haute voix, ce qui permet à l'auteur du Tutu d'en reproduire textuellement plusieurs pages – trois pages et demie du Chant troisième et six pages du Chant quatrième.

Selon Pascal Pia, le pseudonyme de la Princesse Sapho dissimulerait Genonceaux lui-même – ce qui, malgré les nombreuses spéculations dont l'auteur de ce livre fait l'objet, reste toujours l'hypothèse la plus vraisemblable. Ce qui ne fait pas de doute, c'est que le roman est d'une étourdissante modernité – au point que quelques universitaires nord-américains n'ont pas hésité à l'attribuer à Pascal Pia.

Exemplaire bien complet des 4 pages blanches foliotées 10, 82, 150 et 304, de la planche de musique céleste et de la composition symbolique de Binet et surtout – surtout – de son extraordinaire « couverture ». Même si celle-ci présente ici des petits défauts de manipulation, une fente près du dos, deux balafres restaurées jadis (l'une sur le frac de Monsieur dont le plastron présente de vagues salissures), on ne peut que s'en réjouir : sans elle, *Le Tutu* perd toute son âme.



224–BINET. LE MORDU. Dessin original en couleurs pour la réédition du livre de Rachilde, *Le Mordu*, publié par Léon Genonceaux en 1890 (17,5 x 10,5 cm).

Monté sur carton, le dessin est signé de l'illustrateur exclusif de la maison d'édition... Binet, l'auteur de la couverture du *Tutu*.

Peut-être est-ce encore un des mystérieux pseudonyme de Genonceaux ... On n'en sait rien du tout du tout...

Petits manques sans importance.



